

FOYER DES ÉTUDIANTS ANNAMITES, Hanoï (1922-1929)

Paul MONET, fondateur

Né à Angers, le 13 janvier 1884.
Fils d'Alexandre Monet et de Marthe Lalhéongue.
Marié à Paris XVII^e, le 2 mai 1908, avec Amélie Kriegelstein.

Engagé volontaire pour cinq ans au 1^{er} Régiment d'infanterie coloniale (18 mars 1903).
Passé au 3^e Régiment d'artillerie coloniale (12 fév. 1905).
En Cochinchine (12 février 1905-30 nov. 1906)
À Saïgon (18 mars 1908).
Sous-lieutenant élève à l'École d'application d'artillerie et du génie de Fontainebleau (10 août 1908).
3^e Régiment d'artillerie coloniale (11 mars 1909).
Au Service géographique de l'Indochine (1912-1913)
Blessures : le 10 janvier 1915, à Annequin, fosse de Béthune, explosion d'obus de 150 mm :
rupture membrane tympan oreille gauche... diminution considérable acuité auditive. Violente
céphalée persistante.
Rengagé pour 2 ans (9 août 1916).
15 oct. 1916 : observatoire Les Bœufs : plaie, commotion cérébrale, hémorragie...
Chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre avec palme (14 juillet 1917 et 18 sept.
1917).
Proposé pour mise en non activité : invalidité temporaire de 60 % pour dépression physique et
psychique, troubles nerveux, céphalées, vertiges... Commotion par ensevelissement le 6 octobre
1916 (6^e commission de réforme de la Seine 23 déc. 1919)
Grand invalide de guerre. Pensionné 100 %.

Intervenant (encombrant) au [meeting de la LDH sur la politique indigène en Indochine](#) (Pars, 3 février 1925).
Promoteur malheureux de l'[Institut franco-annamite](#) de Toulon (1926) qui lui inspire un fief
« Entre les deux feux » (1928).
Auteur des [Jauniers](#) (1930) : dénonciation des transferts de main-d'œuvre tonkinoise vers le
Pacifique et la Cochinchine :
Officier de la [Légion d'honneur](#) du 7 déc. 1937.
1938 : 51, littoral Frédéric-Mistral à Toulon.

Décédé à Toulon, le 26 mai 1941.

UN INTÉRESSANT EXTRAIT
(*Revue indochinoise illustrée*, 1^{er} juillet 1922, p. 319-323)

Voici, d'après la revue le « Nam-Phong », le plan d'action d'une association nouvelle. Le Foyer des étudiants annamites :

La plupart de nos lecteurs ont déjà entendu parler de l'œuvre qui vient d'être fondée à Hanoï par M. Paul Monet, ancien capitaine d'artillerie coloniale, réformé pour blessures de guerre, et qui a reçu le nom de « Foyer des étudiants annamites » (F. E. A.), ou Viet-Nam-Thanh-Nien-Hoi. Nous aimerions donner ici quelques renseignements sur cette œuvre très intéressante qui est rattachée à l'A. F. I. M. A.¹ dont elle se trouve être le complément indispensable.

Nos lecteurs savent que l'A.F.I.M.A. s'est proposé, entre autres, le but de provoquer, d'aider, de patronner, d'adopter même, suivant les nécessités des différents cas, toutes les œuvres pouvant contribuer au développement moral et intellectuel du peuple annamite, par une collaboration sympathique et étroite entre les personnalités françaises et annamites.

Ces dispositions lui permettent d'étendre fort utilement son action en dehors du cercle de ses seuls membres et en augmentent singulièrement la portée. C'est ainsi que l'A.F.I.M.A. suit avec intérêt les efforts de la jeunesse sportive annamite ; c'est ainsi encore qu'elle a pris l'initiative de la création des jardins d'enfants dont nous avons entretenu récemment nos lecteurs, qu'elle s'occupe présentement de la création de prix littéraires, etc.

Or, il a paru à notre société que l'une de ses préoccupations les plus importantes, la plus importante peut-être, devait être celle de la formation, du développement intellectuel et moral de cette jeunesse qui doit fournir les hommes de demain. Selon que la jeune plante a été entourée de soins ou laissée à l'abandon, elle fournira un arbre droit et robuste ou rachitique et dégénéré ; c'est elle qui mérite tous nos soins, toute notre attention, et il est trop tard pour intervenir lorsque, parvenu à l'âge adulte, les déformations contractées sont devenues permanentes et irrémédiables. Ces constatations qui, dans le domaine physique, nous ont amené à projeter la création des jardins d'enfants, non moins vraies dans le domaine moral nous ont déterminés à la création du Foyer des étudiants.

Le développement intellectuel de la jeunesse annamite est l'objet de tous les soins de notre gouvernement qui remplit des devoirs protecteurs avec l'esprit élevé de sympathie compréhensive particulier à la France. L'organisation remarquable des enseignements primaire et secondaire, puis la création, grâce à M. Albert Sarraut, d'un enseignement supérieur qui est appelé certainement à une grande extension, complète ce développement de la culture intellectuelle qui permettra à nos jeunes protégés, de s'assimiler rapidement les connaissances scientifiques qui sont indispensables à la vie et au développement d'un grand peuple moderne. Mais il ne suffit pas de développer l'esprit : il faut encore former le caractère et ouvrir le cœur; la science sans morale n'est qu'un abîme ouvert sous les pas de l'orgueil humain et l'histoire de tous les temps, celle des temps actuels en particulier, nous fournit de nombreux exemples des expériences cruelles qui peuvent être réalisées par les peuples dont les jeunes gouvernements, animés des meilleures intentions, durent faire appel à des agents d'exécution dont la culture morale était insuffisante. Pour qu'un état puisse vivre et prospérer, il est nécessaire non seulement que tous les fonctionnaires sachent à tout instant placer l'intérêt général bien au-dessus de l'intérêt particulier, mais encore que tout homme:

¹ Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites.

cultivateur, artisan, commerçant, ait toujours présente au fond du cœur la notion simple et claire de ses devoirs de citoyen. C'est l'éducation familiale qui, en apprenant à chacun de nous le respect et l'obéissance dus aux plus anciens, l'effacement et l'oubli de soi-même devant les autres membres de la communauté, doit éveiller en nous ces sentiments et nous amener par une extension progressive à la notion de nos devoirs dans la cité et au sein de la Nation. Malheureusement, cette éducation familiale si développée chez tous les peuples d'Extrême-Orient se trouve présentement, par la nécessité des choses, être parfois déficiente.

L'enseignement moral était, pour les peuples de civilisation chinoise, puisé dans les livres sacrés de Confucius et de ses commentateurs dont l'admirable morale a pu modeler pendant des siècles des millions d'êtres humains. Cette morale était enseignée dès le plus jeune âge sur les bancs de l'école par le professeur de caractères dont l'autorité était révérée à l'égal de celle du père même. En même temps que se développait chez l'enfant la connaissance des caractères qu'il apprenait à déchiffrer, et le sens esthétique lorsqu'il s'essayait à les tracer, naissait aussi en lui la notion de la nécessité de ces principes moraux dont l'affirmation répétée accompagnait tout son enseignement. Il n'en va plus toujours de même aujourd'hui. Au monument lourd et encombrant de l'écriture idéographique qui a retardé pendant des siècles le développement scientifique, des peuples extrême-orientaux, nous avons substitué l'instrument souple et léger de l'écriture phonétique en *quoc-ngu* ! Les bienfaits de cette réforme sont incalculables, mais on ne saurait nier qu'elle a, momentanément du moins, diminué la connaissance par la jeunesse annamite des principes moraux qui étaient l'essence même de tout enseignement. Cette constatation ne saurait être, d'ailleurs, retenue comme un argument en faveur de l'écriture idéographique, car l'inconvénient de la suppression des caractères que nous venons de signaler, est parfaitement remédiable, tandis que ceux de leur maintien ne pouvaient l'être.

De plus, le développement grandissant des enseignements secondaire et supérieur a pour effet de faire affluer vers les grands centres où ils sont donnés, la jeunesse annamite avide de les recevoir. Elle se trouve ainsi enlevée à sa famille à l'époque même où l'éducation donnée par celle-ci aurait dû remédier aux lacunes que nous venons de signaler, et exposée dans la grande ville où elle se trouve brusquement jetée, à de dangereuses tentations qui peuvent avoir une grande influence néfaste sur sa vie entière. La jeunesse annamite traverse présentement, nous ne devons pas nous le dissimuler, pour toutes ces causes, une crise morale grave. Les deux courants des civilisations si belles et si différentes du passé et de l'avenir, de la Chine et de la France, créent parfois dans les esprits et dans les cœurs des tourbillons qui, à l'image de ceux que nous voyons se former à la rencontre de deux fleuves, peuvent déterminer des champs de forces dangereux. La jeunesse annamite est très éprouvée, à juste raison, de tout ce que lui apporte notre civilisation : mais elle serait volontiers portée à croire que tout ce qui vient du passé est maintenant mauvais et doit être rejeté et à sacrifier ainsi des trésors précieux, ce qui peut la laisser à certains points de vue, et faute d'une préparation antérieure que le temps n'a pas encore rendue possible, dans un dénuement presque complet.

C'est ce qui se produit en particulier pour la culture morale de cette jeunesse. Ce point, extrêmement important, n'a pas échappé à la vigilance de l'enseignement officiel qui a consacré à cette culture morale une partie assez importante de ses programmes. Mais alors qu'un enseignement scientifique moderne peut être reçu avec profit, quelque nouveau soit il, par des esprits orientaux qui auraient pu sembler cependant y être peu préparés mais chez qui un appel à l'intelligence et à la raison ne reste jamais vain, il en va tout autrement pour un enseignement moral qui ne peut être vivant et porter de fruits, que s'il fait appel en même temps aux sentiments affectifs les plus profonds qui peuvent exister dans le cœur de l'homme. C'est ce que réalisait la morale confucianiste qui trouvait au fond des cœurs le substratum solide de principes transmis

par un atavisme multimillénaire et permettait ainsi d'édifier des monuments durables. Quelle que soit l'élévation des notions qui peuvent être exposées dans l'enseignement moral officiel, elles correspondent parfois à des traditions, à des concepts qui se sont développés dans des cerveaux occidentaux. Il se produit en quelque sorte un hiatus dans le développement moral de la jeunesse annamite moderne qui se trouve transplantée, sans transition suffisante, dans un terrain complètement nouveau. Il est nécessaire enfin, pour que l'assimilation des principes moraux soit suffisamment intime pour communiquer une force vivante, qu'ils soient donnés dans un milieu familial où l'on puisse faire appel aux sentiments affectifs dont nous avons parlé. Cet appel aux sentiments affectifs se trouve réalisé en quelque sorte par le fondement mystique des enseignements religieux ; il doit l'être aussi, dans la mesure du possible, par un enseignement moral qui se propose d'observer vis-à-vis de toutes les convictions religieuses quelles qu'elles soient, une neutralité impartiale et bienveillante. C'est en partant de ce principe que l'A.F.I.M.A. désirerait développer parmi la jeunesse annamite un tel enseignement, qui, par un syncrétisme éclairé, pourrait édifier sur le terrain atavique dont nous parlions un monument plus moderne et durable.

L'A. F. I. M. A. a donc envisagé pour commencer la réalisation de ce programme, l'adoption du Foyer des étudiants annamites qui vient d'être fondé à Hanoï, et qui répond à un double but :

1° — but matériel : Remplacer la famille pour les jeunes gens qui se trouvent isolés dans notre capitale, et particulièrement pour ceux qui, arrivant de l'intérieur, se trouvent exposés à tous les dangers. En leur offrant une salle de réunions coquettement ornée dans le style local et pourvue des principaux journaux de France et du Tonkin, une bibliothèque dotée d'environ un millier de volumes destinés à être prêtés aux membres de l'Association, des salles de consommation, des jeux nombreux et variés, des phonographes, cinémas, etc, des logements et restaurants de prix peu élevés, en un mot tout le confort et les saines distractions que les jeunes gens de bonne famille peuvent avoir chez eux.

2°— but moral : apprendre à ces jeunes gens à se connaître en se fréquentant, à vivre en commun, à savoir se mieux apprécier et se gêner un peu les uns pour les autres, ce qui est la première condition d'une bonne éducation ; en un mot, éveiller en eux la confiance et le sentiment d'une union familiale ; en même temps développer chez leurs parents la notion de la mutualité en leur faisant apprécier les bienfaits de telles œuvres qui demandent la collaboration de tous les efforts ; d'autre part, poursuivre le développement intellectuel et moral de ces jeunes gens au moyen de visites en commun à des monuments historiques, à des établissements industriels, sous la direction d'une personne éclairée et au moyen de conférences et de séances cinématographiques hebdomadaires. Ces conférences comprendront deux séries alternées : la premières série, de culture générale, portera sur des sujets de philosophie scientifique très vulgarisée, destinés à donner aux jeunes gens la conception élevée du monde extérieur et de la personnalité humaine, que la science actuelle permet d'envisager. Elles seront faites en majeure partie par le directeur du Foyer. M. Monet, ancien candidat aux Écoles polytechnique et normale supérieure, [qui] fut arrêté dans sa préparation par de graves raisons de famille, au moment où de sérieuses études lui permettaient d'espérer un succès certain. Il n'a cessé de se cultiver depuis, il est diplômé en mathématique de la Faculté de Marseille, et auteur de travaux remarqués en géodésie. De plus, il aime beaucoup la jeunesse qu'il est habitué à instruire, ayant été directeur de cours au service géographique de l'Armée, et tout particulièrement la jeunesse annamite dont il a appris à apprécier la race durant les campagnes qu'il fit au service géographique de l'Indochine. Il est revenu dans ce pays, poussé par une

véritable vocation laïque, après avoir été réformé comme grand blessé de guerre, et nous a paru particulièrement désigné pour être chargé de ces délicates fonctions.

Une deuxième série de conférences de culture morale sera confiée en majeure partie à des spécialistes qui placeront sous les yeux de notre jeunesse annamite d'une part les grands sages des civilisations chinoise et hindoue, d'autre part des civilisations gréco-romaine et chrétienne. M. Tran-trong-him, l'historien annamite bien connu, a bien voulu accepter de donner une série de conférences sur Confucius, Lao-Tse et leurs commentateurs, et M. Pham-Quynh nous laisse espérer quelques conférences sur bouddha et sur la civilisation française, telle qu'il l'a entrevue au cours de sa mission. Ces deux séries aboutiront l'une et l'autre à quelques conférences où seront exposées les conclusions pratiques concernant la conduite de l'homme au milieu de ces semblables au cours de la vie familiale et sociale.

Ainsi qu'il a été dit, cet enseignement sera strictement neutre aux points de vue politique et religieux ; mais neutralité n'est pas synonyme d'hostilité : toutes les convictions seront scrupuleusement respectées. Nous défricherons un terrain sur lequel quiconque peut ensuite librement, s'il lui plaît, *ensemencer*, et nous sommes fermement convaincus que tous les hommes de bonne volonté et de bonne foi ne pourront qu'approuver notre effort, nous encourager et nous aider.

Le F. E. A. est coquettement installé dans un local situé 5, rue de Vong-duc et qui lui a été aimablement concédé à bail par le Protectorat. Il a comme président d'honneur une personnalité dont les hautes qualités sont bien connues et appréciées de tous les membres de l'A. F. I. M. A. Son administration est confiée à un comité nommé par une assemblée générale de tous les membres et composé exclusivement de jeunes Annamites. La gestion des détails est confiée, d'après le même principe, à des commissions de la Bibliothèque, des jeux, des restaurants et logements, des fêtes, etc. Pour rendre le Foyer accessible à tous les jeunes gens, étudiants ou anciens étudiants de 17 à 30 ans ; le droit d'inscription et les cotisations mensuelles ont été fixées respectivement aux sommes très modiques de 50 cents à l'entrée, et de 50 cents par mois ; mais nous espérons fermement que les personnalités annamites comprendront que leur devoir est d'aider par des souscriptions volontaires la Direction du Foyer, dont les frais d'installation ont été très élevés, et que des souscriptions individuelles importantes ou modestes, selon les possibilités, viendront témoigner de l'esprit de solidarité éclairée des Annamites et permettront au Foyer des étudiants d'équilibrer son budget, de vivre et de se développer.

A. F. I. M A.

La Vie indochinoise
(*Les Annales coloniales*, 22 février 1923, p. 2, col. 3)

.....
TONKIN

Les événements et les hommes

À propos de la fondation à Hanoï du foyer des étudiants annamites, la revue *Nam-Phong* a publié en août dernier un article fort intéressant. Il est toujours bon de connaître l'opinion indigène, surtout vis-à-vis d'œuvres voulant contribuer au développement moral et intellectuel de la race annamite.

La formation de la jeunesse annamite, « de cette jeunesse qui doit fournir les hommes de demain », est l'objet de tous les soins du Gouvernement français qui d'ailleurs sait que, pour cela, il peut compter sur la sympathie et la collaboration des personnalités annamites.

La création du Foyer des étudiants annamites a répondu à un besoin moral, de même que les efforts de la jeunesse ouvrière annamite ou les jardins d'enfants récemment créés, répondent à des besoins nouveaux, dans le domaine physique.

« La jeunesse annamite, écrit *Nam-Phong*, traverse présentement une crise morale grave. Les deux courants de civilisations si belles et si différentes du passé et de l'avenir, de la Chine et de la France, créent parfois dans les esprits et dans les cœurs des tourbillons qui, à l'image de ceux que nous voyons se former à la rencontre de deux fleuves, peuvent déterminer des champs de force dangereux. » Ceci est surtout vrai au point de vue moral, car alors qu'un enseignement scientifique moderne peut être reçu avec profit, quelque nouveau soit-il, par des esprits orientaux qui auraient pu cependant y être peu préparés, mais chez qui un appel à l'intelligence et à la raison ne reste jamais vain.

Il en va tout autrement pour un enseignement moral qui ne peut être vivant et porter des fruits que s'il fait appel en même temps aux sentiments effectifs les plus profonds : c'est ce que réalisait la morale confucianiste qui trouvait au fond des cœurs le substratum solide de principes transmis par un atavisme multimillénaire et permettait ainsi d'édifier des monuments durables.

» Il se produit en quelque sorte un hiatus dans le développement moral de la jeunesse annamite moderne qui se trouve transplantée sans transition suffisante dans un terrain complètement nouveau. »

Le Foyer des étudiants annamites voudrait compenser le vide où se trouve l'étudiant, arrivant de l'intérieur, isolé dans la capitale, et exposé à tous les dangers. Il a donc installé une salle de réunions, coquette, de style local, pourvue des principaux journaux de France et du Tonkin, à côté, une bibliothèque, dotée d'un millier de volumes environ, des salles de consommation avec jeux nombreux et variés, enfin des logements et restaurants de prix peu élevés, « en un mot tout le confort et les saines distractions que les jeunes gens de bonne famille peuvent avoir chez eux ».

À côté du point de vue matériel, le but moral sera atteint par des réunions, la vie presque en commun qui « éveillera chez les étudiants la confiance et le sentiment ». Des visites de monuments historiques ou d'établissements industriels seront dirigées par des personnes compétentes. Enfin, des conférences et des séances cinématographiques hebdomadaires poursuivront le développement intellectuel et moral des jeunes gens. Les conférences comprendront deux séries alternées : la première série, de culture générale, portera sur les sujets de philosophie scientifique vulgarisée « destinée à donner aux jeunes gens la conception élevée du monde extérieur et de la personnalité humaine que la science actuelle permet d'envisager ». C'est, en majeure partie, le directeur du Foyer qui se chargera de ces conférences, tandis que celles de la seconde série, de culture morale, seront confiées à des spécialistes qui placeront sous les yeux de la jeunesse annamite les grands sages des civilisations chinoise et hindoue, et ceux des civilisations gréco-romaine et chrétienne ».

» Ces deux séries aboutiront l'une et l'autre à quelques conférences où seront exposées les conclusions pratiques concernant la conduite de l'homme au milieu de ses semblables au cours de la vie familiale et sociale. »

UN INTÉRESSANT EXTRAIT
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 mai 1923)

Nous croyons utile d'extraire d'un ouvrage édité à Shanghai un curieux passage concernant l'Indochine et certaines personnalités qui y exercent, ou y devaient exercer, une action assez mal définie jusqu'à présent mais que nous concevrons sous son jour véritable à la faveur de ce document.

L'ouvrage — une sorte de volumineux atlas — indique très clairement par ses titres ce qu'il est. Autour du comité créateur de cette publication gravitent toutes les œuvres de prosélytisme américain en Chine et notamment la célèbre Young Men Christian Association, plus communément désignée sous les initiales Y. M. C. A.

Nous donnons une traduction aussi littérale que possible de ce texte de langue anglaise.

Il est toujours bon, pensons-nous, que le public et l'Administration elle-même soient exactement renseignés : ils le seront désormais.

« L'OCCUPATION CHRÉTIENNE DE LA CHINE »

Revue générale de la puissance numérique et de la distribution géographique des forces chrétiennes en Chine, faite par un comité spécial de contrôle et d'occupation.

« China Continuation Committee »

1918-1921

Milton T. Stauffer, B. A., B. D

Secrétaire et éditeur

Shanghai. China Continuation
Committee 1922

.....
Appendice 1

L'occupation chrétienne de l'Indo-Chine
(page CVII)

Religions... L'Église catholique romaine, avec un total de plus d'un million de membres, se retrouve dans toutes les villes importantes. Son influence paraît être aussi politique que religieuse.

Développements intéressants. — Le sentiment politique s'est bien échauffé en Indo-Chine durant ces quelques dernières années. Malheureusement, au milieu des soupçons et des dispositions hostiles qui ont été soulevés, l'œuvre missionnaire protestante a aussi souffert. Des restrictions, qui n'existaient pas avant la guerre, sont maintenant imposées sur toutes les formes d'activité missionnaire. C'est la conviction de quelques missionnaires que la propagande chrétienne protestante sera mieux avancée par les efforts de l'Église protestante française. Les organisations étrangères rencontrent des obstacles de tous cotés, et il n'y a que les Français eux-mêmes, forts de leurs droits politiques, qui pourront obtenir quelque mesure de liberté. Pendant ces quelques dernières années, des efforts ont été faits pour éveiller l'Église protestante de France au sentiment de son devoir et de sa responsabilité. Ces efforts ont eu quelque succès. En réponse à des appels persistants (*in answer to persistent appeals*), plusieurs Français viennent travailler parmi les Annamites. L'un d'eux, un monsieur Monet, capitaine dans l'armée française, est actuellement en route. Il travaillera (*he will work*) surtout parmi les classes étudiantes à Hanoï, et, comme il sait déjà l'annamite, devrait pouvoir se faire parmi elles, UNE LARGE SPHÈRE D'INFLUENCE.

Un autre travailleur, monsieur Soulier, est ordonné pasteur de l'Église réformée de France. — La situation et le crédit de ces hommes seront très utiles actuellement dans n'importe quelle tentative en vue d'obtenir LA LIBERTÉ RELIGIEUSE complète dans toute l'Indo-Chine. Un Annamite qui vient de finir ses études théologiques à Paris espère accompagner monsieur Soulier l'aider dans son œuvre.

Une lettre de M. Monet
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mai 1923)

Nous avons reçu de M. Monet la lettre ci-après que nous insérons bien volontiers.

Le directeur du Foyer des étudiants annamites
à M. le directeur de « L'Avenir du Tonkin »

Hanoï, le 4 mai 1923

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir insérer la réponse suivante à l'article paru dans « l'Avenir du Tonkin » en date de ce jour sous le titre « Un intéressant extrait ». Cet article me mettant en cause ainsi que mon œuvre du « Foyer des étudiants annamites », je vous prie d'insérer cette réponse *in extenso* dans votre prochain numero au même emplacement que l'article en question.

Il est parfaitement inexact que mon œuvre du « Foyer des étudiants annamites » soit une œuvre de propagande, comme le laisse entendre l'information incomplète que vous reproduisez. Cette œuvre est destinée exclusivement au développement moral de la jeunesse annamite ; toute espèce de propagande religieuse y est strictement prohibée, toute discussion ou simple allusion religieuse aussi bien que politique y est formellement interdite (voir articles 2 et 23 de nos statuts). J'ai toujours veillé scrupuleusement à l'observation de ces prescriptions importantes, et ma meilleure réponse à de telles imputations est mon œuvre elle-même. Toutes les personnes qui ont bien voulu prendre la peine de la suivre depuis ses débuts, au lieu de se contenter de documentations de seconde main ou d'allusions vagues, sont éclairées sur ce point. Je n'ai cessé de travailler à ce développement moral de la jeunesse annamite en m'appliquant à établir une transition entre le passé et l'avenir : maintenir chez ces jeunes gens l'attachement au passé en ce qu'il a d'excellent, c'est-à-dire en tout ce qui concerne les qualités particulières à leur race et tout particulièrement le respect des parents, des anciens, des sages, de tout ceux qui détiennent l'autorité nécessaire au développement de tout pays. Leur faire apprécier davantage encore tout ce que la France leur apporte généreusement en les initiant à la civilisation moderne, et exalter ainsi leurs sentiments de reconnaissance envers notre pays. Faire d'eux des hommes qui, ayant au fond du cœur le sentiment du grand devoir de solidarité, seront prêts à tout instant à sacrifier leur vanité, leur ambition ou leur cupidité à l'intérêt général de leur pays en nous aidant de tout leur cœur dans la belle tâche que la France a assumée ici, et non pas des vaniteux qui, ayant rejeté tout ce qu'il y avait de précieux dans leur passé sans avoir pu encore, en un temps trop court, assimiler les principes essentiels de notre civilisation, s'élancent fièrement dans la vie sans aucun critérium moral, sans autre idéal que celui de l'enrichissement ou de l'avancement à tout prix, nous exposant ainsi avec eux-mêmes aux pires catastrophes. Le but est assez élevé et la tâche assez difficile pour se suffire à eux-mêmes.

L'œuvre du F. E. A. a été créée sur ma seule initiative personnelle, d'une part parce que j'éprouve une profonde sympathie pour ce pays et ses habitants en raison, non seulement de leurs qualités, mais de leurs défauts même que je n'ignore pas et qui méritent qu'on se penche vers eux avec compassion, d'autre part parce que j'ai vu là, après la guerre, une très belle occasion de servir encore la France avec toutes mes forces. À la fin de la guerre, j'ai entretenu de mon projet le Dr J. Mott, directeur général de l'œuvre, *strictement neutre au point de vue religieux*, des Foyers du soldat, qui ont rendu à la France, pendant la guerre, les plus éminents services en contribuant très fortement à relever le moral du combattant après les événements de 1917. (Le maréchal Pétain a beaucoup apprécié leur action et l'a favorisée le plus possible) J'ai intéressé le Dr Mott à mon projet et ai obtenu de lui l'attribution d'un crédit non renouvelable destiné à m'aider dans la création de mon œuvre. J'ai demandé que ce

crédit, qui sera définitivement épuisé l'an prochain, soit envoyé par acomptes, ce qui est fait, par délégation, par le Y. M. C. A. de Shanghai. Je ne suis donc en aucune façon « un agent des Y. M. C. A. » comme on l'a prétendu ; ils n'interviennent que comme délégués du docteur Mott, que l'élévation de son esprit place bien au-dessus des querelles politiques ou religieuses. Je fais mon œuvre personnelle, avec mes statuts personnels, sans aucune confusion avec ceux des Y. M. C. A. Et cette œuvre, qui se produit au grand jour, a suffisamment fait ses preuves de patriotisme élevé, de parfaite tolérance et de neutralité religieuses pour que toute insinuation ou affirmation contraire soit interdite maintenant aux personnes de bonne foi. Au reste, tout ceci n'a rien d'occulte : le nom du docteur Mott figure au tableau des membres fondateurs qui décore notre salle de réunion, son portrait y est affiché, plusieurs articles de journaux indochinois (*Bulletin de l'Instruction Publique* de mars dernier, compte-rendus par la presse de ma conférence à Hué, etc.) en ont parlé, et j'ai exposé tout ceci non seulement au public, mais aussi aux plus hautes personnalités de l'administration qui étaient donc parfaitement renseignées avant que vous ayez cru devoir vous charger de ce soin.

D'un autre côté, il est parfaitement exact que j'ai des convictions religieuses et que je crois avoir le droit de les servir, dans ma vie privée, comme je l'entends. J'estime même avoir droit, ce faisant, à la même tolérance, au même respect, dont je ne cesse d'user envers tous ceux qui pensent autrement que moi-même. J'ai donc cru devoir, pour le service de ces convictions, accepter de faire partie, de façon purement bénévole, d'une mission d'études envoyée en Indochine il y a seize mois par les Protestants français pour étudier quelles seraient les possibilités de création d'une mission chrétienne (sous une forme protestante) tout-à-fait française parmi les Annamites. Je crois — comme vous — que l'esprit chrétien contient une grande force de développement par le don généreux de soi-même qu'il enseigne aux hommes, et qu'il doit être capable de donner aux Annamites les plus belles qualités qui leur manquent encore ou qui sont chez eux insuffisamment développées. J'estime qu'il y a place pour tout le monde sous le soleil et que, tout en respectant scrupuleusement le travail religieux de la mission catholique, composée d'hommes sincères et animés du plus bel esprit d'abnégation, il est possible que certains protestants aient aussi à faire du bien à certains Annamites — et ils sont très nombreux — qui restent en dehors du catholicisme aussi bien, d'ailleurs, que du vrai confucianisme et du vrai bouddhisme. Et j'ai pensé que je servais bien mes convictions en acceptant de guider de mes avis privés le jeune pasteur inexpérimenté (M. Soulier que vous nommez) qui avait été désigné pour cette étude. Il était, d'ailleurs, bien entendu que mon œuvre du Foyer resterait ce que j'avais toujours voulu qu'elle fût : strictement neutre au point de vue religieux. Aucun lien... économique ne rattachait cette œuvre ni moi-même au protestantisme français à qui j'ai beaucoup donné. J'ai d'ailleurs été avisé officiellement par les personnalités protestantes les plus autorisées de ce qu'aucun soutien ne sera jamais donné à mon œuvre de ce côté en raison précisément de ce caractère de neutralité religieuse que je tiens essentiellement à lui garder. J'ai donc tenté d'aider ce jeune pasteur de mes avis et, lorsqu'il a été rappelé en France, j'ai aidé aussi le plus que j'ai pu, en attendant l'arrivée de son remplaçant, le jeune évangéliste annamite qui était venu avec lui. Le remplaçant en question étant arrivé, je me suis complètement effacé, estimant avoir fait tout mon devoir et peut-être bien davantage, et ai cessé de m'occuper de cette mission d'études qui créait des malentendus tels que celui qui nous occupe en ce moment.

Tout ceci n'a rien, je pense, que de fort honorable. et ne regarde personne. Le conservateur des hypothèques de X a le droit de fréquenter la Loge en dehors de ses heures de bureau, le Président du Tribunal de Y peut assister régulièrement aux offices religieux : il serait inconvenant, et d'un spectacle pénible, qu'on se permet de critiquer leur tâche en se mêlant de leur vie privée en ce qu'elle a de plus intime, surtout lorsqu'ils donnent eux-mêmes l'exemple de la tolérance et du respect des opinions d'autrui. Ce

seraient là procédés de basse polémique électorale qui seraient jugés à leur valeur par tous les gens de cœur et qui feraient une bien mauvaise propagande morale à ceux qui y auraient recours. Je m'empresse d'ailleurs d'ajouter que j'ai bon espoir en ce que ceci ne se produira certainement pas pour moi du côté de la mission catholique. J'ai eu le privilège de rencontrer dernièrement à Hué un prélat catholique qui est une grande et noble figure, et un missionnaire catholique qui est un homme de cœur et un savant. Je suis persuadé de ce que, si ces hommes étaient ici, ils comprendraient mon attitude et s'inclinerait devant elle. J'ajouterai que plusieurs jeunes gens catholiques font partie de ma société ; ils n'y ont jamais entendu et n'y entendront jamais la moindre critique directe ou par allusions à leurs croyances que je respecte. Mes convictions religieuses me placent d'ailleurs personnellement au-dessus de toutes les religions quelles qu'elles soient (affirmation qui vous paraîtra bien choquante, ce que je regrette vivement) et, encore une fois, elles n'interviennent en rien dans mon œuvre du Foyer.... sinon par la force qu'elles peuvent me donner pour poursuivre une tâche qui est bien loin d'être toujours aisée. J'ajouterai enfin que tout ceci, non plus, n'a rien d'occulte, et que, par un scrupule de conscience peut-être exagéré, j'en ai informé la plupart des hautes personnalités du Gouvernement local.

Une anecdote pour terminer. Un jeune Annamite, lauréat de l'Université de Hanoï, m'a fait dernièrement, tout spontanément, et en dehors du Foyer, la déclaration suivante : « Je suis catholique ; j'ai suivi votre œuvre depuis le début avec la plus grande attention, persuadé d'avance que vous ne tiendriez pas votre promesse de neutralité religieuse. J'ai été très touché de constater, combien vous l'avez observée scrupuleusement, et j'admire et aime votre œuvre pour cette raison. Je dois vous dire qu'il n'en est pas de même d'un autre côté ; la mission catholique nous défend de nous faire inscrire au Foyer et à fait démissionner un grand nombre des membres de votre œuvre. » J'ai fermé l'oreille à ces propos et ai changé la conversation.... S'il y a eu vraiment parmi les catholiques quelques braves gens isolés qui aient fait preuve d'un tel sectarisme, ils comprendront certainement d'eux-mêmes, plus tard, ce que leur attitude a eu de fâcheux et la regretteront. Il suffit pour cela de leur laisser le temps de comprendre.... Ceux qui n'y parviendront pas au cours de cette existence terrestre le feront lorsque, comme le Nicodème de l'Evangile, « ils seront revenus au monde plusieurs fois. »

Veuillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

P. Monet

NE NOUS EGARONS PAS !

Nous aimons beaucoup mieux, nous autres gens d'étude
Une comparaison qu'une similitude...

L'extrait, donné par nous le 4 courant, du chapitre de « The Christian Occupation of China » concernant l'Indochine, a intéressé bon nombre de nos lecteurs.

L'ouvrage en question n'a pas été répandu dans le public ; il fut édité à petit nombre et par souscription. C'est un luxueux in 4°, comprenant près de six cents pages à deux colonnes et le souci d'éviter sa vulgarisation hors des milieux strictement intéressés a été si grand qu'un certain nombre de souscripteurs n'ont même pas été servis. Il est donc fort peu connu et son prix, d'ailleurs, dépasse quarante dollars.

Quant à la documentation fournie, elle est de premier ordre et il est juste de reconnaître qu'il s'agit d'un travail d'autant mieux fait que les auteurs, par leur situation, étaient à même de puiser aux sources et ne courraient aucune chance d'erreur. Toute l'information donnée supporte victorieusement l'examen.

Nos lecteurs ont trouvé plus haut la lettre que nous a adressée M. Monet en réponse, prétend-il, à ce passage de *The Christian Occupation of China* où son rôle réel se trouvait défini.

Or que répond M. Monet sur le seul point capital ? Exactement rien, tout en accumulant de longues pages qui ne sont, tout compte fait, qu'une réclame.

Je savais d'avance à quoi m'en tenir sur ce qui allait se produire.

M. Monet me répondrait et, comme il est assez souvent d'usage pour les personnes dans un cas analogue au sien, il s'efforcerait à noyer sous un flot, sous un déluge de phrases, l'essentiel de la question.

Désespoiré par cette abondance, le lecteur se refuserait à un travail décidément trop compliqué pour lui ; puis M. Monet parlant de « tolérance, patriotisme élevé, convictions et neutralité religieuses, documentations de seconde main ou allusions vagues, intimité de la vie privée, respect des opinions d'autrui », du coup discerner la vérité deviendrait l'impossible besogne à ne pas entreprendre. C'est de tactique habile et courante.

Seulement, rien de tout cela n'est en cause. Nous avons le plus grand respect des convictions d'autrui ; nous n'entendons violer l'intimité de la vie de personne ; nous ne suspectons aucun patriotisme, surtout « élevé »...

Il est beaucoup plus prosaïquement question d'un document sérieux que personne ne peut traiter par le dédain et M. Monet moins que quiconque.

Ce document fait partie d'un ouvrage écrit avec soin et par des gens qualifiés pour ce travail ; il a signalé d'avance — je veux dire avant même la création du Foyer des étudiants annamites — M. Monet comme devant venir à Hanoï dans un but d'Église, cédant en cela à des appels persistants formulés d'Amérique, pour contribuer par son travail à la « *Christian Occupation... of Indochina*. »

Toujours d'après ce texte, M. Monet, mettant fin à une situation jugée douloureuse, allait promouvoir la loi en travaillant parmi les classes étudiantes à Hanoï, où « il devait se faire une large sphère d'influence. » i'n autre travailleur, Monsieur le pasteur Soulier, arrivait aussi, et finalement, disait « *The Christian Occupation* », la situation et le crédit de ces hommes (M. Monet et M. Soulier) seront très utiles... DANS N'IMPORTE QUELLE TENTATIVE en vue d'obtenir la liberté religieuse complète dans toute l'Indochine. »

S'il avait tenu à répondre, c'est à ce texte précis d'un livre qui est pour lui un livre de famille que M. Monet eut dû s'en prendre.

Car ce texte le donne, ne perdons pas cela de vue, comme venant travailler dans un but de prosélytisme religieux parmi les classes étudiantes et comme devant par n'importe quelle tentative ou moyen (*in any effort*) parvenir à cette fin d'ordre confessionnel... Et, encore une fois, cela est dit par des gens renseignés et fort heureux d'annoncer l'événement.

Avons-nous à trouver mauvais ce zèle ? L'avons-nous critiqué, commenté ? En aucune manière.

M. Monet jouit de la liberté commune à tous les Français ; et s'il lui plaît de prêcher la religion protestante, nous n'avons rien à y voir. Le soleil, il le dit fort bien, luit pour tout le monde. Nous ajouterons même qu'à nos yeux, comme aux yeux de tout observateur loyal, toute conviction suppose, à des degrés variables suivant les individus, un besoin de se répandre, de gagner des adhérents. Par conséquent, nous ne critiquerons jamais M. Monet dans son zèle — et non pas seulement le zèle manifesté dans l'intimité — nous n'avons cure d'en aller juger ! — mais même celui qu'il lui plairait d'attester en toute occasion publique.

Mais, chose curieuse, M. Monet se défend de ce prosélytisme dont la *Christian Occupation of China* se réjouissait...

Alors j'en appelle, moi-même, aux gens de simple bons sens et ne puis que convier M. Monet à se « débrouiller » avec les auteurs de « *The Christian Occupation* » ! S'il est trahi, il l'est par les siens.

M. Monet aura fort à faire — je dois l'ajouter. — s'il entend nier la compétence et l'information des auteurs de cet ouvrage... et j'ai lieu de penser, très confiant dans la valeur morale et la probité de ces auteurs — cela pour d'excellentes raisons — que de ce côté, M. Monet se heurterait, en cas de dénégations, à des mécomptes.

Au document cité par moi, M. Monet se borne à opposer qu'il est parfaitement inexact que son œuvre du « Foyer des étudiants annamites » soit une entreprise de propagande protestante, comme le laisse entendre l'information incomplète (que nous reproduisons).»

Incomplète l'information du « The Christian Occupation » ! Ailleurs, M. Monet dira documentation de seconde main, allusions vague.... M. Monet est exigeant. Il y est question, en somme, de tout ce qu'il entreprendra à Hanoï « in any effort », et il trouve cela incomplet !

Mais, encore une fois, nous devons renvoyer M. Monet et ses rectifications à M. Milton Slauffer, B. A. B. D. secrétaire et éditeur du China Continuation Committee, à Shanghai. Peut-être alors sera-t-il tenu compte de sa « mise au point » dans la prochaine édition de l'ouvrage qui nous occupe.

Écrivant sous une inspiration dont peut-être une hâte excessive ne lui permettait pas de contrôler en tous les détails, l'opportunité et le bonheur, M. Monet se défend d'avance d'être un agent des Y. M. C. A. (Young Men's Christian Association) mais ses fonds, il est vrai, lui parviennent en vertu d'une délégation et par les Y. M. C. A. de Shanghai.

Est-ce singulier? Pas du tout, nous dira M. Monet ; c'est très naturel....

La Y. M. C. A. est-elle une organisation américaine, à but confessionnel ? Oui, incontestablement ; est-elle hostile à l'influente française ? À cet égard, le gouvernement doit être renseigné. Nous pouvons dire, quant à nous, qu'ici s'agit là d'une œuvre tendant à « universaliser » l'influence américaine. Encore une fois, le gouvernement — c'est son affaire — a, sans aucun doute des éléments d'appréciation. Mais M. Monet peut fort bien ignorer le but de la Y. M. C. A.

Ce qui est plus curieux, c'est l'évocation du nom de M. le docteur John Mott (M. Monet dit simplement le docteur J. Mott). Ce docteur est le bailleur de fonds de M. Monet. N'allez pas croire ce docteur né aux Batignolles, dans la plaine Monceau, où même à Brive-la-Gaillarde.

Nous aurions été intéressés par une présentation en bonne et due forme de M. le docteur John Mott, car peu de personnalités, de nos jours, offrent un aussi puissant intérêt.

En Amérique, son pays, M. le docteur John Mott est couramment, appelé « le Napoléon de la propagande religieuse américaine. »

Qu'on ne nous fasse pas dire ce que nous ne dirons jamais. Nous ne critiquons pas l'individualité puissante qu'est le docteur John Mott. Cet homme sert d'une façon remarquable son pays : il met à répandre l'influence américaine toute son activité étonnante, sa fortune, celle de groupements nombreux auxquels il est affilié et, enfin, son zèle religieux. Car le Docteur est un apôtre, et le plus ardent des apôtres de nos jours, sur ce double plan du patriotisme américain et de la foi. Le représenter comme neutre sur le terrain des convictions, c'est entreprendre une tâche impossible, qu'une documentation précise — émanant de lui — réduirait à néant. Dire du Dr John Mott que « l'élévation de son esprit le place bien au-dessus des querelles politiques et religieuses » est pure plaisanterie, tout à fait indigne de M. Monet.

Dès avant la guerre, en 1913, dans un congrès religieux tenu à Buffalo, le docteur Mott exposait à ses auditeurs que la meilleure manière de porter la foi en Russie, en Afrique, en Asie, était de prendre la France comme intermédiaire ET, PAR CONSÉQUENT, DE L'ÉVANGÉLISER D'ABORD ! J'ai, en écrivant, le texte de ce discours sous les yeux.

Que le docteur John Mott ait, par son œuvre des Foyers du soldat, rendu de grands services en France, durant la guerre, c'est incontestable ; il y eut des sommes extrêmement importantes, en effet, consacrées à cette œuvre et il est parfaitement exact qu'elle ne fonctionna qu'à la condition de répondre d'une stricte neutralité religieuse. Il est non moins certain que le maréchal Pétain rendit hommage à l'action de ces Foyers et les favorisa. Il en fut de cette œuvre ce qu'il en fut de toutes les autres de même origine américaine : elles furent, dans un temps donné, d'un immense secours.

Néanmoins, suivant des aveux américains, et sans doute des constatations officielles gouvernementales, force fut, plus tard, de se rendre à l'évidence : le docteur Mott, comme ses auxiliaires les plus directs, avaient un but qui dominait de très haut les buts, plus prochains et plus matériels, qu'il s'agissait d'abord d'atteindre. Les beaux jours de l'entièvre confiance sans arrière-pensée et de la gratitude sans réserve et sans ombre paraissent révolus.

Si M. le général de Lacroix, bien en évidence, présida jadis le conseil de l'œuvre, M. le pasteur Paul Vergara dirigeait d'ailleurs le service éducatif et des librairies. Partout, à la tête des Foyers, des pasteurs ou d'anciens pasteurs, beaucoup d'Américains, pas mal de Suisses, plus rarement des Français : on tendait à éliminer petit à petit l'élément non protestant. Note curieuse, capable de divertir les uns et de faire réfléchir les autres : un lien assez étroit rattache l'Armée du Salut à l'œuvre des Foyers...

En résumé : M. Monet ne dément rien de la prévision du texte de « The Christian Occupation of China » ; ses fonds sont, il le reconnaît, en provenance des États-Unis et lui sont alloués par le Napoléon de la propagande religieuse américaine, le docteur John Mott, qui les fait parvenir par l'Y. M. C. A, dont ce docteur est, lui-même, un membre éminent.

En résumé encore : ces fonds d'origine confessionnelle américaine, suivent en permanence une canalisation confessionnelle et américaine, jusqu'au moment précis où ils parviennent aux mains de M. Monet. Là, d'après M. Monet, ils reçoivent subitement une affectation neutre : mais si l'on préférait en croire « The Christian Occupation », ils conservent même alors, leur caractère de fonds de propagande religieuse : « in answer to persistent appeals... Monsieur Monet will work principally among the student classes in Hanoï... In any effort to secure complete religious liberty throughout Indochina »

Il s'agit simplement, on le voit, de savoir de quel côté est... le bourrage de crâne !

Et répétons-le avec insistance : nous ne trouverions nullement mauvais le prosélytisme avoué ; — Nous avons toujours eu les plus cordiales relations avec les divers pasteurs de Hanoï ; ce qui nous déconcerte, c'est la contradiction entre des affirmations si opposées, si inconciliables.

Mais une question pour finir.

Concevrait-on un homme, libéré de tous préjugés religieux (comme on a coutume de dire), sollicité, ou sollicitant, de recevoir de cette origine et par ces canaux, tous également dévots, des fonds pour une œuvre de moralisation indigène ? Il ne s'agit ici, remarquons-le, ni de moellons, ni d'abris, ni de vêtements, ni de repas, ni d'instruments agricoles ; de rien, en un mot, de matériel... Il s'agit d'une œuvre pour laquelle l'essentiel serait peut-être de rester entre nous.

Notre homme *libère de tous préjugés religieux* refuserait, je crois, les fonds du Napoléon de la propagande religieuse américaine, c'est-à-dire du grand *american citizen* qu'est le docteur John Mott, membre éminent de la Y. M. C. A. « Moraliser ses pupilles les Annamites ? répondrait cet homme libre, la France s'en charge. »

C'est à coup sur une simple opinion ; mais nous la soumettons avec confiance à nos lecteurs.

Enfin, et ce sera notre dernier mot ; quand un homme comme M. Monet jouit d'une influence telle qu'il peut faire ré-embarquer sur France un pasteur, jugé par lui insuffisant, et dénoncer la *tiédeur* prétendue d'un autre, le public se doit de saluer en ce personnage de si grande autorité un super-pasteur.

Nous constatons d'ailleurs avec peine que M. Monet excelle aux comparaisons incomplètes. Par exemple, il écrit :

« Le conservateur des hypothèques de X a la droit de fréquenter la Loge, en dehors de ses heures de bureau ; le President du tribunal de Y peut assister régulièrement aux offices religieux : il serait inconvenant et d'un spectacle pénible qu'on se permit de critiquer leur tâche en se mêlant à leur vie privée en ce qu'elle a de plus intime. »

Et d'accord ! Seulement supposons — et alors nous serons complets dans notre comparaison — que le président du tribunal de Y — je le choisis puisqu'il va si régulièrement aux offices ! — se manifeste ici le représentant du célèbre Docteur Osaka-Tokyo-Nagasaki, reçoivent de ce Napoléon de la propagande japonaise des fonds par délégation de la société « Cerisiers et Chrysanthèmes fleuris », œuvre avouée de propagande et d'influence japonaise dans l'univers, agissant partout à coups de milliards de yens et — j'ose à peine l'ajouter : au préjudice de l'influence française ; et supposons ce Président organisant une œuvre de moralisation annamite à l'aide de ces fonds, nous dirions : « Voila un singulier Président, malgré son assiduité aux offices !!! Il ne s'agirait pas de nous mêler « à sa vie privée en ce qu'elle a de plus intime » — mais, pour mon compte, je tâcherai de ne pas aller aux mêmes offices que lui...et j'aurai confiance en l'autorité supérieure pour lui laver la tête, fut-ce au Cherry Blossom...

Amis de l'Amérique, nous le sommes et résolument et de très grand cœur ; mais les amitiés les plus sûres, les plus durables, même entre frères, doivent, pour conserver leur caractère, se nuancer de discrétion.

M. D.

UN GRAND AMÉRICAIN.
UN FÂCHEUX AMÉRICANISME
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 mai 1923)

Ces jours derniers, dans un échange de lettres et de prétendues rectifications, nous eûmes à imprimer le nom du docteur John Mott, et ce nom, c'est fort probable, ne révéla rien de particulier à la majorité des lecteurs.

Le docteur est cependant l'un des personnages les plus représentatifs d'un état d'esprit, d'un souci de prosélytisme et d'une politique à visées tellement vastes qu'on les pourrait dire à portée illimitée.

Nous avons rappelé le surnom de *Napoléon de l'expansion religieuse américaine* qui lui fut appliqué dans son pays, en raison justement de ce don d'organisation et de conquête qui le caractérisent.

Au moment où tant d'aveugles nient l'évidence et protestent qu'il n'y a plus de préoccupations d'ordre confessionnel, le docteur John Mott a réussi à mobiliser positivement ses coreligionnaires par ce seul mot d'ordre : « Nous devons, nous Américains, en notre époque, évangéliser le monde. » Et aujourd'hui, à la voix de ce Napoléon, de ce conquérant aux méthodes si spéciales, se créent le « Mission Volunteer Movement » et, comme par enchantement, la Y. M. C. A. se répand dans tous les pays sans exception : en France, non seulement dans nos régions dévastées, mais à peu près partout et notamment à Bordeaux ; en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Italie, en Orient, en Chine enfin, où son développement, en un temps très court, est devenu formidable et enserre le pays en tous sens.

En tous lieux, cette expansion nouvelle se heurte à l'influence française, lutte contre elle, et l'on peut dire que dans les contrées où la propagande de l'Y. M. C. A. est en progrès, la France est en recul.

Cela prend un caractère de cruel défi en un temps où cet extraordinaire Chester, amiral à la fois et commis-voyageur américain, nous souffle en Anatolie et ce qui restait

de concessions pétrolières à accorder et la construction de la totalité des chemins de fer, après qu'un autre Américain, dont nos arrières neveux garderont le souvenir— l'effarant président Wilson, — a fait admettre comme définitivement caduc, en Orient. le régime des capitulations établi à notre profit depuis quatre cents ans. Nos bénéfices de guerre, nos bénéfices de vainqueurs, les voilà !

Notre pays subit en somme une odieuse pression ; celle qui, de toutes, est la plus horrible, celle qui révolte le plus notre caractère : la pression — l'écrasement plutôt -- par la puissance de l'or.

La France fait figure, pour un temps, de ces grandes dames, dont on sait la race ancienne, l'origine illustre, les beaux actes généreux, les trésors de délicatesse, mais dont la situation de fortune est momentanément obérée et alors... tout est permis à son égard ! l'office la toise au passage, et la marchande à la toilette du coin guette la mise en gage ou la vente de ses dernières dentelles, ou de ses derniers bijoux...

Elle relève d'une crise sans précédents ; elle a perdu des millions de ses enfants dans la guerre du « Droit et de la Civilisation » ; on la juge exténuée et, pour faire face à cette guerre où elle se découronnait par le sacrifice de l'élite de sa jeunesse, elle a dû emprunter, pour se fournir de tout ce qui lui devenait nécessaire dans l'âpre lutte sans quartier, sans merci, qu'elle soutenait... La cause était commune, disait-on, au monde civilisé ! On le proclamait : la guerre était celle du Droit, de la Civilisation... La France donnait son sang, le martyre de son sol, de ses villes, de dix de ses plus riches départements... et aujourd'hui on la félicite... en lui tendant des factures à payer ! dans le même temps où le Boche refuse à s'acquitter, soutenu qu'il est par les libéraux anglais et par un fort parti américain stimulé par la finance internationale.

Et alors on profite de ces embarras. La Grande Dame est pauvre ? Quelle aubaine ! Pour lutter contre elle et la supplanter, on a l'or du monde entier qu'on a drainé.. Et c'est la ruée en Orient et en Chine. « La Fayette, nous voici ! » disait noblement le général Pershing, au cimetière de Picpus ; quel écho trouve cette belle phrase simple en Orient, où Chester, cet amiral commis-voyageur, déclare la France déchue de tous ses priviléges en pays ottoman ! C'est là aux yeux de cet homme de mer, de ce guerrier gros quincailler, la conséquence la plus directe de notre victoire et, n'en doutons pas, si le Turc, à Lausanne, reprend de l'assurance et s'il met les coudes sur la table en refusant d'acquiescer aux propositions qui lui sont faites, c'est que l'accord Chester a sa contrepartie secrète. L'amiral ne dut avoir que trop de facilité pour démolir ce qu'avait pu préparer l'inconsistant Franklin-Bouillon.

En Chine, c'est le déluge des missionnaires américains avec aggravation d'un déluge de milliards.

En 1882, en tout et pour tout, l'Amérique consacrait un peu plus de trente cinq millions à ses missions extérieures. En 1922, ce chiffre était porté à quatre cent cinquante millions et un courant d'opinion dont le docteur John Mott est l'un des plus ardents inspirateurs, devait rapporter pour le même objet un milliard trois cent millions de dollars. L'effort, à la vérité, ne réussit pas comme on l'avait espéré, mais il produisit néanmoins près d'un milliard de francs, c'est-à-dire le double de la somme qu'on a obtenue, en 98 ans, des catholiques du monde entier pour l'œuvre de la Propagation de la foi.

Et l'on voit de grands capitalistes américains faire des dons d'une importance inouïe : John Kennedy, en 1909, donne 4 millions de dollars aux missions ; en 1923. Rockefeller donne un million de dollars, quand, en 1911, il avait déjà donné cinq millions de dollars

La revue française à laquelle nous empruntons ces chiffres ajoute, ce que nous concevons aisément : « Ce n'est pas toujours l'amour des missions qui inspire tant de largesses ; l'intérêt propre, et un calcul très adroit sur les avantages commerciaux enlève très souvent le caractère idéal de cette générosité apparente. »

On ne le comprend que trop ; la guerre a amené un déplacement de fortune. L'or d'Europe est aujourd'hui dans les caves des banques américaines Nous sommes nous-

mêmes appauvris en hommes et en numéraire. C'est donc le moment pour nos alliés d'user de leur or pour nous éliminer partout où ce sera possible, et il n'y a pas de traités antérieurs, de situation acquise que l'on puisse objecter.

« L'année dernière, les protestants d'Amérique ont résolu de doubler leur personnel missionnaire (qui se chiffre déjà à près de cent mille). Ils font aussi tout leur possible pour ce qui concerne la médecine en mission. D'ici quatre ans, dit une revue américaine, nous devons absolument disposer de 1.000 docteurs missionnaires. À cet effet, ils possèdent un institut spécial qui les préparent à cette tâche. »

Inutile de faire remarquer que le fameux docteur Peter, dont la conférence fut récemment interdite à Hanoï, appartenait à ce corps de *docteurs missionnaires*, ce qu'il ne dissimula d'ailleurs pas — ou plutôt, ce qu'on ne dissimula pas pour lui, — sur les cartes d'invitation où figuraient en abrégé ses affiliations diverses et notamment à la Y. M. C. A.

Dans ces conditions, avec le maximum de vérité, nous pouvons dire que nous assistons à un mouvement de conquête anglo-saxonne d'une ampleur inconnue jusqu'à présent. Il faudrait plaindre le naïf qui se refuserait à constater de cette conquête qu'elle s'exerce en tous lieux à notre détriment.

Il importe enfin de ne pas négliger cet autre caractère de l'action de l'Y. M.C. A. en Chine que nous allons indiquer et sur lequel nous reviendrons.

Les réunions de l'Y. M.C. A. sont réellement des réunions de clubs, au sens péjoratif du mot. Ce sont des parolotes, où, sous prétexte de « faire de meilleurs citoyens », on exalte à outrance la vanité des adhérents et où l'on aborde les plus dangereux sujets. C'est une effervescence que l'on cherche. Il s'agit de former des orateurs !! — Nous voyons d'ailleurs instituer ici les mêmes méthodes ; nous le signalons en passant et c'est la marque originelle constante.

L'on suscite à plaisir une émulation dans l'art du verbiage et, dès que l'un de ces jeunes bavards salive avec plus de facilité que ses autres congénères, on salue en lui le Washington de la Chine. ! et aujourd'hui, les Washington de la Chine se comptent par dizaines de mille. En pleine période de crise, c'est l'agitation que l'on renforce et il n'est pas un homme d'intelligence qui ait à cet égard le moindre doute : le secret de l'éloquence, chez tous ces vaniteux sans expérience et quelquefois sans cervelle, c'est avant tout l'audace et l'originalité dans l'utopie ! Pour émerveiller, il faut aller aux extrêmes... et sous les auspices des diverses sociétés américaines, et en particulier la Y. M. C. A., la Chine, en pleine démence, abonde en Jean-Jacques Rousseau, en Saint-Just, en Licurgue, bavards et incohérents.

Il semble qu'on aurait tout dit en signalant le célèbre Sun-Yat-Sen comme le produit merveilleux et typique de cette culture.

Il serait difficile de terminer ces quelques hâtives réflexions sans faire allusion à un très grand esprit qui écrivait naguère sur la France, au moment où notre pays luttait contre la coalition de l'Europe entière — sans exception. Cet homme — étranger pourtant et souffrant par toutes ses fibres du fait de la Révolution — écrivait à l'usage de toutes les nations liguées contre nous : « Que toute atteinte à la France serait un des plus grands maux qui pût frapper l'humanité. »

Piétiné par nous, exilé, meurtri, il chérit néanmoins notre pays ; il proclame son extraordinaire mission civilisatrice universelle ; il admire en sa langue un « instrument parfait de primauté, intellectuelle » et quand tout craque, qu'on jure notre perte, cet étranger crie bien haut : « Rien ne se fait de grand dans le monde sans les Français. »

Quand nous voudrons persister à justifier ces vues magnifiques, nous n'aurons pas à nous borner à prendre conseil des seuls écrivains catholiques, nous en croirons aussi ces nobles esprits qui honorent l'Église protestante française et qui furent, il y a plus de quatre vingts ans, un Guizot et, de nos jours, un Édouard Soulier, député de Paris.

On se moque de nous quand on nous donne le docteur John Mott comme planant très au-dessus des questions religieuses ! La vérité est tout autre : ce grand Américain

est, dans toute la force du terme, un religieux. Au congrès de Buffalo en 1913, au congrès de Genève en 1920, au congrès d'Utrecht en juin 1921, au congrès de Pékin en 1922, toujours cet homme a siégé au Comité plénier de l'Alliance universelle des unions chrétiennes de jeunes gens et a présidé la plus importante des commissions, celle de gestion. Il est l'âme de la propagande religieuse américaine.

Nous donnerons des textes qui ne laissent à cet égard aucun doute. La question est entendue : le docteur Mott, fondateur, par personne, interposée, d'une œuvre de moralisation annamite, a entendu créer une œuvre de prosélytisme. On le niera vainement.

Les conséquences de cet acte, nous les examinerons avec tout le calme nécessaire, assurés d'ailleurs de l'approbation des protestants, nos compatriotes, qui revendiquent avec nous l'usage de toutes les libertés mais à visage découvert, à la française.

M. D.

UNE NOUVELLE LETTRE DE M. MONET
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 mai 1923, p. 1, col. 3 et 4)

Monsieur Monet n'ayant pas trouvé dans ce que nous avons écrit à son sujet « un mot concernant le fond de l'affaire », c'est-à-dire le caractère confessionnel de « son œuvre », nous adresse une nouvelle lettre. Nous la publions en la faisant suivre des remarques qu'elle nécessite.

Hanoï, le 8 mai 1923.

Le Directeur du Foyer des étudiants annamites à Monsieur le directeur de *l'Avenir du Tonkin* à Hanoï.

Monsieur le directeur,

Je regrette d'être encore obligé de vous demander d'insérer dans votre plus prochain numéro la réponse suivante, au même emplacement que votre article de ce jour intitulé : « Ne nous égarons pas ».

Vous me reprochez de « noyer sous un flot, sous un déluge de phrases, l'essentiel de la question. » Que faites-vous donc au cours des deux colonnes et demie de votre « réponse » où je ne vois pas un mot concernant le fond de l'affaire ?

Il ne suffit pas de laisser entendre, par une confusion habilement entretenue entre ma vie privée et mon œuvre du Foyer, que cette dernière est une œuvre de propagande protestante. Il faudrait prendre un fait concret quelconque, quelque phrase prononcée ou écrite au cours de cette œuvre, dans cette œuvre elle-même (et non à côté) prouvant qu'il en est ainsi. Ceci, vous ne le faites pas et vous ne le ferez jamais (à moins de donner l'hospitalité au mensonge, ce dont vous êtes évidemment incapable), car ce n'est pas et ne sera jamais. Votre « flot », votre « déluge » de paroles destinés à donner l'illusion de cette preuve impossible, et pour cause, sont le meilleur témoignage de l'inanité de cette controverse.

Quant aux allusions que vous faites au soi-disant caractère politique des Y. M.C.A., dont vous savez parfaitement que je ne fais pas partie, bien que vous continuiez à le laisser entendre, allusions destinées à jeter un doute sur de patriotisme élevé (je récidive) de mon œuvre, je n'y répondrai point. Pendant que vous exercez avec distinction au Tonkin (évidemment en raison de votre âge) vos talents de polémiste, d'assureur et de gros propriétaire, je fréquentais assidument certains endroits assez malsains en Artois, à Verdun, en Champagne, dans la Somme, Reims et en Italie.

Après deux blessures, je repartais trois fois au front malgré l'interdiction des médecins, et, finalement réformé avec 80 % d'invalidité, j'estimais que le meilleur

emploi que je pouvais faire des forces qui me restaient encore et de mes ressources était de revenir en Indochine, non pas pour y « piquer des piastres au formol », mais pour y travailler de tout mon cœur, dix heures par jour et plus, au service bénévole de l'œuvre française dans ce pays, au développement moral de ces Annamites pour qui l'on peut mieux faire que de leur reprocher durement des défauts parfois involontairement aggravés par nous-mêmes. M. le directeur, j'espère pour vous et pour votre journal que de telles insinuations ne se répèteront pas. Si elles devaient se renouveler, ce n'est pas à ma réputation qu'elles nuiraient, mais à l'estime qu'on peut avoir pour ceux qui s'en feraient l'écho complaisant. Je vous préviens dès maintenant que je n'y répondrai pas autrement que par mon œuvre elle-même qui en sera toujours la meilleure réfutation.

J'ignore totalement ce « livre de ma famille (*The christian occupation of China*) dont vous citez cet intéressant extrait. Il me paraît possible qu'il ait, en effet, par suite d'une documentation incomplète, erronée, et bien antérieure à mon départ de France, commis le premier cette confusion entre mon œuvre personnelle, strictement neutre au point de vue religieux, du F. E. A., et la mission d'études dont j'avais consenti un temps à m'occuper, et qui ne concerne que ma vie privée. Je vais lui envoyer toute rectification utile et vous suis fort obligé de me l'avoir signalé.

Je répète ici pour résumer :

1° Que ces deux questions sont parfaitement distinctes, que la seconde ne regarde personne et que j'ai complètement cessé de m'occuper de cette mission d'études.

2° Que mon œuvre du F. E. A. m'est strictement personnelle, qu'elle a toujours été et sera toujours parfaitement neutre au point de vue religieux.

3° Que le protestantisme français lui-même m'a fait connaître qu'il ne la soutiendrait jamais, précisément en raison de cette neutralité. (Écrire ainsi à un « superpasteur » !... Incroyable et pourtant vrai !...)

Toute allégation, imputation ou allusion contraire, même « noyée sous un flot, un déluge de paroles », est de valeur exactement nulle contre ces faits. De plus, elle témoigne d'un fâcheux esprit de jalousie sectaire. S'attaquer à des œuvres qui s'appliquent à faire le plus de bien possible autour d'elles, que ces œuvres s'appellent Jardins d'enfants en France [mots illisibles] qu'elles ne sont pas au service d'un certain parti, s'efforcer de décourager ceux qui y consacrent toutes leurs forces et de détacher d'eux les personnes qui pourraient les aider, ce n'est pas commettre une bonne action. Je persiste à croire que vous n'êtes pas, ce faisant, le porte-parole d'une mission qui doit certainement s'efforcer aussi à faire du bien et qui — n'est-ce pas ? — n'a pas d'autre but que celui-là.

Vous avez récemment répondu à un article de C. M., documenté et fourni d'arguments sérieux par deux (oui, deux !) articles dont l'argument essentiel était une agréable série de calembours du meilleur goût sur le nom du « Dr Peter » et le verbe « péter ». Pour déconcertantes que puissent être de telles productions dans le journal d'un fin lettré comme vous, je crois qu'il eût été préférable que vous me répondissiez aussi sur ce ton.

De la sorte, « le flot », « le déluge » en question n'auraient pas fait ressortir, pour tout lecteur impartial, le manque complet « d'arguments au fond » de votre controverse.

Croyez-moi, Monsieur Dandolo, vous avez mieux à faire pour le service de votre cause que d'essayer d'étrangler tout ce qui se permet d'être bon et grand en dehors de vous.

Ne vous donnez pas tant de peine pour mon œuvre : l'an prochain, elle aura épuisé définitivement le crédit alloué par le docteur J. Mott, elle a l'assurance formelle de ne pas être soutenue par les protestants français... et il est peu probable qu'elle le soit pas vous.

Il est donc fort possible qu'à ce moment, le combat finisse, faute, non pas de combattants (Je serai toujours « un peu là ») mais de nerf de la guerre, ce qui est beaucoup plus grave encore

Attendez donc tranquillement que cette heure ait sonné... à moins que vous ne préfériez travailler d'ici-là, dans le même esprit généreux, à la priver d'avance de tous les appuis locaux qu'elle pourrait espérer obtenir.

Sil vous plaît de vous livrer plus avant à cette « œuvre de bien », ce n'est certes pas moi qui vous en empêcherai, ayant bien autre chose à faire que de la polémique. Mon œuvre répondra à la vôtre. Si vous restez dans la vérité des faits, vous ne pourrez que m'approuver ; si vous vous en écartez, je répondrai à la calomnie comme tout homme d'honneur doit savoir le faire : par un silence méprisant. Mais, évidemment, cette supposition est dépourvue de toute vraisemblance, veuillez donc, je vous prie, me la pardonner.

Et veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

P. MONET.

Lettre ouverte à M. Monet
(p. 1, col. 4 et 5)

Monsieur,

Vous articulez contre moi quelques arguments « ad hominem » dans votre lettre du 8 courant. Il me faut bien vous répondre personnellement.

Mécontent — au fond cela se conçoit —, vous jugez opportun d'écrire à mon adresse « que toute allégation, imputation, contraire à ».... ce qui vous prétendez, « témoigne d'un fâcheux esprit de jalouse sectaire ».

Jalousie sectaire ? Ah, si j'avais écrit cela de vous, quelle indignation, quel sandale !

C'est être sectaire ainsi que de reproduire le chapitre d'un ouvrage protestant vous donnant comme voué ici à une œuvre de prosélytisme.... J'ai cependant cité mes références : le titre du livre, du chapitre, de la page, le nom de l'éditeur. Tout est précis, contrôlable ; rien n'est de mon invention.

C'est être sectaire que dire du docteur John Mott qu'il a prélevé sur la caisse commune de propagande religieuse américaine eu Extrême-Orient les fonds nécessaires à l'œuvre du Foyer des étudiants qu'il vous fait tenir par la Young Men's Christian Association de Shanghai...

Mais ce fait, vous ne le contestez pas ; vous en avez même, paraît-il, informé l'Administration locale ! En quoi donc la vérité vous blesse-t-elle ?

M. le docteur John Mott paie. Le Foyer est donc surtout son œuvre car, suivant le dicton, qui paie est maître. Faut-il encore donner au public les causes réelles de vos dissents avec MM. les pasteurs Soulier, Martin et... autres ? J'aurais aimé, Monsieur, ne pas être obligé d'aller jusqu'au bout de ma documentation et vous me rendez ma réserve vraiment difficile.

Vous éprouvez le besoin de faire une comparaison entre vous et moi, dont je sors accablé. « Pendant que vous exerciez avec distinction au Tonkin (évidemment en raison de votre âge) vos talents de polémiste, d'assureur et de gros propriétaire — m'écrivez-vous — je fréquentais assidument certains endroits assez malsains en Artois, à Verdun, en Champagne, dans la Somme, à Reims et en Italie. » — Vous énumérez vos blessures ; vous me dites cet héroïsme qui vous fit repartir trois fois pour le front, malgré l'interdiction des médecins.

Je pourrais peut-être vous demander ce que ces considérations glorieuses ont à voir avec la commandite de M. le docteur John Mott et de l'Y. M.C A. Je préfère ne pas vous refuser d'explication

« Évidemment en raison de votre âge » ! J'admire cette perle, sertie par vous entre deux parenthèses. Sous ma plume, cela eut passé pour une *insinuation* et vous l'eussiez jugée perfide ; sous la vôtre, c'est innocent ; de même que ma « jalouse sectaire » est probablement de votre part une gentillesse. Demain, crierez-vous comme un écorché si, vous imitant, je vous pique un peu ? Vous aurez oublié vos premières attaques et leur incorrection.

Eh bien, Monsieur, oui : par mon âge et même par suite d'une mise en réforme remontant à trente deux ans, j'étais, en 1914. libéré de toute obligation militaire. Ma classe n'a jamais été appelée ; au cas où elle l'eut été. je m'étais fait reconnaître, sur ma demande, bon pour le service actif.

J'aurais pu, direz-vous, contracter un engagement volontaire ; je l'ai cherché. Devenu veuf à ce moment, je restais seul avec deux enfants, âgés l'un de deux ans, l'autre de quelques jours, sans possibilité de les confier à des parents, leur famille se trouvant, en totalité prisonnière des Boches en pays envahis.

J'admire, j'envie en vous le soldat héroïque en Artois, à Verdun, en Champagne, dans la Somme, à Reims, en Italie ; je ne me suis pas cru en situation de faire ce qu'il fit en admettant que je fusse capable d'une valeur égalé à la vôtre. Appelé, j'aurais obéi ; avais je le droit de partir comme volontaire ? Des gens autorisés à me donner leur avis ne l'ont pas cru.

Vous êtes renseigné. C'est un peu long. Ne vous plaignez pas de cette longueur : je m'y suis résigné pour vous satisfaire.

.....
M. Dandolo

NOS REMARQUES (p. 2, col. 4)

Nous n'avons jamais entendu répondre à M. Monet. Nous avons renseigné nos lecteurs et nous continuerons.

Quand M. Monet ne trouve, dans ce que nous avons écrit « pas un mot concernant », comme il dit, « le fond de l'affaire », il prête à rire ; il est déconcertant.

Le chapitre où il est question de lui. dans le livre « The Christian Occupation of China » est d'une incontestable précision. Reproduisons-le dans sa traduction :

« L'OCCUPATION CHRÉTIENNE DE LA CHINE »

Revue générale de la puissance numérique et de la distribution géographique des forces chrétiennes en Chine, faite par un comité spécial de contrôle et d'occupation.

« China Continuation Committee »
1918-1921

Milton T. Stauffer, B. A. B.D..
Secrétaire et éditeur Shanghai China Continuation
Committee 1922

.....
Appendice 1
L'occupation chrétienne de l'Indochine
(page CVII)

RELIGIONSL'Église catholique romaine, avec un total de plus d'un million de membres, se retrouve dans toutes les villes importantes. Son *influence paraît être aussi politique que religieuse*.

Développements intéressants. — *Le sentiment politique s'est bien échauffé en Indochine* durant ces quelques dernières années. Malheureusement, au milieu des

soupçons et des dispositions hostiles qui ont été soulevés, l'œuvre missionnaire protestante a ainsi souffert. Des restrictions, qui il existaient pas avant la guerre, sont maintenant imposées sur toutes les formes d'activité missionnaire. C'est la conviction de quelques missionnaires que la propagande chrétienne protestante sera mieux avancée par les efforts de l'Église protestante française. Les organisations étrangères rencontrent des obstacles de tous côtés, et il n'y a que les Français eux-mêmes, forts de leurs droits politiques, qui pourront obtenir quelque mesure de liberté. Pendant ces quelques dernières années, *des efforts ont été faits pour éveiller l'Église protestante de France au sentiment de son devoir et de sa responsabilité. Ces efforts ont eu quelque succès.* EN RÉPONSE À DES APPELS PERSISTANTS (*in answer to persistent appeals*), plusieurs Français VIENNENT TRAVAILLER parmi les Annamites. L'un d'eux, un monsieur Monet, capitaine dans l'armée française, est actuellement en route. IL TRAVAILLERA (*he will work*) *surtout parmi les classes étudiantes à Hanoï*, et, comme il sait déjà l'annamite, *devrait pouvoir se faire parmi elles, UNE LARGE SPHÈRE D'INFLUENCE.*

Un autre travailleur, monsieur Soulier, est ordonné pasteur de l'Église réformée de France. — La situation et le crédit de ces hommes seront très utiles actuellement dans n'importe quelle tentative (*in any effort*) *en vue d'obtenir LA LIBERTÉ RELIGIEUSE complète* dans toute l'Indochine. Un Annamite qui vient de finir ses études théologiques à Paris espère accompagner monsieur Soulier l'aider dans son œuvre.

*
* * *

Il s'agit maintenant de préciser par qui et dans quelles conditions fut rédigé ce chapitre (appendice, page CVII) concernant *l'occupation chrétienne de l'Indochine*.

L'ouvrage entier fut élaboré par les diverses confessions du culte protestant anglo-saxon ayant leur centre en Chine, à Shanghai, et *l'Appendice, précisant la situation en Indochine et le rôle de M. Monet fut rédigé par la Y.M.C.A.* sur des renseignements donnés... par M. le docteur John Mott, cette année-là, en 1922, alors qu'il était en Chine.

Ce Dr John Mott, *propagandiste éminent de l'influence RELIGIEUSE et POLITIQUE américaine*, nous le savons par M. Monet lui-même et par sa lettre du 4 mai courant, est l'homme qui a fourni les fonds nécessaires à la création du Foyer des étudiants annamites de Hanoï.

DE SORTE QUE SI QUELQU'UN SAVAIT CE QUE DEVAIT ÊTRE LE FOYER, C'ÉTAIT INCONTESTABLEMENT LE DOCTEUR JOHN MOTT, SON VÉRITABLE FONDATEUR... DE QUI ÉMANE L'INFORMATION DE « THE CHRISTIAN OCCUPATION OF INDOCHINA » ET OUI DEVAIT CONNAITRE L'USAGE QUE FERAIT M. MONET DE SA SUBVENTION...

Inutile d'insister, croyons-nous. Il y aurait stupidité à prolonger ce que M. Monet appelle une « *controverse* ».

M. Monet, pour la Christian occupation, devait *travailler parmi les classes étudiantes à Hanoï*. Nul ne le sait mieux que le docteur John Mott qui *payait pour cela*.

Que M. Monet soit mécontent, nous le concevons. — Il menait avec art, un peu trop d'art peut-être, des travaux d'approche. Les éventer, c'est rendre peut-être moins réalisables certains espoirs. Nous n'y pouvons rien.

Il est certain, pour ne citer qu'un cas, d'ailleurs amusant, qu'examiné en tenant compte de certaines clauses du traité du 17 août 1884 entre la Cour d'Annam et le Gouvernement Français, le geste de Sa Majesté Khai-Dinh subventionnant M. Monet prête à « *controverse* ».

Sa Majesté, M. le résident supérieur en Annam, furent de très bonne foi. Mais l'offrande de Sa Majesté allant rejoindre, dans la main de M. Monet, les subsides du docteur John Mott de la Y.M.C.A. « *in answer to persistent appeals* », afin que M. Monet « *Will Work principally among the student classes in Hanoi... in any effort* »,

voilà un fait que n'avait certainement pas prévu S.E. M. Patenôtre, ministre plénipotentiaire à Hué en 1884. Il ne nous convient pas de nous arrêter aux attaques personnelles de M. Monet et de nous prêter par là à une diversion. Cependant deux détails de sa lettre du 8 mai exigent réponse ; nous la donnerons plus loin.

M. Monet pourra accumuler les pages et les pages. Tout est inutile désormais : son cas est clair.

M. D.

DE HUÉ
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 mai 1923, p. 1 et 2)

Nous recevons d'Annamites les renseignements ci-après : . .

« Je tiens à vous donner quelques détails sur la visite du fondateur du Foyer des étudiants annamites à Hué, vers le 10 avril.

Le personnage en question s'est livré à une active propagande dans les milieux mandarinaux ; il a fait, dans la citadelle, une conférence à laquelle assistait M. le résident supérieur et a obtenu l'autorisation de recueillir, dans les villages de la province de Thua-Thiên, des souscriptions, bien qu'en leur particulier, les autorités jugent comme vous le faites l'œuvre dont il s'agit.

Naturellement, les mandarins, pour ne pas déplaire aux autorités, et les nhaqués, pour éviter des histoires de la part de leurs chefs immédiats, donnèrent abondamment. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à cette lettre ; nous sommes au courant des véritables scandales auxquels ont donné lieu au Tonkin des souscriptions de même genre. Nous n'avons pas voulu en parler ; l'Administration pouvait avoir alors des illusions... Ces illusions aujourd'hui n'ont plus de raison d'être.

COMMISSION MUNICIPALE DE HANOÏ
Session de mai

Compte-rendu sommaire de la séance du 23 mai 1923
(*L'Avenir du Tonkin*, 26 mai 1923, p. 2, col. 3 et 4)

L'an mil neuf cent vingt trois, le 23 mai à 21 heures, la commission municipale s'est réunie sous la présidence de M. Mourroux, administrateur maire.

Étaient présents : MM. Szymanski, Tissot, Dubosq, Le Roy des Barres, Abor, Allemand, Perroux, Hoang-kim-Bang, Hoang quang-Huong.

Absents excusés : MM. Normandin, Pham-dhy-Tôn, Lê-thuan-Khoat.

.....
18° Remerciements du directeur du Foyer des étudiants annamites. — Le président donne lecture d'une lettre de M. Monet remerciant la commission municipale pour la subvention qui lui a été accordée.

[Souscription pour le monument à Eugène Étienne]
DE PLUS EN PLUS FORT !
(*L'Avenir du Tonkin*, 25 juillet 1923, p. 1)

Cher Monsieur,

Je viens de lire l'article « Un peu raide tout de même » paru dans votre n° du 22 juillet, et je crois qu'il est bon de vous donner sans plus tarder la clef des mots mystérieux « I Van I Thiêng ».

J'ignorais qu'on vous eut écrit à ce sujet. Quelques personnes m'ayant fait connaître les circulaires en question, je me dis que soit à Vinh et soit auprès des mandarins, j'arriverai bien à savoir de quoi il retourne au juste.

J'allai donc à Vinh ; chez la gent mandarinale, je ne pus obtenir aucun tuyau. « Personne, m'affirma un lettré fort instruit, personne chez les mandarins provinciaux et dans leur entourage ne comprend ce que signifient les quatre caractères « O Van Y Thiêng ». Nous avons bien va passer cette circulaire en son temps mais personne parmi nous n'a pu expliquer ces quatre mots ».

J'allai ensuite voir un haut personnage français, qui me reçut fort aimablement du reste :

— Un simple renseignement, monsieur, pourriez vous me dire si, en dehors de la [souscription demandée aux Annamites pour le Foyer des étudiants de M. Monet](#), on a demandé aux nhaqués de souscrire ou de contribuer à une autre œuvre dans le cours de ces derniers mois ?

— Non, je ne vois pas, non. On n'a rien demandé depuis la circulaire Monet.

.....
Les quatre mots mystérieux « E Van Y Chinh » dont parle le journal d'hier et que les Annamites de Vinh prononcent et écrivent un peu différemment, à savoir : « O (eu) Van Thiêng » sont tout simplement la transcription en annamite de « Eu (o) gêne (van) E (y) tienne (thiêng) ». Il n'y a absolument rien d'évangélique (!) là-dedans !

La conclusion de cette histoire, c'est que :

1°) Il est grotesque, et pas digne de l'Administration de ne pas veiller à ce que, lors qu'elle a quelque chose à faire savoir ou demander aux Annamites, cela soit dit et expliqué en termes clairs, susceptibles d'être compris par tout le monde.

2°) Il est excessif et même absurde de demander à des nha-qués de contribuer à l'achèvement du monument « Eugène Étienne » ou de Verdun.

L'Administration française se contente de « proposer » ou de « demander, » l'administration annamite (surtout les autorités subalternes) exigent; et cela est presque inévitable.

Et maintenant, n'est-ce pas le cas ou jamais de terminer ici par se toast fameux et historique que porta à M. de Lanessan un mandarin de Langson sur les conseils éclairés d'un facétieux officier de la coloniale

À la tienne, Étienne !
Je bois à toi, François
Sans rancune, aucune !
Et vive la République...

Il ne pourrait y avoir que des esprits moroses pour dire : Ah ! f... schons donc la paix aux indigènes...

M. D.

UNE ENTENTE INDIQUÉE DU PROTECTORAT
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 août 1923, p. 1)

Il y a quelque temps, quand nous avons signalé, avec documents irréfutables à l'appui, l'infiltration en Indochine de l'Y. M. C. A. et les dangers qu'offrait cette

organisation, nous avons reçu une lettre bien singulière que nous aurions eu plaisir à publier alors si, par malheur, elle n'avait été signée d'un nom de fantaisie, à consonance boche. La plus simple enquête nous permit de nous assurer en effet, qu'il n'existe dans la Colonie personne d'affublé du nom dont on s'était servi. Notre mystificateur n'en avait pas moins, à sa signature, ajouté l'indication d'une profession précise, capable, pensait-il, de donner aux observations qu'il jugeait opportun de nous faire un caractère d'autorité tel que toute possibilité nous fut retirée de mettre en doute sa compétence.

Cette lettre était, d'ailleurs, parfaitement écrite, en français correct, tous les termes en étaient pesés avec soin ; on la sentait rédigée avec un calme étudié et après mûre réflexion. Néanmoins, pour plus de vraisemblance, l'auteur se disant étranger terminait en sollicitant l'indulgence pour toutes les corrections de style qui avaient pu lui échapper étant donné sa connaissance imparfaite de la langue française. Deux fautes d'orthographe, un peu lourdes pour n'être pas intentionnelles, tendaient seules — mais tout à fait en vain — à justifier cet excès calculé de modestie.

Du reste, mon correspondant s'était interdit toute vivacité, tout écart de plume. Il avait tenu à honneur de ne point démentir à cet égard, le caractère spécial, professionnel, dont il se parait.

Ce qui paraissait avec évidence au travers de ce factum, c'était, chez son auteur, après le souci de ne point trahir sa personnalité véritable, le désir d'accuser un triomphe prochain, d'indiquer un programme d'action dont rien n'entraverait l'exécution. L'Y. M. C. A. dont les initiales s'étalaient dans un triangle rouge au coin de l'enveloppe, me faisait entendre par un de ses représentants, encore soucieux d'incognito pour un temps, quelque chose comme la phrase fameuse : « La maison est à moi ; je le ferai connaître. C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître. »

À en juger par ce qu'on m'écrivait — et l'on se défendait de vouloir m'effrayer ! — deux cents pasteurs et évangélistes américains étaient prévus pour l'Indochine, avec consistoire à Hué. Le but poursuivi serait de s'occuper enfin de ces Annamites laissés par nous dans la crasse et l'ignorance et de leur enseigner un christianisme modernisé, souple, s'adaptant aux mentalités diverses, sans aucune rigidité, ni intransigeance : en somme, un peu sans doute ce que rêvait cette virago de Princesse Palatine quand elle parlait d'un avenir idéal et où chacun aurait son *petite religion à soi*. »

Et bien, mon correspondant, je lui dois cette justice, n'est un mystificateur qu'en un point de détail, c'est-à-dire par le seul faux nez qu'il crut devoir adopter. Il est du bâtiment, à un titre que j'ignore ; il parle de ce qu'il sait. Il n'a même pas tout dit. Le zèle de propagande de l'Y. M. C. A. et des autres organisations connexes américaines, prévoit dans ce pays des écoles à l'usage des indigènes ; elles seront rapidement multipliées et viseront même l'enseignement supérieur, à l'américaine s'entend. Quand certains élèves se révéleront suffisamment doués, ou les enverra parfaire leur instruction aux États-Unis.

Il n'y a pas à jeter les hauts cris et à prétendre d'abord de ce programme qu'il est insensé, qu'il ne peut pas avoir été conçu par des gens de bon sens, et qu'en tout cas, nous sommes ici — nous administration française — puisque investis du protectorat sur la population, les seuls dispensateurs de l'enseignement, soit directement soit pas délégués de notre choix. L'inraisemblable est, dans ce cas particulier, le vrai et ces Messieurs d'Amérique, seuls en possession à les en croire des véritables formules de liberté, peuvent nous interdire l'entrée chez eux de nos bourgognes, de nos bordeaux, de nos champagnes — qu'ils jugent des véritables poisons. — mais ils entendent par contre que nos portes s'ouvrent toutes grandes et partout devant l'armée de pasteurs, d'évangélistes, obéissant à l'impulsion du docteur John Mott, « le Napoléon du protestantisme », le généreux commanditaire du Foyer des étudiants annamites de Hanoï. Fi de nos bordeaux, de nos bourgognes, de nos champagnes, ces messieurs apportent bien autre chose qu'on n'arrête pas en douane : ils apportent les seules formules émancipatrices, les seules qui assurent à l'homme sa pleine dignité. Nous

n'avons rien fait, nous avons failli à notre devoir ; ils viennent nous suppléer avec leurs méthodes; et voilà qui n'est pas le poison de nos vins...

Soit. Que ces conquérants annonciateurs d'un évangile modernisé, assoupli, adapté enfin se soient emballés sur ce thème que mon correspondant m'expose avec complaisance, nous avons lieu d'en être surpris peut-être, mais ne savons-nous pas aussi qu'en matière d'américanisme la surprise est rarement de saison ? Cependant, dira-t-on, il faut tout de même exciper d'un droit ; quand l'autre sur la scène déclare : « la maison est à moi, je le ferai connaître », nous ne lui savons que trop dans la poche la donation d'Orgon... Mais ici !

Ici ? il y a, nous répondra-t-on, les clauses du traité de Saint Germain, qui fut postérieur à celui de Versailles. Car plus nous avançons et plus nous voyons combien tous ces traités successifs s'inspiraient le préoccupations d'ordre confessionnel, sous l'action pateline d'un Lloyd George et d'un Wilson, ravis de voir nos représentants pénétrés d'autres soucis et persuadés que notre temps s'est définitivement abstrait de ce qui est religieux !

Puisque la vieille Germania était vaincue, l'on parut craindre que la formule *loss von Rour* eut du plomb dans l'aile, en tout cas son champion perdait de son prestige ; une grande anxiété surgit : Pologne et Irlande renaissaient à la liberté ; pour atténuer le résultat, il importait de multiplier du moins les ferment de division en Pologne. L'Autriche, en dépit de toute considération d'équilibre, fut pratiquement anéantie, la Hongrie ligotée. Quand la Pologne faillit être écrasée par l'armée rouge des Soviets, nous avons pu juger en toute éclatante lumière du bon vouloir de Lloyd George à la secourir ! Sans l'énergique [...], contre vents et marée, le général Weygand, un nouvel assassinat s'ajoutait sous nos yeux à l'effroyable liste des précédents pour la nation martyre.

Mais si ces grands actes de politique générale dans l'organisation nouvelle de l'Europe tendaient à ne favoriser pleinement que des peuples non catholiques, à user de mansuétude envers l'Allemagne territorialement peu atteinte, intacte dans son organisation industrielle, assurée de son unité puissante et persuadée de reconquérir, au moins financièrement, en attendant mieux, la Silésie ; si ces grands actes politiques étaient du ressort exclusif des gouvernements, une initiative privée, organisée comme jamais on n'en vit, se fit collaboratrice des instigateurs de cet ensemble. Une croisade fut mise en branle qui visait le monde entier et reprenait à son compte le *loss von Rour* boche, en excluant tout d'abord la brutalité. L'on supposa de la détresse des régions ravagées par la guerre qu'elle avait pu ameublir en quelque sorte un terrain où l'on courut opérer. Le détail des agissements du protestantisme américain en Pologne écœure aujourd'hui des Américains indépendants. En France, notre épiscopat tout entier a stigmatisé l'Y. M. C. A. et le Pape a démasqué cette œuvre. Notre gouvernement sait à quoi s'en tenir à son sujet ; néanmoins, cet instrument agit et si son action est sans résultats de valeur en Europe et à plus forte raison en France, elle se manifeste comme un nouveau ferment de désordre en Chine en particulier, et c'est de l'exemple chinois qu'il convient de nous inspirer en Indochine. C'est à coup de millions qu'on opère. Et il y a quelque chose de révélateur à la fois dans ce fait et d'odieux. Révélateur, parce que nous constatons une grossièreté intrinsèque à la base de ces méthodes ; odieux, parce que nulle race plus que la nôtre n'a le mépris inné des puissances d'argent, et qu'enfin, chez nous, les œuvres de philanthropie, d'altruisme, de charité, de quelque nom qu'on les désigne nous les créons de rien. Saint Vincent de Paul n'a rien et ses filles couvrent le monde entier, c'est un envol de coiffes blanches qui va partout proclamant quelque chose d'infiniment doux qui est de notre terroir. Le Père Lepailleur n'a rien et, en cinquante ans à peine, ses filles, les Petites Sœurs des Pauvres, auront essaimé dans tout l'univers. Mademoiselle Pauline Jaricot, notre contemporaine, n'aura rien et cependant, elle crée l'œuvre grandiose, aujourd'hui prodigieuse par ses moyens, de la Propagation de la Foi. Nos paysans, nos petits bourgeois, nos artisans,

toute notre société française, en un mot, possède peu, si l'on compte par individus, car ce n'est pas chez nous qu'abondent les fortunes à chiffres tapageurs ; nous ne possédons ni roi du lard, ni roi des chemins de fer ou des pétroles, et cependant, notre apport commun est le plus gros dans l'œuvre du Denier de Saint Pierre. Notre pays a cet honneur de soutenir, comme aucun autre, la Papauté.

Si ces prodiges se réalisent c'est qu'en somme nous donnons bien autre chose que notre or. Notre pays donne des vies, donne son sang. Sans doute admirons-nous à Pékin un hôpital, un institut Rockefeller, mais, devant cette accumulation de millions de dollars, évoquons par la pensée ces Jésuites des XVII^e et XVIII^e siècles et leur œuvre fine, intelligente, si humaine dans le même lieu, telle quelle nous apparaît, par exemple, à la lecture du livre charmant et si documenté que notre collaborateur, monsieur Jean Bouchot, a consacré à la vie du Père Parennin, franc-comtois comme lui.

Cependant cherchons, en dehors même des événements, une idée de l'action de l'Y. M. C. A. en Chine, d'après ce que nous en révélera ce qu'elle imprime elle-même. Prenons un texte, extrait par M. André Duboscq du bulletin de l'Y. M. C. A. chinoise de janvier 1921, et publié dans le *Correspondant* du 5 juin dernier :

« En Chine, nous avons une notion traditionnelle du but de la vie humaine, que j'appellerai familiale ou ancestrale. Elle a été déduite de l'idée que Confucius se faisait de la piété filiale... Avouons, la main sur le cœur, que nous ne nous sommes jamais élevé plus haut. Pour nous, la famille fut toujours et est encore tout. Le mot famille résume notre esprit national... Je conclus : pour ce qui est de la vie humaine, notre ancien concept familial est trop étroit ; le concept national européen empêche la paix du monde ; il faut donc en venir au concept mondial. »

Voilà le Chinois appelé au concept du « citoyen de l'Univers » ! Quand donc y appellera-t-on Nguyen-van-Nam ?

Mais il y a mieux ; on se lance dans le féminisme et tenons nous bien :

« Une étudiante chinoise, dans le *Journal de la jeune Chine*, réclame l'amour libre avec union libre, laquelle durera tant qu'il plaira aux deux parties. Les enfants doivent être élevés en commun par la société. On aurait ainsi des citoyens et des citoyennes tous semblables, uniformément simples et laborieux. L'empreinte des parents et de l'éducation familiale a produit jusqu'ici parmi les hommes foule de diversités qui disparaîtront par l'institution de l'éducation collective. »

Admirable, n'est-ce pas ? Cependant, de temps en temps, le bulletin de l'Y. M. C. A. va donner une autre note. On les donne diverses, contradictoires ! De la sorte, la confusion sera parfaite. Et alors admirons avec quelle fermeté cette Association soi-disant chrétienne traitera du sentiment religieux ! Nous serons édifiés :

« [...] De quelque manière qu'on l'envisage, ce sentiment est un élément important de l'ordre, car il maintient les hommes dont l'observance d'une tradition, d'une ROUTINE, d'une certaine manière de faire. »

O Foi à transporter les montagnes ! Que de condescendance ! Ce qu'il faut, pour tout dire plus simplement, c'est, on le voit, «une religion pour le peuple» ; tâchons de conserver — à l'usage des simples — un sentiment qui reste encore un élément important de l'ordre et qui maintient les hommes dans l'observance d'une routine ! Un tel langage n'est-il pas pure abjection ?

Gardons-en ce pays ; nous n'avons nul besoin de ces docteurs à la Sun-Yat-Sen qui nous reviendraient d'Amérique citoyens de l'Univers. Nous avons à prendre appui sur des gens ayant ici le culte de la famille, qui resteront respectueux de leurs traditions,

aimeront leur pays ; et sans paradoxe, nous soutiendrons que dans la mesure où ils seront tout cela, ils nous seront vraiment attachés. Faisons des hommes utiles dans le cadre éternel de toute civilisation. Nous avons pour cela des méthodes généreuses et sûres ; et qui sont françaises.

À d'autres de former des illuminés et des sots, des Washington en simili. Nous avons le devoir rigoureux de ne point laisser pénétrer ici l'*olla porrida* de l'Y. M C. A., ses pasteurs, ses gens à bibles, et d'épargner par là à nos protégés la malfaissance de la plus stérile agitation.

M. D.

MONSIEUR PAUL MONET
APOTRE ET MORALISTE DE LA JEUNESSE STUDIEUSE ANNAMITE
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 août 1923)

Monsieur Monet m'oblige à m'occuper de lui. Dans le premier numéro paru de son *Bulletin du Foyer des étudiants annamites*, daté du 1^{er} juillet, il me fait l'honneur de me contacter trente pages de texte, c'est-à-dire quatre ou cinq fois ce qu'il accorde à une lettre fort remarquable de S.M. Khai-Dinh, dans le même fascicule.

[Il avait promis] de ne plus ajouter la moindre importance à mes faits et gestes. Il avait « bien autre chose à faire qu'à polémiquer ». « Son œuvre seule devait répondre à la mienne. ». Il ne m'opposerait plus qu'un « silence méprisant ».

Ainsi, dans la pratique, ce « silence méprisant » s'étale... sur trente pages ! Qu'eut-ce été si M. Monet n'eut fait aucun serment ! « Tu tiens mal ta promesse... », dit Auguste à Cinna...

L'admirable, c'est qu'ayant ainsi juré, et si mal tenu ce qu'il avait juré, M. Monet récidive avec une prodigieuse et croissante fermeté dans une résolution tant de fois prise en vain : c'est fini, il le crie, il en prend le Ciel à témoin : cette fois est la dernière où il s'avisera de ma chétive existence : c'est « pour n'en plus parler »... qu'il en parle (page 119 du *Bulletin*) et, à la page 1935, il recommence : « C'est la dernière fois que nous faisons ALLUSION (le mot *allusion* en la circonstance est une perle !) à de telles attaques auxquelles nous ne répondrons plus que par le silence. »

Dans une parodie de *Cinna* que nous avons tous lue au collège, Auguste disait à l'ingrat conspirateur : « Avant que de parler, commence par te taire. » Chez M. Monet, chaque promesse de se taire annonce trente pages [mots illisibles] prévenu ; et j'allais oublier qu'à la page 23 de cet étonnant bulletin, et dans une note qualifiée *importante*, LA RÉDACTION — une bien bonne personne ! eut dit un de mes amis très cher — affirme « qu'on ne me répondra plus. »

De mes attaques M. Monet dira tour à tour qu'elles le réjouissent, qu'elles constituent une (M. Monet écrit *vilénie*, sans doute parce qu'il a charge de former la jeunesse) Il dira qu'elles sont violentes, qu'elles constituent un procédé déshonorant et vil ; qu'elles sont d'un cynique qui commet sciemment une *VILÉNIE* (encore !).

Sur ma personne, sa sévérité est plus rude. C'est, comme chez Nicolet, de plus fort en plus fort. Non content de me traiter de cynique, comme on vient de le voir, il proclame qu'il me méprise simplement ; qu'il est édifié sur mon peu de valeur morale ; qu'il ne s'abaissera jamais, en me répondant, jusqu'à mon niveau.

Et enfin, ce digne M. Monet, QUI PUISE SA FORCE À TOUTES LES SOURCES PURES (page 121), me décoche ce trait, ou plutôt ce carreau jupitérien et foudroyant (page 131) :

« Quelle que puisse être la considération dont il sera entouré par des observateurs non renseignés, nous savons à partir de ce moment que sa valeur morale est

certainement bien inférieure à celle de telle de ses victimes DONT NOUS IGNORONS TOUT, mais en constatant seulement qu'il se plaît à l'insulter après l'avoir frappée et grièvement blessée. À partir de ce moment, nous cessons de le reconnaître et nous n'accueillons plus ses VILÉNIES (encore !) que par un silence méprisant (Toujours !). On NE SE BAT PAS AVEC LA BOUE. »

Ici, on le conçoit, nous marquons un point d'orgue : le temps tout juste de formuler une remarque. M. Monet est homme de précaution. Avant de se risquer à ces intempéries excessives de langage, il eut un soin tout stratégique d'assurer ses derrières, ou, si l'on me permet un singulier de circonstance (le pluriel ne se justifiant que pour des armées en campagne), d'assurer son derrière.

Il m'avait, par une réponse que nous insérâmes dans l'*Avenir*, fait savoir ses glorieux états de services, son héroïsme continu en Champagne, dans l'Argonne, à Verdun, en Italie, je ne sais où encore, car au Tam-Dao, je n'ai pas le texte sous les yeux, et aussi qu'à se comporter avec cette vaillance soutenue, il avait contracté... une invalidité de quatre-vingts pour cent.

Invalide, et invalide glorieux de la grande guerre, sachant l'importance de ce titre à mes yeux et me l'ayant précautionneusement annoncé, il pouvait désormais, à ce qu'il lui parut, m'injurier tout à l'aise. On voit qu'il use de ce privilège et que c'est un fort beau caractère que M. Monet.

Mais à injurier sans péril triompherait-on avec gloire? Ce serait nouveau.

Voici un premier point éclairci. M. Monet est un stratège : il sut avec art assurer... ce que nous avons dit. C'est aussi un premier chapitre de morale en action à l'usage des étudiants.

La paix soit donc, et jusqu'en ses fondements, sur cet apôtre ; — car, me parlant à moi-même, c'est par ce titre d'apôtre que M. Monet se qualifia, s'auto-qualifia, dirais-je, avec la plus exquise simplicité.

Comme beauté de caractère, citons un autre trait. Sans effort on découvrira dans ce que nous allons transcrire d'admirables nuances et révélatrices. « Je ne sais pas, continue avec infiniment de tact M. Monet (page 114), si le journal de ce Monsieur (c'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité) est vraiment l'organe d'une CERTAINE mission composée en majeure partie de gens que je respecte et veut continuer à respecter profondément. Mais s'il en est vraiment ainsi, je pense que cette mission agirait sagement en invitant ce « personnage » à se taire, parce qu'il est en train, par la bassesse de ses procédés, de se disqualifier et de faire le plus grand tort à une cause qu'il croit défendre... alors qu'elle n'est d'ailleurs nulle ment attaquée. »

Ce texte, on ne saurait trop le souligner. est joli tout plein. C'est en ami que l'apôtre Monet s'adresse à cette « certaine » mission (sans majuscule, pour que cela soit plus discret, plus atténué... sans précision : et libre à vous, n'est-ce pas, de croire qu'il s'agit de la mission.... lyonnaise !) « composée en majeure partie de gens qu'il respecte profondément : c'est pour le bien de cette mission respectable que l'apôtre écrit — et pour cela seul, « car le souci du Ciel est tout ce qui le touche. » Et, pour éviter que je leur fasse le plus grand tort, M. Monet pleinement rassuré sur ses derrières, conseille à ces gens respectables et si fort respectés de lui, de « me faire taire ». Cet homme en est pour la simplicité : il me veut bâillonné ou cassé aux [mots illisibles] l'*Avenir* je suis chez moi ; mais l'intention y est ; tenons-en compte à cet homme évangélique.

Maintenant que nous avons vu M. Monet, conseiller vertueux et désintéressé d'une « certaine mission », présentons l'Apôtre encore allumant très littérairement devant les saintes images les bâtonnets rituels d'encens. Le style est assez peu militaire, mais il a toute l'onction désirable. Écoutons M. Monet : « Si nous n'avions pas en Indochine le corps de fonctionnaires français intègres, consciencieux, zélés et courageux, que nous y possédons, je pourrais concevoir maintenant quelque inquiétude... »

C'est incontestable : cela sonne franc ! Quel hommage impossible à contenir, quel cri jailli de ce cour apostolique « parce qu'il a cru il a parlé ! » (Pour le numéro du verset

et du psaume, écrire à l'apôtre lui-même.) Par malheur, ces compliments désintéressés, cette justice rendue dans un élan et à la face de l'univers, tout cela s'achève... un peu moins bien : « Mais je suis bien tranquille à ce sujet (hum ! hum !), connaissant trop, pour m'inquiéter, les BELLES QUALITÉS des hauts fonctionnaires qui ont bien voulu donner à mon œuvre des témoignages précieux de l'intérêt qu'ils lui portent et qui sont d'ailleurs, incapables de modifier leur attitude à la [mots illisbles] je suis l'objet en ce moment. » À ce morceau d'éloquence insinuante et mellifluente, et d'un ton si confiant surtout, qu'ajouter ?

Maintenant qu'il nous a été donné de voir le porte-plume apostolique et moralisateur de M. Monet s'exercer tantôt comme un fer rouge destiné à marquer d'infamie le galérien que je dois être, tantôt comme un bâton de suave guimauve, raisonnons un peu.

Voilà donc un bulletin à l'usage d'étudiants annamites. Il est soumis à la censure et autorisé par arrêté. Il est bilingue et les injures dont je suis l'objet sont, pour partie (page 118), traduites en annamite. Un comité de patronage existe : il se compose de MM. Monguillot, Robin, Blanguernon et Mus. M. Monet invite « une certaine mission » à me faire taire. Je serai moins exigeant en ce le concerne. Le demande à ces messieurs du comité de patronage, en toute simplicité d'ailleurs, s'ils patronnent ces injures à mon adresse et s'ils les estiment par hasard indispensables ou seulement utiles à « l'œuvre de développement moral de la jeunesse annamite » : si enfin, ce bulletin et cette œuvre, subventionnés, peuvent émarger au budget à de telles fins ?

Dans l'article signé : *la Rédaction*, je constate une nouveauté dont je suis bénéficiaire par privilège unique. J'y suis copieusement insulté et par qui ? par la *Rédaction*. Faut-il conclure que ce sont là des étudiants ? — Notons ce début dans la moralisation, dans l'émancipation : notons ce progrès aussi, grâce auquel de tout jeunes gens indigènes invectiveraient avec tant d'à-propos qui est d'âge à être leur père ou leur grand-père. Cela promet et ces jeunes gens ne manqueront pas de faire honneur à leur maître.

Je demande enfin aux membres du Comité, tous qualifiés pour une avoir une opinion et la faire prévaloir, si ce n'est pas aussi, à leur estime, assumer une responsabilité dans le ridicule que de laisser mentionner, par exemple et sous leur v-couvert, dans la liste des publications mises à la disposition de ces étudiants, nos protégés, le *Message théosophique* ! la *Revue spirite* ! et la *Revue de métapsychie* ! Admirable jeunesse, si digne d'envie, que l'on met, à la fleur des ans, en contact avec la doctrine de mesdames Annie Besant, Blavatzky, et des Eusapia Palatino, des Eva et l'*ectoplasmie* ! Elle connaîtra le « corps astral » avant la syntaxe. Quel progrès !

Et pour finir, en ce moment où tout le monde a jugé sans doute de la délicatesse des attaques du moraliste M. Monet dans ce Bulletin à l'usage de jeunes Annamites, pour les initier au calme, au bon goût, à la courtoisie, je mets au défi qui que ce soit et M. Monet lui-même de relever, dans ce que j'ai écrit à diverses reprises sur M. Monet, une expression simplement malsonnante, une injure, un terme blessant. J'ai signalé et combattu une *infiltration*, une œuvre que je persiste à dire, sous sa forme actuelle, filiale de l'Y.M.C.A. ; j'ai publié un texte précis, formel, qui me donnait raison. De ce texte de la *Christian Occupation of China*, ouvrage qui donne surtout le recensement des forces d'une certaine propagande en Chine et pays limitrophes, il résulte que M. Paul Monet est un *militant de cette cause* et qu'il s'occupera en Indochine d'œuvres de ce caractère visant les étudiants. Or, l'Y.M.C.A. a pour objectif, en Chine et partout, *d'abord les étudiants*. M. Monet a exécuté son programme : ses méthodes sont purement celles de l'Y.M.C.A. Qu'il s'observe, se sachant surveillé, soit ; il a néanmoins jeté les assises de l'œuvre qu'il avait mission de créer. Qu'il prêche, cela n'est point nécessaire : il suffit de provoquer un état de réceptivité, de préparer un terrain. Ses subsides fixes, il les reçoit de l'Y.M.C.A. de Shanghaï : il l'a reconnu. L'appellation générique de « *Foyers* ». qu'ils soient de soldats, de marins, d'étudiants, est confessionnelle : elle l'a toujours été, quoique plus discrètement, pendant la guerre.

À Madagascar, pour ne citer que ce cas, les Foyers d'étudiants sont ouvertement protestants et leurs directeurs n'arborent point de faux nez Ainsi, à Hanoï, au foyer, appellation, subsides, directeur, tout est protestant Ce n'est pas là ce qui nous offusque, mais qu'on se défende d'être ce qu'on est.

Je ne me suis pas contenté « d'allusions et d'imputations vagues, dépourvues de tout fondement », comme le dit sans conviction M. Monet. J'ai fourni la preuve irrécusable de la mission réelle de M. Monet en Indochine. À cette occasion, usant de mon droit et sans l'excéder, j'ai dit mon opinion. Je citerai à mon heure d'autres textes non moins concluants. On a pu s'habituer à penser que je me documente avant d'écrire.

M. Monet prétend avec indignation que j'ai recours à une allusion à sa vie privée ! C'est faux. *Privatim*, M. Monet m'est indifférent. Il n'en peut dire autant, lui qui affirmait qu'au temps où il s'exposait sur le front, je ne m'occupais ici qu'à devenir « gros propriétaire » !

En attendant, et comme il ne saurait me convenir de subir les injures du précautionneux M. Monet et, dans une revue dont il se fait un prospectus répandu partout et qui sera, dans certaines archives, un document durable, qui ira en France, à la Cour d'Annam, dans toutes les provinces ; comme il ne saurait me convenir de voir nier ma « valeur ... [mots illisibles] bassesse, à ma vilenie, à ma disqualification, en articulant des faits jugés précis et susceptibles de preuve, je traduis M. Monet devant le tribunal correctionnel, si tant est que la cour d'assises me soit un recours interdit. Il me répugne aussi de laisser en ma personne se créer un précédent et les tribunaux apprécieront s'il convient d'admettre ces étudiants à tancer les uns ou les autres des membres de la colonie français.

Enfin, le *Bulletin du Foyer des étudiants annamites* restant, à mes yeux, un document très révélateur, je ne dirai pas, imitant le langage dont on s'est servi pour moi, que « je refuse de m'abaisser » jusqu'à M. Monet : c'est jusqu'à lui que je chercherai à m'élever, m'occupant certes beaucoup moins de sa personne qu'il ne fit de la mienne, mais sur ces hauteurs vertigineuses où il plane et où mon « incompréhension » lui fait pitié, je tâcherai de dégager — toute comparaison cloche et celle là surtout ! — à la manière d'un Sancho Pança les erreurs d'un don Quichotte sans pittoresque, muni, à défaut de l'armet de Mambrin, des *gold dollars* de l'Y.M.C.A.

Marc Dandolo.

VERS LA CHINE DES « ILLUMINÉS » (*L'Avenir du Tonkin*, 16 août 1923, p. 1)

Le *Bulletin du Foyer des étudiants annamites* constitue la manifestation la plus curieuse d'un état d'esprit que nous avions pressenti et annoncé. Nous ne l'attendions pas aussi prompte, c'est incontestable, mais le public, et le gouvernement surtout, peuvent aujourd'hui juger de sa portée. Je dis le gouvernement *surtout*, parce que ce dernier n'est pas sans avoir, comme il est naturel, un grand nombre d'informations de diverses sources qui le mettent à même de donner leur véritable valeur aux indications de ce *Bulletin*, et le public réfléchi, sans disposer des mêmes moyens de *recoupe*, sans pouvoir apprécier aussi exactement, se rendra compte cependant du chemin parcouru en si peu de temps. Ce *Bulletin* est, pour tout dire, un fort bon miroir où se reflètent les traits essentiels de l'organisation-mère : l'Y. M. C. A.

La publication nouvelle nous signifie l'entrée en jeu d'une force politique neuve : l'étudiant. Force d'action, voulue, que l'on groupe, dont on façonne la mentalité, à l'exemple de ce qui se passe en Chine, suivant le tableau si vivant que nous en traçait, il y a peu de jours, dans ce journal, notre collaborateur et ami M. Bouchot. D'ailleurs,

qu'on ne perde pas de temps à contester la valeur de ce rapprochement. Il est trop tard pour y songer. Certes, l'on fera machine en arrière, la prudence la plus élémentaire l'exige ; le prochain numéro affirmera en termes véhéments de tout autres intentions ; on accumulera des pages de protestations où, sous le flot des raisonnements spécieux, l'on s'efforcera de noyer la raison et la clairvoyance. Trop tard ! Le numéro du *Bulletin* que nous analysons demeure et l'on ne peut rien en effacer. Il est acquis définitivement à notre démonstration.

Ce n'est pas dans ce journal que l'on cherchera jamais à critiquer de gaité de cœur la personne du roi d'Annam et ses actes. Nous avons le respect le plus manifeste pour S. M. Khai-Dinh et nous le déclarons d'autant plus volontiers que ce respect, nous en avons donné des preuves fréquentes, sans attendre le moment présent ou, comme on pourrait le dire, les besoins de la cause. Nous avons aussi le respect des traités qui lient notre pays à ce royaume d'Annam, et c'est animés de ce double sentiment que nous nous déclarons surpris par la lettre que S. M. Khai-Dinh a cru opportun d'écrire à M. Monet.

Qu'on veuille bien lire avec un minimum d'attention cette lettre ; qu'on veuille bien ne pas oublier ce qu'un souverain asiatique sait s'imposer de réserve, naturellement et par éducation, par atavisme et par devoir de fonction, et cela fait, qu'on réfléchisse.

M. Monet a obtenu du Roi la faveur d'une audience privée. Il s'y est rendu, amplement pourvu, chargé plutôt de documents ; l'audience a duré un temps infini, nous le savons. Le résultat, nous l'avons en mains : c'est cette lettre royale. M. Monet n'a pas commis l'inconvenance de la publier sans l'autorisation de son illustre correspondant. C'est une supposition, mais elle est naturelle. S'il en est ainsi, les termes de cette lettre ont été délibérés, choisis à bon escient. Or ce qui se dégage des expressions employées, abstraction faite de passages où reviennent des formules obligées que l'on peut dire de style, c'est pour quiconque sait lire une intense mélancolie... une plainte à peine voilée.

Quels étaient les titres de M. Monet à devenir subitement un confident et à recueillir, pour les divulguer, les expressions de tels sentiments ? Que ces choses fussent destinées à rester secrètes, ou qu'elles dussent être répandues, notre question reste avec sa valeur. Et nous ajoutons : est-il admissible, étant donné la réserve à laquelle nous faisions allusion, que de telles ouvertures aient eu lieu si elles n'avaient pas été provoquées, si l'on n'était point assuré de l'état d'esprit de qui les accueillit ?

La personne du roi est hors de cause. M. Monet fut introduit près de Sa Majesté. Voilà tout ce que nous savons. ; de cet événement, insignifiant voudrait-on croire, il reste un texte qu'on publie. Ce texte, on nous l'impose ; il nous faut tout de même l'examiner. Il est là pour cela. C'est avec ostentation même qu'on nous le livre. Notons, sans plus insister, qu'il ne viendra à l'idée de personne que le seul fait d'avoir créé même l'œuvre la plus philanthropique du monde puisse valoir au bienfaisant personnage une lettre royale de la longueur, du style et du caractère de celle qui nous occupe. Passons. Le Roi n'a pas été prévenu ; nul ne s'est avisé, et on se l'explique, qu'en la circonstance il avait des droits spéciaux à être protégé.

La traduction de cette lettre, telle qu'elle est donnée par le *Bulletin*, est correcte bien que fort large, je veux dire : sans qu'elle soit très littérale.

Nous signalerons cependant une variante significative au paragraphe final de la page 9. M. Monet fait dire à S. M. Khai-Dinh : « Bien qu'étant peu riche en savoir et en vertus, je suis placé à la tête de ce pays ; la tâche est immense, et s'il devait m'être un jour IMPOSSIBLE DE DIRIGER PARFAITEMENT NOTRE JEUNESSE et de veiller assez au développement moral de la nation, ma peine en serait profonde devant mes ancêtres. »

Cette traduction prendrait rang — pour ce passage — parmi les belles infidèles. S. M. khai-Dinh n'aurait, paraît-il, nullement écrit : « s'il devait m'être un jour impossible de diriger parfaitement la jeunesse et de veiller assez au développement moral de la

Nation... » : Elle se serait beaucoup plus simplement exprimée. Plus serrée et plus fidèle, la traduction serait :

« Quant à moi [nous passons les expressions de pure modestie]... ayant la grave charge d'être à la tête d'une race, SANS AUTORITÉ SUFFISANTE POUR LA DÉVELOPPER (il n'est pas question, on le voit, de jeunesse) S'IL M'ARRIVE UN JOUR DE PERDRE ENTIÈREMENT LA MANIÈRE QUE LES ANCÈTRES NOUS ONT TRANSMISE, j'AURAI PÉCHÉ ENVERS LE ROYAUME ET ENVERS LES ANCÈTRES ; mais les circonstances ne sont pas à mépriser. » Qu'on veuille bien comparer...

Convient-il d'insister ? Nous ne le pensons pas. Bornons-nous à déplorer que, dans un but de réclame et sous le couvert d'un comité de patronage comme celui qu'on affiche et qu'on compromet sans vergogne, des phrases de ce genre puissent être livrées aux commentaires du public, aux réflexions d'une population annamite si apte à en pénétrer l'amertume.

Enfin, serait-il nécessaire de souligner [le] *post scriptum* dont Sa Majesté accompagne sa signature : « Je préfère ne pas faire suivre mon nom du titre Empereur d'Annam, mais plutôt des trois caractères que j'ai choisis pour mon usage personnel : « Celui qui veille aux destinées de l'Empire. »

Sa Majesté Khai-Dinh a pu juger, lors de son voyage en France, de la respectueuse et très réelle sympathie dont Elle fut entourée. Ce souverain jeune, si remarquablement intelligent, animé d'intentions si généreuses, ne compte que des amis dans les hautes sphères gouvernementales françaises ; il sait, en particulier, l'affection que lui garde M. Sarraut, ministre des Colonies ; il a près de lui un résident supérieur merveilleusement instruit des choses d'Annam, l'homme le plus conciliant, le plus « compréhensif » du monde. Il n'y a pas de doute, il trouvera à s'épancher de ce côté à son aise ; quand besoin il y aura, il sera entendu. Ces personnalités ont, en effet, justement mandat de l'entendre, mandat de le convaincre quand il y a lieu, mandat d'écartier de lui les influences nocives à sa personne, au bonheur et à la paix de son peuple ; ce mandat, elles ont de toute évidence le droit et le devoir de 'en montrer jalouses.

Qu'on ne vienne pas nous objecter cette puérilité qui consisterait à dire que nous voyons partout conjuration ténébreuse, trahisons, complots ! Nous nous refusons douter du patriotisme et de la probité de qui que ce soit. Mais nous n'avons pas à juger d'intentions qui nous échappent : ce jugement est du seul ressort de Dieu. Humainement, nous jugeons sur des faits, et quand nous avons de suffisantes raisons de conclure à l'utopie, à la malfaissance de conséquences entrevues, notre devoir, celui de la Presse, est de le dire ; c'est ce que nous faisons.

L'Indochine s'offre à nous avec ses divisions ; elles ne sont pas seulement administratives : elles ont leur réalité foncière, leur puissante raison d'être. Elles résultent enfin de traités déjà fort anciens et nous avons, avec une force accrue, aujourd'hui plus que jamais, le respect des traités, de tous les traités. Ces chartes forment ici le chapitre premier de notre constitution commune. Nous avons [un] enchevêtrement de races, et sur toutes s'étend avec une égale sollicitude le régime institué d'un commun accord, ce Protectorat qui a fait ses preuves glorieuses dans la paix et par un accroissement de la richesse, dans un respect plus grand partout de la personnalité humaine.

Pas un homme au courant de la politique indochinoise et soucieux de la paix dans ces pays ne peut y faire appel à l'unité. Viser à ce « remembrement » est d'une caractéristique à ne pas négliger, soit que l'intention s'affirme en termes explicites, soit qu'on la suggère en termes imaginés. C'est nier un *fait* capital et définitif, c'est éveiller les imaginations autour d'un rêve, non pas sans portée, mais au contraire à portée nuisible.

Or, sur la couverture du *Bulletin*, par l'image et le texte, nous trouvons une évocation de ce rêve, qui — nous le savons tous — semble inspiré des paradis artificiels, tant il est

profondément indifférent à la masse de la population et lui serait même désagréable si, en toute connaissance de cause, il arrivait qu'elle eût à se prononcer à son sujet.

L'emblème de cette unité est, sur cette couverture de *Bulletin*, un robuste banian aux racines puissantes et la « légende du dessin de la couverture (sic) » nous le commente en une poésie en quôc-ngu, reproduite en caractères, (il n'est fait usage de caractères que là), tant elle importe, et enfin traduite en français :

Un vigoureux banian s'élance vers le Ciel.

Ses trois maîtresses branches ont pour noms Annam, Tonkin, Cochinchine

Ses fortes racines dans le sol sont le respect des ancêtres et des traditions.

Ses rameaux sont intimement enchevêtrés,

Ils abritent le nid vers lequel s'élance la jeunesse.

À l'horizon se lève radieux le soleil de la civilisation française.

Heureux les gens pour qui ce soleil final constituera le palliatif suffisant au reste du poème !

Il est une autre question où se marque mieux encore la caractéristique du mouvement envahisseur de l'Y. M. C. A. en Chine. M. Monet n'a pas seulement les subsides mais, avec fidélité, il a l'esprit de M. John Mott, fondateur de l'Y. M C. A. et commanditaire du foyer des étudiants de Hanoï.

Quand nous voyons M. Monet nous parler d'un « syncrétisme adroit » à opérer entre les enseignements de Confucius, de Lao-tzeu, la doctrine de Bouddha et.... de Jésus-Christ, comme il dit, nous retrouvons modulé dans son *Bulletin* un air bien connu, je dirais volontiers, la « marche » du régiment ou plutôt des innombrables armées dont M. John Mott est le Napoléon, suivant l'expression américaine courante. Et notons à ce propos que nous ne voyons jamais M. Monet écrire « John Mott » ; notre moraliste supprime ce prénom trop caractérisé et, avec une réserve charmante, le Napoléon de l'Evangélisation américaine devient alors discrètement le Docteur J. Mott... qui peut être de Roubaix, si le cœur vous en dit, au lieu d'être de New-York, car il a des [presque !] homonymes à Roubaix, et enfin tout le monde ne connaît pas forcément l'Y. M. C. A. !

Mais il y a syncrétisme ! Voilà, [...] l'idée pivot de Monet, si profondément respectueux, si strictement en dehors de toutes questions religieuses, et qui a, il le prétend, des adhérents catholiques à son foyer, parle de « tous ces grands hommes qui, à l'Orient comme à l'Occident, ont dominé l'humanité » et... Jésus-Christ vient dans ce défilé de « grands hommes » où ne manque que Mahomet....

C'est la réédition du mot de Renan, à l'occasion d'un cours célèbre : « JésusChrist, cet homme admirable... »

Non ; contrairement à ce qu'affirme M. Monet, il n'est pas facile, et il le prouve, d'aborder de tels sujets au point de vue « strictement moral et historique », M. Monet n'a d'ailleurs nullement qualité pour cela, il ne tient d'investiture que de M. John Mott. Le mot de Renan et l'œuvre qu'il résume constituent l'*outrage*, sans épithète, que le génial Claudel traduit sous cette forme en parlant du Christ dans un de ses poèmes : « Renan Le baise... »

Les auditeurs catholiques supposés du Foyer ont coutume sans doute de saluer d'autre sorte le Christ Rédempteur ; il est pour eux, comme il est pour nous, le Verbe fait chair, celui en qui Saint Pierre proclama le Fils du Dieu vivant. Ils savent que devant Lui s'agenouillèrent les Pascal, les Pasteur, les Courbet, les Foch, tous noms qui parlent à leur intelligence.

Le syncrétisme ambitieux dont on nous entretient n'est qu'une salade informe des plus parfaits disparates, une prétentieuse confusion, et son seul résultat ne peut être qu'une infinie lassitude de l'esprit, le « latitudinarisme » le plus radical, un irrévocabile scepticisme. Et chez ces jeunes gens, sans ces hérédités qu'ont déterminées pour nous vingt siècles de pénétration par la sève chrétienne, sans cette méfiance salutaire, fruit

aussi d'un certain bon sens inné et exercé, l'on provoque une aridité qui n'a plus de remède. Moraliste, qui raillez l'incompréhension de nos cerveaux d'arrière, vous déterminerez, sans aucun contrepoids, cette explosion d'orgueil mais qui mène les races au pire gâchis. Vous croyez à un perfectionnement, à un progrès, vous rétrogradez ; vous croyez émanciper, vous asservissez.

De cet être si digne d'intérêt, l'étudiant annamite, vous aurez fait quelque chose d'identique à cette caricature insane, pleine de fatuité et ingouvernable : l'étudiant chinois. Il aurait mieux valu vingt fois ne rien faire, que de risquer cette œuvre. Votre syncrétisme est aussi vain que le fut l'éclectisme en philosophie : tous deux convergent au néant.

Marc Dandolo.

LE CULTE DU VERBIAGE
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 août 1923, p. 1)

Parler, parler encore, à tout propos, sur tout sujet, créer une certaine idolâtrie de fait oratoire, accréditer contre tout sens commun la supériorité de quiconque sait parler avec abondance, au pied levé, sauf embarras comme aussi sans étude, voilà une tendance que nous constatons, vigoureusement accusée dans les méthodes de l'Y. M. C. A. et de toutes les fondations où cette société américaine eut imprimer sa marque. Tout tourne au *Club*, à la parlote. et il n'est pas nécessaire d'être grand clerc pour savoir qu'il n'est pas de procédé plus sûr pour développer la vanité en des intelligences subitement engagées dans cette voie...

Cet orgueil sera d'autant plus grand que l'on voudra faire porter ces paroltes sur des sujets plus ambitieux. Nous écrivons ici à l'Intention de nos compatriotes qu'un assez long séjour en ce pays met au courant de la mentalité indigène, celle du jeune homme en particulier, qui croit subitement ouvertes pour lui, sur la loi d'affirmations sans suffisante autorité, toutes les arcanes de la pensée occidentale et cela à si peu de frais, moyennant si peu d'efforts. Eh bien, voilà des conférences de culture générale qui, pour ces jeunes gens, « traitent de l'Infiniment grand (origine et évolution des Mondes), de l'infiniment petit (l'atome composé d'électrons, les ondulations, le règne de l'énergie, de l'évolution (apparition des espèces successives, marche générale ascendante de cette évolution . notre devoir essentiel est de la prolonger.) » !!

M. Monet est-il qualifié pour aborder avec l'esprit critique nécessaire de semblables sujets ? Nous l'ignorons. Toutefois, de son esprit critique nous pouvons juger par certaines appréciations qui lui échappent et qu'il formule comme autant d'axiomes catégoriques. « Il est impossible, dira-t-il par exemple, de créer de toutes pièces, en une génération, une espèce biologique nouvelle ; il faut passer par les stades intermédiaires d'une évolution progressive et graduée ; le rôle du biologiste est de diminuer le plus possible la durée de cette évolution en favorisant l'apparition des formes intermédiaires. »

Si la prudence est la qualité maîtresse à exiger de quiconque a charge d'instruire ou de moraliser la jeunesse, il nous faut avouer qu'elle fait ici singulièrement défaut. Nous sommes en plein dans le champ de l'hypothèse et cependant, M. Monet se garde bien de l'indiquer : il est affirmatif. Il n'expose pas une théorie soumise encore à controverse, un état provisoire de la science, susceptible d'être confirmé ou infirmé dans un avenir incertain : il dit formellement à ses auditeurs que pour créer une espèce biologique nouvelle (notons le mot espèce que M. Monet n'a garde de confondre avec celui de variété), il faut passer par les stades intermédiaires d'une évolution progressive et graduée. La cause est entendue sans appel ; et dès lors, ces malheureux jeunes gens, grisés à cette perspective, acceptent comme définitif qu'ils pourront, dans leur rôle de

biologistes futurs, créer des espèces biologiques nouvelles ! « Qui de nous ! qui de nous va devenir un dieu ? » Et M. Monet ajoute, avec une sérénité qui n'appartient qu'à lui, qu'en ce cas — c'est comme un conseil de manuel opératoire ! —, leur rôle sera de « diminuer le plus possible la durée cette évolution en favorisant l'apparition des formes intermédiaires. »

Nous surprenons chez notre éducateur un phénomène, d'ailleurs classique chez un grand nombre d'autodidactes : une ardeur, un enthousiasme ambitieux à la suite de lectures fort imparfaitement digérées, et cela s'affirme encore quand on le voit orienter ses élèves, sur la théosophie, le spiritisme et la métapsychie ! Il y a dans ces cas ce qu'on appela une « encéphalite ». Tout vibrant, M. Monet pousse à tout propos quelque exclamation qui vaut le fameux : « Avez-vous lu Baruch ? » Pour la circonstance, Baruch se nomme Papus (le docteur Encausse), madame Blavatzsky, le docteur Crowkes, le docteur Richet. Libre à M. Monet, sans aucun doute, de faire tourner des tables, d'étudier la télépathie, la lévitation, l'extériorisation de la sensibilité, l'ectoplasmie et de se persuader qu'il pourra créer des espèces biologiques nouvelles, transmuer même des métaux ; qu'il fasse chez lui ronfler l'athanor², qu'il compulse Swedenborg, Eliphas Lévy, les *Clavicules de Salomon* et la Kabbale, l'hermétisme au complet, tout cela est licite. Seulement, mettre ces choses admirables à la disposition de jeunes gens annamites comme l'état d'extrême avancée de la Science française, faire sur cet ensemble un « syncrétisme adroit » encore, c'est peut-être s'avancer au delà des limites de la prudence requise par une saine raison...

En ce moment où, sous les auspices de M. Léon Bérard, notre remarquable ministre de l'Instruction publique, s'élabore une réforme de l'enseignement secondaire, nous avouons n'avoir point vu, il faut le dire, ces Sciences un peu hasardeuses, figurer aux programmes et peut-être serait-il bon d'apprendre loyalement aux jeunes disciples de M. Monet — fût ce par voie détournée — que ni Cuvier, ni Lamarck, ni Milne Edwards, ni Quatrefages, ni Pasteur, n'ont créé d'espèce biologique nouvelle. Depuis qu'il y a des hommes et qui pensent, nul d'entre eux n'a réussi ce prodige. Il importe donc de ne pas faire naître de confusion chez nos protégés, et si messieurs les étudiants entendirent jamais parler de Gorenfot qui transforma par voie de baptême extra-liturgique un lapin en carpe, sachons les instruire de la véritable identité de ce moine dissolu : il n'était pas naturaliste et opérait sa transmutation... biologique au XV^e siècle... un siècle très arriéré en biologie !

Toutes ces remarques, nous les soumettons, bien entendu, au comité de patronage. Le mot de Danton : de « l'audace et encore de l'audace ! » ne vaut guère sur ce terrain. On cite un médecin *audacieux*, mais sans doute moins pourvu du véritable esprit scientifique, qui grisé par les résultats des méthodes pastoriennes, n'hésita pas à vacciner, à des milliers de Malgaches, l'avarie [sic] ! Ils n'en moururent pas tous, dit-on, mais tous en furent frappés. Il est bon, de temps en temps, de rappeler aux enthousiastes que leurs expériences ne se poursuivent pas toujours, surtout dans le cas actuel, *in anima vivi*. La marque incontestable du véritable savant, du maître, c'est la prudence ; plus il sait, plus sa réserve est grande et moins il affirme. Tenons les témérités relevées par nous dans le langage de M. Monet, dans ses théories, dans le choix effarant des revues mises à la disposition de ses étudiants, comme la négation même de l'esprit scientifique, et comme l'indice de la plus parfaite incohérence doctrinale. Si nous ajoutons une importance quelconque aux méthodes d'enseignement, à l'action qui peut être exercée avec une pareille imprudence sur une jeunesse sans aucune défense, nous prétendons qu'il est grand temps d'aviser.

Le *syncrétisme* est un mot fort reluisant ; pour l'amour du grec, on ne voudra le prononcer qu'avec le plus grand sérieux, mais de même que le médecin de Molière menaçait son malade de se voir croûler de la gastralgie dans la dyspepsie et de là dans

² Grand alambic à combustion lente.

une série d'horreurs, l'atrophie et l'hypocondrie ! prenons garde... Nos élèves pourraient, du syncrétisme, aboutir au maboulisme si ce n'est au syncrétisme. *Dii avertant omen*³ ! Protecteurs, à vos postes. Il est des dangers inévitables ; de ceux-là, rien à dire, sauf qu'il faut s'armer pour y faire face. Il en est, par contre, d'évitables, et si nous ne nous en garons pas, nous perdons tout titre à des circonstances atténuantes. Il est permis d'être malheureux en politique ; il est rarement permis d'être bêtes... La bêtise est le vice rédhibitoire absolu. Socialement, le mot terrible, c'est le classique : Tu l'as voulu Georges Dandin.

Je voudrais maintenant, laissant provisoirement de côté ces considérations, signaler dans le *Bulletin du foyer des étudiants* quelques beautés encore, mais d'un autre ordre. M. Monet y publie des lettres qu'il reçut de ses « admirateurs ». Leurs auteurs s'excusent d'un enthousiasme naïf » dont ils sont trop sûrs « qu'il choquera la modestie » de M. Monet. Ils font violence à cette modestie, car « ils rencontrent sur leur chemin si peu d'hommes comme lui, capables d'une telle œuvre humanitaire, qu'ils ne peuvent comprimer leurs sentiments qui s'échappent pêle-mêle de leur admiration. »

Devant cette *compression* de sentiments qui est parvenue aux limites extrêmes où commence le danger, M. Monet qui a charge d'âmes mais aussi des corps qu'il nourrit, se laisse faire violence : sa modestie se résigne à une souffrance pour « décompresser ses sentiments qui s'échappent pêle-mêle ». Qui aurait le cœur de l'en blâmer ? Mais il est une phrase qui m'a amusée parce que M. Monet, il y a bien des mois, me la servit verbalement, à moi même, à peu près textuellement. J'en conclus entre M. Monet et son correspondant, suivant les méthodes de métapsychie, non pas à de la télépathie, mais d'un phénomène remarquable de pénétration de la pensée, à moins que ce ne soit... de la suggestion ! Le correspondant de M. Monet qui se « décomprime » sous la signature si peu étudiante « un jeune nha-qué » écrit : « Comment rester insensible, quand on a toujours sous les yeux une belle famille française (M. Monet) que l'abnégation condamne à une vie très simple, qui fait contraste avec tant d'autres et... quand on sait qu'elle pourrait avoir, comme les autres, une maison bien grande, un jardin bien beau, bien à soi, loin des regards profanes, faire ses quatre volontés matin et soir sans se gêner en rien ! » — Et bien oui : « maison bien grande, jardin bien beau, bien à soi, loin des regards profanes », M. Monet m'a textuellement servi tout cela à moi-même... Ce jeune nha-qué, quel médium !

Page 129, M. Monet déclare, en note, « qu'un écrit ne doit jamais être anonyme ». Page 137, oubliant la note en question, il insère l'hommage « anonyme » d'un *admirateur*, que lui adresse, en copie, « un libre-penseur qui n'est pas... »

L'original de cette lettre me fut adressé par poste et je le reçus. Je ne le publiai pas, en raison de ce qu'il était anonyme ; mais, on le voit, de la page 129 à la page 182, M. Monet évolue et publie comme la plume au vent « l'homme » est volage ! (voir *Rigoletto*.)

Je signale ce qui est une très intéressante indication sur la mentalité de M. Monet, le soin pudique et touchant avec lequel il supplée par des points aux mots qu'il juge décent de supprimer. Un enfant de six ans reconstituerait les phrases ; M. Monet a sans doute des raisons à lui d'agir avec ce tact et cette... transparence : par de pareils objets, les âmes sont blessées et cela fait venir de coupables pensées. Cette lettre cocasse, nous l'examinerons une autre fois ; elle était signée quand elle me parvint : un libre penseur qui n'est pas franc-maçon. Ce n'était pas de nature à déterminer une catastrophe mondiale. Aux mots franc-maçon, M. Monet, admirable de délicatesse, a cependant substitué deux séries de points correspondant aux lettres supprimées. C'est d'une rare décence.

Le procédé, d'ailleurs, est d'une subtilité très réelle. On en jugera demain ; pour aujourd'hui, donnons-en la clé. Supposons qu'un de ces hommes sans moralité et

³ Les dieux avertissent les hommes.

violent dont je suis le prototype vous écrive : « Monsieur, à la première rencontre, je vous mets ma main sur la figure. » M. Monet, tenu par devoir à reproduire ce style brutal qu'il réprouve, sauvera sa dignité et la vôtre en transcrivant : « Monsieur, à la première rencontre, je vous mets (deux points suivis de quatre autres points — c'est comme au télégraphe Morse !) sur la figure.

Tout le monde aura compris, je pense... mais, de la sorte, M. Monet a supprimé deux mots qui pouvaient vous paraître... défavorables et il s'est tenu « au dessus de la mêlée » et dans sa tour d'ivoire. Ce sont là, pour un moraliste, des leçons de choses données à la jeunesse annamite ! On en peut dire qu'elles sont sans prix, et surtout qu'il n'est pas donné à tout le monde de s'en aviser. Il faut ici un don.

Sous quelque angle qu'on l'examine, M. Monet est fort intéressant comme éducateur.

Marc Dandolo.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION ET RÉCLAME
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 août 1923, p. 3)

Nous recevons la lettre suivante que vous insérons bien volontiers.

Cher Monsieur,

Ayant reçu récemment, comme beaucoup de nos compatriotes et vous-même sans doute, un bulletin de souscription en blanc et une réclame adressés par M. Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites, 5 rue de Vong-Duc à Hanoï, je me permets de vous poser les deux questions suivantes :

1°) Ne trouvez-vous pas que le « Foyer des étudiants annamites » ressemble énormément à la « Maison pour Tous » fondée en 1918, par M. Oger, administrateur, et qui valut à celui-ci d'être accusé de bolchevisme par l'Administration, de se voir interdire toute conférence aux indigènes et d'être déféré à un conseil de discipline ?

2°) Comment se fait-il que le directeur du Foyer des étudiants annamites, invite ceux-ci à lire à la bibliothèque de son œuvre (voir avant-dernière page de la couverture du n° du 1^{er} juillet 1923 du *Bulletin du Foyer*) la *Tribune indigène* de Saïgon dont le *Courrier d'Haïphong* a dénoncé souvent les tendances xénophobes (voir en particulier dans le n° du 8 juillet 1923 du *Courrier*, la réponse à un article du 28 juin de la *Tribune* intitulé : « le Droit qu'on a est celui qu'on prend ») !

Comme je ne veux passer ni pour un bolcheviste aux yeux de l'Administration, ni pour un antifrançais aux yeux de mes compatriotes, je crois préférable de m'abstenir et de ne pas souscrire à cette œuvre étrange.

Veuillez agréer, cher Monsieur, les assurances de mes sentiments cordiaux.

Un Français.

CHOSES D'ESPAGNE
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 août 1923, p. 1, col. 1-3)

J'ai fait allusion, en terminant mon dernier article, à une lettre qui me fut adressée il y a déjà pas mal de temps et que je ne publiai pas, malgré demande d'insertion de l'auteur. Ce dernier, pour des raisons ignorées et peut-être curieuses, avait cru devoir signer trop sommairement son factum : « Un libre penseur qui n'est pas franc-maçon. » La consigne à l'*Avenir*, comme dans tous les journaux je pense, est de ne point tenir compte des lettres anonymes.

J'ai d'excellents amis qui sont libre-penseur ; d'autres qui sont franc-maçons. À l'inverse de certaines personnes, qui « touchent du fer » au passage d'un prêtre, je n'ai aucune gêne à frayer avec un homme ne pratiquant aucun culte, ou tel autre dont les croyances s'écartent des miennes ; si l'on me dit que nos ancêtres s'arquebusèrent, cela me laisse de glace et je ne rêve, quoi qu'en dise M. Monet, ni d'arquebusades, ni d'autodafé. Le croira-t-on ? Je ne suis pas antisémite... et ceux de mes lecteurs qui, par hasard, auraient gardé souvenir de ce que l'écrivis, savent en quels termes j'ai eu la satisfaction, totalement désintéressée, de rendre hommage à un écrivain comme M. Daniel Halévy, à des hommes politiques tels que M. Mandel et M. le pasteur Soulier, comment j'ai associé mon journal aux protestations qui eurent lieu en faveur du général Nivelle contre M. Painlevé, combien j'ai dit qu'il nous importait peu que le maréchal Joffre, insulté par un Margueritte, fut franc-maçon.

Il n'y a pas eu un pasteur français à Hanoï qui n'ait eu avec nous, à l'*Avenir*, et personnellement avec moi, des relations courtoises ; notre journal a toujours été ouvert aux communications de ces messieurs et le restera. Si, demain, un cercle, une œuvre philanthropique, carrément, ouvertement protestants, nous faisait l'honneur de nous demander le service gratuit de notre journal, nous nous empresserions d'accorder ce service. M. Monet le sait ; j'ai eu l'honneur de le lui dire de vive voix. Est-ce prétention non fondée ? Non. Les intéressés le savent nous n'avons pas à insister.

Nous saluons enfin de de notre estime, sinon toujours de notre approbation, quiconque aborde l'action, enseignes déployées.

Cela dit, revenons à mon « libre penseur qui n'est pas franc-maçon » et pouvait si bien être l'un et l'autre sans nous effaroucher le moins du monde. Sa lettre, non insérée chez nous, pour la raison déjà dite, est publiée aujourd'hui dans le numéro un du *Bulletin du Foyer des étudiants* (page 132 et 133) et nous avons signalé une note de la page 129 de ce même *Bulletin* disant avec une vertu inflexible « qu'un écrit ne doit jamais être anonyme ». Sans doute y a-t-il, au regard de M. Monet, écrit anonyme... et écrit anonyme comme il y a fagot et fagot. On vitupérera contre le « *distinguo* » jésuitique et aussi, bien entendu, contre la méprisable « *caustique* » ; mais voici un *distinguo* et de la *caustique*, si je ne m'abuse.

Il y avait, dans la lettre du « jeune nha-qué » dont j'ai parlé hier, la manifestation évidente d'un phénomène de métapsychie. Ce jeune homme, incapable « de comprimer son enthousiasme naïf » ses sentiments, au point qu'ils « s'échappaient pêle-mêle de son admiration » et au risque de « choquer la modestie » de M. Monet (ce en quoi il exagérait) s'exprime comme M. Monet lui-même. Quelle action de maître à élève ! Quelle transmission... à distance de la pensée ? Télépathie, sympathie, communion des âmes ; appelez cela comme vous voudrez, mais « la maison bien grande, le jardin bien beau, bien à soi, loin des regards profanes, quatre volontés à faire matin et soir », tout ce à quoi M. Monet renonça pour se dévouer à son œuvre apostolique et moralisatrice, M. Monet m'en fit à moi-même et dans des termes identiques, l'énumération un peu complaisante et doucereuse. Or, voyez la puissance de la télépathie, ou de la transmission à distance de la pensée, voilà mon « libre penseur qui n'est pas franc maçon » qui subit lui aussi l'ascendant ! Il me sert les missions espagnoles, le denier de saint Pierre, la révocation de l'Édit de Nantes, il me traite de sectaire incroyable, me trouve insipide et odieux et finalement « se plaît à reconnaître mon talent » — ce qui me confond — M. Monet me la dit, redit et dans les mêmes termes... Au moins le M. Monet d'il ya quelques jours, car, depuis une semaine ou deux, je puis « me brosser » si j'attends qu'il lui plaise de reconnaître ce qu'il appelait mon talent : je n'en ai, en effet, plus aucun : dorénavant, je suis un primaire et peut-être même un sous-primaire, avec en plus un pédantisme des plus ridicules et, j'allais oublier, « un sénilisme avéré. »

Je « me plairais » assez à reconnaître, en somme, dans le talent du jeune nha-qué qui ne peut plus comprimer son enthousiasme, dans celui du libre penseur qui n'est pas

franc-maçon, dans celui encore de M. Monet qui me méprise... tout simplement et me tient même pour « un misérable », je me plairais à reconnaître, dis-je, un unique talent, celui de cet homme curieux disparu aujourd’hui de nos rues à l’instar d’une espèce antédiluvienne : l’homme-orchestre. M. Monet est l’âme de ces multiples individualités instrumentales qu’il anime... Si vous m’en croyez, lisez le *Message théosophique*, la *Revue spirite* et vous verrez ce que peut encore... le dédoublement de la personnalité ou même sa « prolifération »... Mais peut-être ignorez-vous tout de ces belles choses et même de l’ectoplasmie ? En ce cas, courez au Foyer, on vous documentera.

Il me faut cependant répondre à ce « corps astral » nébuleux qui daigne m’écrire au titre libre-penseur non franc-maçon.

Tout d’abord, après quelques améités qui ne sont que les bagatelles de la porte, mon mystérieux correspondant me demande pourquoi je suis surpris que M. le docteur John Mott subventionne M. Monet et son œuvre ?

« Tout bon patriote (ne devrait-il pas) au contraire se réjouir de voir affluer des dons de provenance américaine pouvant contribuer à remonter notre change (!), surtout pour une bonne œuvre ? »

Voilà une objection précise. Négligeons le relèvement du change par l’affluence des dons américains; notre libre-penseur est au point de vue financier exagérément facétieux. Quantité d’institutions et d’œuvres diverses ont reçu, en France, des dons des Rockefeller, des Carnegie, etc. Très bien, mais nous sommes en Indochine ; un don d’ailleurs n’est pas une subvention. Ici, il s’agit d’une œuvre complémentaire d’enseignement et même d’enseignement tout court ; c’est-à-dire, d’une action à exercer sur un groupement de jeunes Annamites, dont on sait que, demain, ils seront en grand nombre des fonctionnaires répandus dans le pays entier, un pays qui n’est pas exactement terre française. Et je demande si nous devons, pour la formation de ces auxiliaires administratifs de demain, admettre que la France, que la Colonie puissent accueillir une collaboration américaine et nommément— est-ce parler par allusions, insinuations ? — celle de l’Y. M. C. A. et de son fondateur, le docteur John Mott, et cela en un temps où nous voyons cette Y. M. C. A., c’est-à-dire l’œuvre de M. John Mott, se jeter au travers de nos œuvres françaises, lutter contre l’influence française, en Chine, c’est-à-dire sous notre nez ?

L’œuvre réservée, jalousement réservée, doit être, dans la colonie, l’enseignement secondaire ou supérieur et cette formation encore une fois des futurs fonctionnaires indigènes, nos collaborateurs. Nous ne sommes pas une nation assistée, indigente, nous ne pouvons en aucun cas en prendre l’attitude ; nous ne pouvons pas laisser s’égarter des sympathies ; nous mettons un amour-propre naturel à pourvoir nous-mêmes à ce qui a trait aux besoins, à l’éducation de nos enfants, en vertu d’un sentiment parfaitement explicable qui fait — je l’ai dit ailleurs — que nous n’admettons pas un ami, même intime, à offrir un trousseau de lingerie et même un bijou d’excessive valeur à notre femme. La formation de l’étudiant, à *tous égards*, est chose de notre intimité. Hier, pour relever les ruines causées par l’Etna, M Mussolini entendait que l’Italie dût se suffire. C’est d’une fierté légitime et dans un domaine cependant moins délicat.

« Mais, Monsieur, m’objecte aussitôt mon franc-maçon qui n’est pas libre-penseur, ou plutôt mon libre-penseur qui n’est pas franc-maçon, « vous n’insinuez plus qu’il s’agit d’étrangers quand on voit en Indochine, à la tête de vos foyers catholiques, des pères espagnols, voire même Mgr. Ruiz de Azua ? Y trouve-t-on tellement à redire et pourtant l’Espagne, leur patrie, n’a pas été, comme l’Amérique, à nos côtés pendant la guerre ? »

Me voilà très à mon aise pour répondre à l’objection. Tout d’abord, ce parti-pris constant de parler d’insinuations quand je précise à satiété et que j’argumente, est un grand signe que je qualifie sans embarras de marque de fabrique. Mais abordons l’Espagne ! Mon correspondant me paraît faiblement renseigné sur le statut des missionnaires espagnols, aussi peu que sur le denier de saint Pierre d’ailleurs...

Les missionnaires espagnols étaient, on le sait, au Tonkin bien avant notre venue. Ce qui provoqua l'expédition de Cochinchine en 1859, ce fut autant la sauvagerie qui s'exerça sur eux que celle dont pâtirent nos compatriotes. Leur martyrologue est impressionnant, et l'un de leurs nombreux évêques torturés et mis à mort fut débité en menus morceaux. L'expédition chargée d'empêcher le retour de cette barbarie et de châtier le gouvernement annamite fut *franco-espagnole*. Les soldats espagnols pour cette tâche unirent leurs efforts et leur sang répandu aux efforts et au sang de nos soldats, de même que les missionnaires des deux nations avaient mêlé les leurs dans le sacrifice de leur vie pour la foi.

Dans la baie de Tourane, la terre de l'îlot qu'on appelait naguère l'îlot des Espagnols, recouvre des corps français et espagnols unis aussi dans la mort pour la défense d'une cause unique.

J'écris au Tam-Dao, sans aucun moyen de me documenter, mais je sais comme tout le monde qu'au traité de paix, l'Espagne fut partie signataire. L'indemnité imposée au gouvernement annamite vaincu allait à la France et à l'Espagne dans une proportion beaucoup plus forte pour la France, mais le sort à venir des missions catholiques espagnole était réglé, assuré sous la garantie de la France, qui, seule, prenait possession de la Cochinchine comme colonie. Voilà un fait.

Maintenant les Pères espagnols ont-ils créé des foyers d'étudiants pour les élèves de nos universités, Lycées, écoles de droit, de médecine, de commerce, de pédagogie ? Il n'en existe nulle part. Entendent-ils exercer une emprise quelconque sur nos futurs fonctionnaires indigènes ? La question prête à rire. Si l'on examine l'œuvre des missionnaires espagnols avec impartialité et bonne foi, l'on constate qu'ils n'ont exclusivement qu'un souci et qu'il est strictement l'ordre religieux. Ces missionnaires ont, d'ailleurs, fait une œuvre excellente et dont la France récolte les fruits : j'en sais parmi eux qui risquèrent sans ostentation leur vie pour notre pays.

L'Espagne a-t-elle des velléités d'expansion économique, politique, commerciale, industrielle, dans ces pays qui doivent nous porter ombrage ? Voyons-nous poindre à l'horizon un projet inquiétant d'hégémonie ibérienne ! Voyons-nous ses missionnaires distribuer avec des catéchismes des prospectus, vendre des machines électriques, d'éclairage, des fusils, des canons ?

Mais l'Espagne n'a pas été à nos côtés durant la guerre ! et l'Amérique s'y est rangée. C'est exact, et tous les esprits non prévenus verront là simplement l'un des résultats de la politique sectaire suivie en France pendant tant d'années. L'Espagne s'est méprise sur nous, comme le firent nos amis les Canadiens français, car je pourrais établir, par une correspondance privée, que, dès la guerre, les Canadiens français de même qu'une majorité espagnole, nous jugeaient perdus par suite de notre criminelle politique. Durant la guerre et depuis, l'on jugea tellement bien de la vérité de ce que nous avançons, que le gouvernement français, pour détruire l'impression fâcheuse décida de missions à l'étranger dont celle confiée, en Espagne et en Amérique du Sud, à monseigneur Baudrillart reste le type.

Et maintenant mon libre-penseur estime que « les missions catholiques reçoivent des fonds du denier de saint Pierre, du Canada, etc. M. Monet, quand il signe, ajoute des fonds autrichiens ! Eh bien non. Le denier de saint Pierre va de France et s'y arrête et l'on sait que son unique objet est de venir en aide au Pape dépourvu de toute autre ressource.

Nous avons, nous Français, l'honneur d'être les premiers à « financer » partout et le plus largement.

C'est une plaisanterie de parler de capitaux canadiens, autrichiens : c'est se couvrir de ridicule. Mais il faut opposer à l'usage des naïfs une diversion à ce que le docteur Legendre écrivait l'autre jour, disant du budget ANNUEL des missions américaines protestantes en Chine qu'il s'élevait à plus de dix millions de dollars or... quand le

budget des missions catholiques françaises, pour la Chine, parvient à peine, je crois, à trois millions de francs.

EH BIEN, C'EST UNE FRACTION DE BUDGET AMÉRICAIN DE PROPAGANDE POLITICO-RELIGIEUSE QUI, PAR LES MAINS DE M. MONET, VIENT AU FOYER DES ÉTUDIANTS. Je l'affirme, je l'ai prouvé, M. Monet l'a avoué. Que faut-il encore ?

M. Monet m'injurie, me traite de fou dangereux, de monomane, de misérable, de maître chanteur... Il me menace... Du calme ! cet apôtre oublie le dicton : Tu te fâches donc tu as tort... et pour un moraliste, peut-être est-il d'une politesse.... assez relative, mais il est possible après tout qu'il se soit déchargé sur un adjoint du soin d'enseigner la politesse à ses élèves.

Les intentions de M. Monet me sont inconnues — ('Enfer est pavé d'intentions excellentes) — ses actes relèvent par contre de la critique. Qu'on juge de son œuvre, on a les éléments pour ce faire; et qu'on juge de l'éducateur, de l'apôtre, du moraliste — il a donné sa mesure lui-même. Il me traite de fou ; qu'est-il ?

MARC DANDOLO.

OÙ M. MONET FAIT DES PROGRÈS EN POLITESSE
mais pas encore en exactitude...
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 et 21 août 1923, p. 1, col. 4-5)

J'ai reçu au Tam-Dao, le 17, la lettre suivante que M. Monet m'avait adressée à Hanoï en la mettant à la poste le 15 courant, comme pli recommandé. Il me faut donc l'envoyer au journal, où elle n'arrivera que demain samedi 18 pour être distribuée dans l'après-midi ; c'est dire qu'elle risque de ne paraître que lundi. Pourvu que cette épître de l'apôtre Paul ... Monet arrive à bon port !

Monsieur,

En réponse à l'article paru le 13 août dans « l'Avenir du Tonkin » sous le titre « Monsieur Paul Monet, apôtre et moraliste de la jeunesse annamite », je vous adresse ce qui suit pour être inséré *in extenso* dans le plus prochain numéro de ce journal et à la même place, conformément à la loi.

Il est exact que j'avais décidé de ne plus vous répondre, vous tenant à cette époque pour homme d'honneur, je pensai avoir dit ce qu'il fallait.

Mais, à ma vive surprise, vont vous êtes permis dans votre « réponse » du 11 mai une allusion à un fait tort honorable de ma vie privée qui, sous votre plume, prenait une allure étrange, et avez mené contre mon œuvre une campagne violente autant que parfaitement injustifiée. J'ai donc rédigé (je l'avoue !) l'article « Pour n'en plus parler » de mon *Bulletin*.

Il est exact que j'espérais que cet article serait le dernier.

Mais — surprise déjà moins vive —, vous avez publié, le 19 mai, votre article intitulé « De Hué» où, par une allusion qui fait le plus grand honneur à votre habileté littéraire, vous parlez « des véritables scandales auxquels avaient donné lieu » nos souscriptions, en négligeant soigneusement de dire que nous avons été les *victimes* de ces scandales et en laissant fort astucieusement entendre tout le contraire.

Il est exact que j'ai alors rédigé l'article « Une intéressante histoire » de mon *Bulletin*, où ces faits sont exposés dans tous leurs détails.. ainsi que vos procédés.

Il est exact aussi que j'espérais bien que c'était terminé.

Mais — plus de surprise du tout — vous avez commis (ou feint de commettre), dans votre numéro du 22 juillet, une grossière bêtise à propos d'un certain E-Vang-Y-Chinh et m'avez aimablement traité de « parasite sans vergogne » coupable « d'actes honteux sans précédent » et autres aménités.

Il est exact que j'ai pris alors ma plume — puis le train — et suis revenu de Yunnanfou faire imprimer à Hanoi une réponse assez claire, je crois, un peu longue — je m'en excuse — et où je n'ai pas recours aux euphémisme et aux circonlocutions.. Vous la recevrez bientôt et j'espère qu'elle vous intéressera.

Enfin, il est exact que j'ai écrit le mot « vilénie » à plusieurs reprises en surmontant l'e muet d'un accent aigu ; je reconnaiss humblement ma faute et n'essaye pas de la mettre sur le dos du typo (qui pourtant, hélas, en a fait bien d'autres, dans la réponse que vous recevrez bientôt). Du temps où j'étais potache, cela comptait seulement pour un quart de faute.

Concluez-en, s'il vous plait, que je suis un parfait crétin.

Mais il est exact aussi que vous oubliez totalement de nous parler de « l'intéressante histoire » et de nous expliquer pourquoi vous nous permettez, par voies d'allusions qui n'ont même pas le mérite courageux de l'attaque en face, d'essayer de salir un homme et une œuvre hautement honorables tous les deux hélas, oui, c'est moi qui dois le dire... parce que, sans doute, vous ne le diriez pas) par de tels procédés ? Ce serait pourtant plus direct que la question de l'accent aigu.

Il est exact aussi que lorsque des hommes comme ceux que vous citez font à une œuvre comme la mienne l'honneur de la patronner, il peut leur être peu agréable de voir que vous nous servez de la tribune de votre journal pour laisser entendre à chacun que le patriotisme de cette œuvre est douteux, que ses ressources sont bizarres, que ses souscriptions sont scandaleuses et son directeur parasite éhonté.

Il est exact que cette œuvre aussi gratuitement (non... dix cents chaque fois pour avoir un vos numéros) vilipendée dans ses membres, dans son directeur, dans son comité de patronage, a pris à son tour la parole... pour parler d'autre chose que d'accents aigus, et qu'elle remplit ainsi le premier de ses devoirs envers elle-même.

Il est exact que les Annamites ont aussi leur honneur ainsi que le droit et le devoir de le défendre lorsqu'il est attaqué, même par vous, dans la société dont ils font partie.

Il est exact enfin qu'il est bien désagréable d'avoir quelqu'un pour vous répondre lorsqu'on a l'habitude d'être tout seul à parler (mauvais style ! allez-y de votre leçon).

.. Et puis, il est exact aussi que je ne serais pas fâché d'expliquer tout cela et quelques autres petites choses devant un tribunal quelconque. J'accepte donc avec plaisir votre aimable invitation

C'est tout pour cette fois.

Paul Monet.

Cette lettre nécessite quelques rectifications :

1°) Je n'ai que faire de la vie privée de M. Monet : elle m'est indifférente et je ne m'en suis jamais occupé. Tout ce que raconte à ce sujet M. Monet est fantaisie. Qu'il cite ;

2°) L'œuvre de M. Monet, ou plus exactement du D. John Mott, relève de l'opinion ; en la critiquant, j'exerce un droit et n'ai jamais excédé ce droit.

3°) La régionale « de Hué » qui émeut mon correspondant expose des réalités contrôlées. Les souscriptions qui furent autorisées en Annam, au Tonkin donnèrent lieu, comme d'ordinaire, à de véritables scandales ; mieux que personne, l'Administration le sait. Dès que les fonctionnaires annamites reçoivent l'ordre de recueillir des souscriptions, il s'en trouve parmi eux qui ne recueillent pas mais *imposent*. Il s'en trouve aussi qui *empochent* et font parvenir à destination le dixième de ce qu'ils ont recueilli. M. Monet expose lui-même qu'il dut porter plainte.

Quand il plaît à M. Monet de dire que j'ai laisse entendre « que la victime de ces scandales (lui) en aurait été l'auteur, « il invente et il brode, pour se rendre intéressant en se posant en victime, et justifier une indignation factice et aussi des injures et des diffamations.

4°) L'histoire d'E-Vang-I-Chinh est parfaitement ce que nous en avons écrit. Pas un Annamite, dans la province du Nghê-An, n'a su pour qui, pour quoi on lui faisait une *invitation* (?) d'avoir à souscrire. Suivant une expression récente, on a souscrit *dans la nuit*. Toutes les suppositions ont été faites au sujet du bénéficiaire d'une souscription si étrange. ..

Les circulaires mandarinales, dont nous avons donné la traduction, sont incontestables et l'on n'a su qu'il s'agissait d'un monument à ériger à la mémoire d'Étienne, l'ancien ministre, qu'après une enquête qui vaut du Courceline.

Les communications à cet regard nous sont venues de la province de Nghê-An et nous en maintenons l'exactitude.

Quand M. Monet se dit traité par moi de parasite sans vergogne coupable d'actes honteux sans précédents, il brode encore jour justifier, répétons-le, une fureur qui ne prend joint ici son origine.

5°) M. Monet abuse encore du mot allusion. Il voit des allusions partout ; même et surtout quand je mets les points sur les i.

Je mets les points sur les i quand je dis de M. Monet qu'il est subventionné par le docteur John Moll, le Napoléon de la propagande américaine dans le monde et qu'une œuvre de formation morale de l'élite de la jeunesse annamite, destinée à nous donner nos futurs fonctionnaires indigènes, ne doit relever de toutes manières que de nous.

6°) Je ne doute du patriotisme de personne, je le déclare pour la centième fois, mais j'ai le droit d'avoir une opinion sur les formes diverses du patriotisme. M. Jaurès était patriote, M. Romain Rolland natif du Nivernais adoré son pays, M. Barbusse fut un excellent combattant lors de la Grande Guerre. — Je revendique très haut le droit — la presse étant en cause — de critiquer ces formes diverses de patriotisme et leurs manifestations.

M. Monet et moi nous avons un juge : le public.

M. Monet en a même un autre : le gouvernement : et il s'agit eu tout état de cause de savoir si M. Monet est à sa place dans ce rôle de Mentor de la jeunesse annamite.

Allusions ! Allusions ! dit M. Monet .. Ce mot c'est sa tarte à la crème, ne le lui retirons pas de la bouche.

M. D.

CAO-BANG
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 août 1923, p. 2)

Pour les victimes des inondations. — L'appel généreux lancé par *l'Avenir du Tonkin* à l'occasion des inondations de Cao-Bang a été entendu. Sans parler des envois particuliers adressés à madame Le Gallen, l'aimable femme de notre payeur à qui revient cette belle initiative, le commandant du 2^e Territoire militaire a déjà reçu les dons suivants :

Établissements Graty	100 p. 00
Foyer des étudiants annamites	20 p. 00
Anonyme	30 p. 00
M. Genay, directeur des Mines du Haut-Tonkin à Beau-Site	50 p. 00
M ^{me} Bui bang Doàn, femme du tri-phu Xuan-Truong	2 p. 00

Merci à tous les généreux donateurs. Merci à *l'Avenir du Tonkin* pour sa charitable publicité.

SIMPLE ACCUSÉ DE RÉCEPTION

À M PAUL MONET, HOMME DE LETTRES
directeur du foyer des étudiants annamites et de l'Imprimerie spéciale, Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 août 1923, p. 2)

Monsieur,

Je viens de recevoir votre lettre « grand' ouverte » datée de Yunnanfou le 25 juillet. Elle a mis ainsi un temps assez anormal à me parvenir et tout le monde au Tonkin l'a eue huit jours au moins avant moi ; cependant, à en croire la souscription, j'étais le destinataire nommément désigné de cette brochure de 8 pages, première œuvre littéraire éditée par « l'imprimerie spéciale du Foyer des étudiants annamites ». Spéciale est ici un qualificatif tout à fait de saison et qui promet. Enfin, mieux vaut tard que jamais : j'ai votre réponse, c'est l'essentiel.

Vous acceptez avec enthousiasme toutes les responsabilités, vous les assumez toutes résolument et de propos délibéré. La barre d'un tribunal, dites-vous ; « et bien tant mieux, allons-y ! » Sur ce point, décentement, je ne puis vous refuser satisfaction. Pour le reste — les menaces : « Vous y mettez le prix qu'il faudra, mais vous serez soulagé » (page 11 de votre brochure). C'est tout à fait clair.

Ne sachant au juste si vous exécuterez vos menaces avant ou après l'audience ou nous nous expliquerons, je tiens à préciser dès maintenant, en vue d'une mitraillade, d'une révolvérisation pré-judiciaires ou je serais votre cible, certaines conditions. Pour ces conditions — et avouez combien il est légitime d'en prévoir ! — je sais, Monsieur, pouvoir faire appel aux sentiments les plus louables qui sont de règle chez un apôtre et un moraliste.

Soit. Monsieur, mitraillez-moi. [...] Voila une question qui vaut d'être examinée.

J'estime indispensable, vous le comprenez, d'égaliser entre nous la partie ; c'est simple et pure loyauté. De cette partie, le prix pour moi est d'aller *illico ad patres*, sous l'effet de vos balles moralisatrices et apostoliques. En stricte justice, et si vous me dépêchez ainsi les les sombres bords, le prix que vous devriez, y mettre et sans doute vous y êtes prêt puisque c'est un « prix courant », serait de tomber sous la coupe (au sens que vous entendez) de monsieur de Paris.

Mais vous aurez un avocat ! Moi, mon affaire étant réglée je n'aurai que faire, le drame clos, des artifices de l'éloquence ; je mangerai comme on dit le paddy par la racine.

Et que dira votre avocat pour votre défense ? Cet homme je le devine subtil...

Aussi Monsieur, pour égaliser la paille entre nous et d'ailleurs tout à fait résigné à être votre cible, je vous propose de réunir au préalable trois médecins qui vous délivreront un certificat de pleine et entière responsabilité de vos actes.

Ce certificat établi et déposé en lieu sûr, et bien, s'il faut périr... pérons !

Moi dr votre main ; vous, plus tard, de celle du successeur de M. Deibler.

Vous jugez en effet, Monsieur, combien il me serait désagréable, trucidé par vous et captif dans ce lac de misère où m'attend dans l'autre monde, d'entendre plaider pour vous l'irresponsabilité. Car la théosophie enseigne que les morts entendent. Vous devez me tirer de ce doute, équilibrer entre nous les risques à courir.

C'est un grand exemple de loyauté que nous devons à la population annamite, vous comme éducateur de la jeunesse, apôtre, moraliste, ami du beau langage, ennemi juré

de la violence et respectueux des lois ; moi comme vulgaire « brasseur affaires », désireux de brasser cette dernière hélas ! en toute probité ... commerciale.

Nonobstant ces quelques observations, dont la justesse ne sera point contestée par vous, je reste, Monsieur, avec la plus parfaite considération votre victime résignée.

Marc Dandolo.

VISAGE DÉCOUVERT

(*L'Avenir du Tonkin*, lundi 10 et mardi 11 septembre 1923, n° 8234)

Nous avons, dans une série d'articles, instruit l'opinion de la personnalité réelle des fondateurs à Hanoï de l'œuvre du Foyer des Etudiants. Il est clair qu'il ne nous convenait pas, d'abord par un scrupule de modération, de livrer de but en blanc la totalité des renseignements en notre possession. Nous en avions dit assez cependant pour que le public put apprécier une situation fort anormale et qu'enfin le gouvernement fût en mesure d'aviser.

À ce qui était le libre exercice de notre droit de journaliste appuyant une argumentation sur des documents et des faits, M. Monet nous a opposé une brochure de vingt-huit pages, éditée à l'imprimerie spéciale du Foyer, et si, dans cette brochure, nous faisons abstraction des diffamations formelles, précises et des injures, nous constatons qu'il n'y reste rien. Ce factum est un parfait néant et par là, il constitue un aveu d'impuissance.

M. Monet qui est, paraît-il, un éducateur, n'avait pour [...] le plus mince prétexte de provocation.

Nous avons discuté, exposé nos vues, commenté des textes. Jamais une expression injurieuse, jamais a fortiori une diffamation, ne se sont glissées dans ce que nous avons écrit sur le Foyer et ses fondateurs. Il serait tout de même singulier qu'un journal pût user de toute liberté d'appréciation quand il s'agit de juger des actes d'un de nos chefs de service locaux, d'un gouverneur général, d'un ministre en charge, et même du président de la République, mais qu'il lui fût imposé le silence dès lors que les personnalités de M. le docteur John Mott, celle de M. Paul Monet et l'œuvre de l'Y. M. C A (Young Men's Christian Association) sont en jeu.

Nous l'avons un jour très froidement mais énergiquement déclaré devant un tribunal, nous ne nous laisserons jamais molester, nous rendrons coup pour coup ; et quand un pauvre niais, dans une enceinte de justice, feignait naguère de s'indigner à nous voir aussi peu pratiquer « la chanté chrétienne et le pardon des offenses », nous avons répondu, et nous le confirmons ici, qu'il ne faudra jamais compter sur nous pour la pratique de ces vertus dès lors qu'en réalité, il ne s'agira pas de nous mais du pays, qui est seul en cause dans ses intérêts les plus hauts que l'on ignore ou que l'on feint d'ignorer.

Pour ses injures, pour ses diffamations nous poursuivons donc M. Monet.

Mais il serait trop commode que diffamations et injures pussent couper court à la besogne assumée par nous, comme d'autres estiment qu'un duel met fin à une polémique. Nous n'acceptons pas de ces diversions. Par tactique réfléchie, M. Monet a joué une indignation venue au paroxysme ; il a accumulé tout ce qu'une rage débordante autant que simulée pouvait suggérer d'ordures ; ce n'est là qu'une manœuvre, il recherchait des poursuites afin d'avoir désormais le silence. Pour nous, la séance continue, comme le disait feu Charles Dupuy. Les poursuites engagées et notre campagne sont distinctes ; les unes ne nous feront pas cesser l'autre.

Nous voulons aujourd'hui entretenir le public — à tout seigneur tout honneur — du docteur John Mott, de New-York, le commanditaire de M. Monet, le bailleur de fonds du Foyer des étudiants annamites de Hanoï.

M. Monet nous assure de ce notable personnage que « l'élévation de son esprit le place bien au-dessus des querelles politiques et religieuses » ; il serait à ce compte un pur philanthrope, limitant à la philanthropie son action en dehors de la politique et de la religion.

Cette affirmation comporte une inexactitude et c'est tout le contraire qui est la vérité. M. le docteur John Mott est avant tout un missionnaire, laïc sans doute, mais un missionnaire quand même et un organisateur de propagande religieuse dans le monde entier. On le qualifie couramment, comme nous l'avons écrit déjà, de « Napoléon de la propagande protestante américaine » et, pour la réalisation de ses visées qui tendent à une sorte d'hégémonie à cet égard, il a créé cet instrument remarquable, la Y. M. C. A. et son pendant, la Y. W. C. A., c'est-à-dire tout un système d'embriagaderaient pour tous pays des jeunes gens et des jeunes filles.

Chez M. le docteur John Mott vont de pair l'ardeur du prosélytisme religieux et le souci détendre partout l'influence américaine.

Au service de cette activité, au service de cette union chrétienne des jeunes gens et des jeunes filles, son œuvre, il a su mettre des capitaux d'une importance fabuleuse, dont personne avant lui n'avait entrevu le recrutement possible. À coup sûr, le qualificatif de Napoléon de la propagande protestante américaine n'est pas usurpé et le docteur John Mott est une personnalité puissante ; mais, tout en lui rendant cet hommage, ne le dépouillons pas de son double caractère, honorable pour lui, précieux pour son pays : il est un religionnaire et un fervent de l'influence, du rayonnement de l'Amérique.

Comme on le sent déjà, le mérite de M. le Dr John Mott est non seulement d'avoir su organiser une entreprise mondiale en lui assurant les ressources d'un budget fantastique, mais aussi il réside en ce fait qu'il a voulu, avec une remarquable intelligence, pour *but immédiat de son action PARTOUT la jeunesse des écoles, l'étudiant, l'étudiante*. Sa caractéristique est là. D'autres « évangélisaient les pauvres » ; lui endoctrine l'étudiant ; il fait des leaders, des speakers ; ambitionne de tenir un jour les élites, les gouvernants. Son but s'avère ainsi politique, tout autant que religieux et nous verrons même qu'il est incontestablement, dans la pratique, beaucoup plus politique que religieux. Honneur sans doute à un pays qui produit des John Mott ; d'accord ! seulement... nous pouvons aimer l'Amérique sans nous soucier de faire coucher dans notre lit tout Américain qui passe, et sans nous résigner nous-mêmes à chercher abri dans les dépendances. M. le Dr John Mott est dans son rôle d'Américain croyant ; tâchons nous-même de rester dans le nôtre Quand notre américainophilie nous pousse à adopter l'usage du shewing-gumm [chewing-gum] et de la moustache taillée comme [...] au-delà, il y a d'autres adaptations auxquelles nul de nous, de sang-froid, ne consent.

Cependant, d'après M. Monet, le Dr John Mott, pur philanthrope désintéressé, s'est abstrait des querelles religieuses et politiques. Par malheur pour cette thèse, nous avons la plus copieuse documentation qui l'infirme. Citons-en un élément. Au début d'avril 1922, s'ouvriraient à Pékin le congrès de la Fédération des étudiants chrétiens du monde. Le journal mensuel *La Vie*, organe protestant de la Société apologétique, saluait en ces termes, le 3 avril 1922, la venue du docteur John Mott :

« NOUS VOUS SALUONS, DOCTEUR JOHN MOTT, SERVITEUR DE DIEU ET DES HOMMES, ÉPROUVÉ ET VÉRITABLE. NOUS RENDONS HOMMAGE À VOTRE TALENT D'ORGANISATION, À VOTRE ZÈLE INLASSABLE. DIEU A TIRÉ SI BON PARTI DE VOS PRÉCÉDENTES VISITES À LA CHINE QU'IL SE SERVIRA ENCORE DE VOUS CETTE FOIS, NOUS L'ESPÉRONS »

Avant ce salut au « serviteur de Dieu et des hommes, éprouvé et véritable », le journal avait adressé ses souhaits de bienvenue aux délégués présents. — parmi eux M. Paul Monet — et l'avait fait comme suit :

« Nous vous saluons, délégués étrangers, représentants de toutes les nations du monde, serviteurs de l'Humanité et ou ouvriers de Dieu. Nous vous remercions d'être venus en Chine, avec l'intention d'y faire mieux connaître Jésus-Christ, le chef de votre Fédération. Vous remercions, en votre personne, vos Églises, qui ont tant fait pour l'expansion du royaume de Dieu en Chine... »

C'est la Foi, on le voit, qui est l'inspiratrice de ce langage aux formes bibliques. Et n'est-il pas vrai que ce langage nous renseigne déjà, sans que nous inclinions à la moindre ironie.

D'ailleurs, sous l'inspiration des fondateurs de l'Y. M. C. A. un *credo* fut publié Sa rédaction avait été antérieure au congrès, mais elle fut révisée au début de 1922 et enfin donnée définitivement en avril, au moment du Congrès, dans le journal *La Vie*. En voici des extraits parmi les articles les plus significatifs :

« La Société que nous rêvons doit être fondée sur l'esprit et l'enseignement de Jésus-Christ... » Entre les propositions émises, nous relevons : « Que les enfants reçoivent tous l'éducation sexuelle (litt. l'instruction sur la différence des sexes) convenable ; ... aucune propriété de capital, qu'il appartienne à une personne ou à un groupe, n'est absolue ; que tout citoyen adulte puisse avoir part au gouvernement de son pays au moins comme électeur. Le droit de suffrage doit être universel. Liberté absolue de la presse, de la parole, de réunion, d'association. Que les soldats soient supprimés. Que les hommes et les femmes soient absolument égaux légalement. »

Le congrès, dont le principal directeur fut le Dr John Mott, avait confié à cinq commissions l'étude des questions suivantes : rapports du christianisme avec les diverses races ou nations ; transformation chrétienne de la société et spécialement de l'industrie ; PROPAGANDE CHRÉTIENNE PARMI LES ÉTUDIANTS DE NOS JOURS ; CHRISTIANISATION DES ÉCOLES ; DU RÔLE DES ÉTUDIANTS DANS LES ÉGLISES.

L'étudiant, on le voit, est l'objet principal des sollicitudes.

Le 26 mars, le Comité exécutif de la Fédération des Etudiants insérait dans le *Quotidien républicain*, journal de Shanghai, l'annonce suivante : Le Congrès se tiendra à Pékin, au collège *Tsing-hoa*, du 4 au 9 avril. En Chine, 90 écoles de garçons et 90 écoles de Hiles (toutes protestantes) sont affiliées et les adhérents chinois sont au nombre de quatre vingt quinze mille qui enverront au Congrès 400 députés. ON COMPTE SUR LA PARTICIPATION D'UNE TRENTAINE DE NATIONS ET SUR 150 DÉPUTÉS ÉTRANGERS AU MOINS. LE PROGRAMME GÉNÉRAL DU CONGRÈS EST AINSI FORMULÉ : RECONSTRUIRE LE MONDE D'APRÈS LE PLAN CHRÉTIEN. Sont déjà arrivés les députés des nations suivantes que nous énumérons d'après l'ordre alphabétique anglais : Argentine, Australie, Canada, Ceylan, Tchécoslovaquie, Danemark, Finlande, France, Allemagne, Angleterre, Grèce, Honolulu, Indochine, etc, etc.

L'Indochine avait pour représentant et adhérent à ce programme M. Paul Monet.

Ce délégué entre délégués de Nations était-il un dissident ? se refusait-il à la « propagande chrétienne parmi les étudiants, à la christianisation des écoles, à la reconstruction du monde d'après le plan chrétien ?

Observa-t-il une attitude effacée ? Point du tout. Il fut l'un des principaux orateurs. Il prit la parole après le Docteur Karl Heim, de l'Université de Tubingue (Wurtemberg).

Dans le compte-rendu que j'ai sous les yeux, je lis : « Sommaire du discours fait au congrès d'avril par M. le capitaine Paul Monet (calviniste), directeur du Foyer des étudiants annamites à Hanoï ; d'après son interprète chinois, M. Tsieu Kiang tch'oun, Titre : Science et christianisme. Inséré dans le Bulletin de la Y. M. C. A. chinoise, n° 55.

À en croire ce texte, un c'est comme député, je n'ose dire de la nation indochinoise, mais de l'Indochine, et comme directeur du Foyer des étudiants que M. [Monet est intervenu]

Allusions ? Allusions toujours. Vie privée aussi, et il s'agit du député de l'Indochine et du directeur du Foyer des Etudiants.

Sera-ce une allusion quand, demain, nous donnerons le discours même de M. Monet parlant ès qualités ?

M. D.

(Suite)

(*L'Avenir du Tonkin*, mercredi 12 septembre 1923, n° 8235)

Nous avons montré Aà l'aide de documents irréfutables ce que fut l'esprit du Congrès de la Fédération des étudiants chrétiens qui s'ouvrit à Pékin en avril 1922 ; en quels termes y fut salué M. John Mott, l'animateur principal de l'entreprise, ce « serviteur de Dieu et des hommes, éprouvé et véritable », et comment les divers délégués — dont M. Paul Monet — y furent honorés du titre « d'ouvriers de Dieu venus en Chine avec l'intention d'y faire mieux connaître Jésus-Christ, le chef de la Fédération. »

Nous avons établi que partout, dans le Bulletin de l'Y. M. C. A. chinoise ainsi d'ailleurs que dans les diverses publications protestantes éditées en Chine, M. Monet est cité comme député par l'Indochine et directeur du Foyer des étudiants annamites de Hanoï.

Quant à l'esprit de la réunion de Pékin, nous trouvons encore dans le *Chinese Recorder* de mai 1922 un « Compte rendu des travaux du Congrès » donnant des détails complémentaires qui ont un véritable intérêt : « L'Orient réclama avec insistance, par la bouche de deux femmes, Miss Maya Das, députée hindoue de la Y. W. C. A. ; et sa collègue Miss D. T. Zec, Chinoise, « la liberté entière que le Christ a apport tel.. le respect de la culture indienne et de la culture chinoise..., le droit pour les Indiens et les Chinois d'interpréter le Christ à leur manière... C'est le Christ vrai que nos nations demandent, disent-elles, et non un Christ de convention ! » Ceci prouve que, en Orient, observe le compte-rendu, le christianisme est sorti de la période de l'expérience empruntée ; qu'il est entré dans celle de l'ILLUMINATION PERSONNELLE, dans l'union intime avec Dieu. On sentit vivement, dans ce Congrès, l'universalité du Christ, l'unité malgré les différences, les prémisses du véritable *internationalisme chrétien*, ce désir dont l'existence et l'intensité ne peuvent plus être niées. »

Nous sommes fixés désormais. Nous connaissons l'ambiance ; il nous reste à examiner ce que dira le député de l'Indochine, le directeur du Foyer des étudiants annamites de Hanoï. Il est là dans son milieu, directeur d'une société d'étudiants, au sein d'un congrès d'une fédération d'étudiants, et le personnage qui préside à cette manifestation est le docteur John Mott, l'homme précisément dont la générosité a fourni les fonds grâce auxquels, sur le budget de l'Y. M. C. A., le Foyer de Hanoï existe. M. Monet est venu au congrès représenter et l' Indochine et le Foyer des étudiants ; inutile de nier ce que le *Bulletin de l'Y.M.C.A.*, le *Compte-rendu des travaux du congrès*, le *Quotidien républicain*, le *Chinese Recorder*, d'autres périodiques encore, disent le plus simplement et le plus ouvertement du monde. Sa présence, sa parole en cette double qualité, constituent donc des actes fort naturels de pleine adhésion ; par eux s'atteste un lien étroit, une filiation, et mieux encore une parfaite communion.

Au moment de reproduire les paroles de M. Monet à ce Congrès, nous tenons à nous défendre contre toute suspicion d'ironie. Railler des convictions, un enthousiasme qui les affirme, c'est ce que nous ne ferons jamais. Ce n'est pas à un dénigrement des pensées exprimées par M. Monet que nous voulons parvenir ; nous entendons, sans plus, rendre manifeste un contraste, trop violent pour notre goût et pour le goût du public, nous avons lieu de le croire, entre le directeur du Foyer des étudiants prêchant à Pékin sous l'œil du Dr. John Mott, affirmant à des jeunes gens les seules méthodes de relèvement intellectuel et moral, et le même directeur opérant à Hanoï sous... le regard de l'Administration.

M. Monet s'est complu à rappeler à ses auditeurs de Pékin ce mot de l'Évangile : « La Vérité vous délivrera » et comme il convient, il renvoie au verset et au chapitre voulus de Saint Jean. C'est en effet la vérité qui nous délivrera. Mais, nous allons le voir : il faut la chercher ! Est-ce si commode ? Où la trouverons-nous ? À Pékin, ou à Hanoï ?

La trouverons-nous dans le *Bulletin du Foyer des étudiants annamites de Hanoï*, ou plutôt dans le *Bulletin de l'Y. M. C. A. chinoise* et le *Compte-rendu des travaux du congrès de Pékin* ? Cruelle énigme, dirait M. Bourget. Car jamais on ne vit mieux que deux degrés de latitude bouleversent toute une jurisprudence et que des maximes vraies aux bords du Peï-Ho peuvent être... moins évidentes aux bords du fleuve Rouge.

Et maintenant, recueillons la parole de M. Monet, telle que nous la livrent le *Compte rendu de Pékin* et le *Bulletin de l'Y. M. C. A. chinoise*, numéro 55 :

« L'âme de l'homme, Messieurs, est supérieure à ce monde. Elle est une énergie limitée, créée par Dieu, qui est l'énergie sans limites (il s'ensuit que sur cette terre, l'humanité est une famille, dont le Fils de l'homme, le Christ, est le chef...)

Messieurs, dans la crise terrible que la Chine traverse, là et là seulement (dans la prière jusqu'au contact avec le Saint) est le salut pour elle. La Science impie est, pour l'orgueil humain, une porte ouverte sur l'Enfer...

Donc, Messieurs, quand on vous dira envoie que la France a renié Dieu, répondez en nommant Allier, Fallot, Monod, Renouvier, Sabater, Secrétan, Vinet, Wagner... Ne vous étonnez pas si, par suite des contradictions que vous éprouvez, il vous arrive de subir une crise de doute, ou même une défaillance.

Appuyez-vous sur Dieu, revenez à Lui tout de suite, voici deux mille ans qu'il s'est manifesté dans le temple de Jérusalem, en Judée dans votre Asie. Il ne nous reste du Christ que peu de papotes, mais ce peu CONTREBALANCE LES INNOMBRABLES ÉLUCUBRATIONS DES SAVANTS. Ayez confiance, Messieurs ! C'EST LA FOI QUI A RAISON ET QUI VAINCRA ! »

C'est fort bien ! et, à part quelques nuances, nous souscririons volontiers à de telles idées. Cependant quel « cagot », nous serions, aux yeux de M. Monet lui-même, si nous écrivions de cette encre ! M. Monet m'a traité de sectaire pour de bien moindres vétilles. Le voilà qui persuade un public chinois que la France n'a pas renié Dieu puisque l'on peut citer chez elle, et fort heureusement Allier, Fallot, Monod, Renouvier, Sabatier, Secrétan, Vinet, Wagner, tous pasteurs, il me semble. Sans ces illustrations, paraît-il, l'accusation de reniement eut été irréfutable ! M. le pasteur Monnier, congressiste lui aussi, fut infiniment plus libéral que M. Monet : il cita Pasteur ; il eut pu, sans doute, nommer encore une kyrielle de savants d'une notoriété aisément supérieure, ou tout au moins équivalente, à celle de MM. Vinet et Fallot. M. Monet évoque bien Pasteur, accessoirement et dans une autre partie de son discours, mais hélas ! pour commettre, je le crois fort, une erreur en lui attribuant une pensée qui est... de Bacon.

Toutefois, laissons ces détails et les rives du Peï-Ho, transportons-nous rue de Vong-Duc, à Hanoï. Entretiendra-t-on alors les étudiants annamites de la porte ouverte sur l'Enfer, leur parlera-t-on science impie, dira-t-on que le seul salut est là, là seulement dans la prière, jusqu'au contact avec le Saint ; conseillera-t-on de ne s'appuyer que sur Dieu seul, de revenir à Lui tout de suite et que les paroles du Christ contrebalancent toutes les élucubrations des savants et qu'enfin, « c'est la Foi qui a son raison et qui vaincra »... ?

D'une lettre savoureuse, que m'écrivit M. Monet et que l'Indochine entière a lue, je transcris : « Oui, M. Dandolo, ne vous déplaise, il y aura à mon foyer laïque et neutre une conférence sur Jésus-Christ. — C'est au point de vue strictement historique et moral que nous l'étudierons comme nous avons étudié Confucius, Lao Tze et Bouddha ; comme nous étudierions Descartes, Spinoza, Kant ou Renouvier, si nous voulions leur faire un cours de philosophie. Ceci n'a aucun rapport avec ce qu'il est convenu d'appeler la religion... Nous passerons complètement sous silence, nous ignorerons

totallement, comme nous l'avons fait pour le bouddhisme par exemple, les différentes formes de religion... Nous ignorerons tout de l'apôtre Paul, des Pères de l'Église, des Conciles, de la Confession d'Augsbourg, de Luther, de Calvin et Dandolo. »

Et bien, voilà ce qui put compter pour un fier exemple de *mimétisme*...

J'ai honte d'employer ce mot époustouflant, mais M. Monet est si savant l... il a failli, ne l'oublions pas, entrer à Polytechnique ! et il est aussi familier avec Tycho Brahé, Kepler, Lamarck, Darwin, qu'avec Pierre Masse, Moutier, Robinson, Hallopeau, Guépin, Ortiz. Ces noms défilent en effet dans son discours de Pékin avec ceux de Pauli, de Nœgeli, de de Vriès, de Weissmann, de Mendel ; et croyez-vous que ce soit fini ? Voyons, vous n'y pensez pas M. Monet n'aurait garde d'oublier Le Dantec, Delage, Goldsmith, Claude Bernard, Einstein, Newton, Bergson. Lavoisier... Boileau décochait à Louis XIV le célèbre alexandrin : « Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse de décrire » ; le lecteur éperdu de tant d'érudition, qui ne fait grâce ni d'un astronome, ni d'un naturaliste, ni d'un physiologiste ni de qui que ce soit de qualifiable en liste, s'écrierait volontiers : « Monet, ne cites plus, ou je cesse de lire l » — (Excusons-nous de ce tutoiement qu'exige le langage des Dieux) ; — mais les Chinois trouvèrent cela très bien ; ils en virent, si l'ose dire, trente six chandelles...

Quant aux variations de méthodes, celle du Peï-Ho et celle du fleuve Rouge, depuis le Maître Jacques de Molière, on n'avait rien vu de si simple et de si accommodant

Pour les Chinois : appuyez-vous sur Jésus-Christ, revenez à Lui tout de suite ; gare aux portes de l'Enfer ! Désaignez les élucubrations de la Science ; c'est la Foi qui a raison et qui vaincra...

Pour les Annamites, tout se réduit à un « syncrétisme adroit », à un ensemble strictement neutre au point de vue religieux ». On mettra « en évidence devant eux l'élévation sublime de tous ces grands hommes qui, à l'Orient comme à l'Occident, ont dominé l'humanité » et le « Fils de l'homme » rentre vivement dans le rang... entre Bouddha, Confucius, Lao-Tze...

Mais j'entends quelqu'un : « Vous êtes un clérical, Monsieur, et M. Monet est un esprit libre — doué de « compréhension » — Comme je suis aussi un pédant, et qu'il convient d'être constant avec soi-même, je n'ai qu'à répondre avec un autre personnage de Molière : *Concedo*.

Je conviens aussi que la constance... mais laissons parler Maître Jacques :

« Est-ce à votre cocher. Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre. »

Et, suivait que vous voudrez « l'un ou l'autre », Maître Jacques ôtera la casaque du « syncrétisme adroit » pour revêtir la veste « science impie-porte ouverte sur l'Enfer-Foi qui a raison et qui vaincra. ».... l'étoffe, paraît-il, ne s'en trouve qu'à Pékin.

Achevant sa brochure « Réponse à M. Dandolo », M. Monet citait ces mots qui désormais paraîtront peut-être malencontreux : « Nous avons ici des gens d'une adresse !.... » — En effet.

M. D.

EMCORE DES INSINUATIONS,
LA CALOMNIE VOILÉE, L'ALLUSION PERFIDE ET MENSONGÈRE ?
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 septembre 1923, p. 1, col. 1-3)

Notre dernier article « Visage découvert » signalait le stupéfiant contraste que forment le langage tenu à Pékin par M. Monet en avril 1922 et ses récentes déclarations éditées à Hanoï. M. Monet dira peut-être qu'à Pékin, il parlait à des étudiants prétendus chrétiens, et qu'à son Foyer, c'est à des étudiants non chrétiens qu'il d'adresse. Mais outre qu'elle est d'une extreme faiblesse, cette riposte ne porte

pas sur le point essentiel. À Pékin, M. Monet figura, parla, en qualité de député ou de délégué de l'Indochine et de directeur du Foyer des étudiants. Ses gestes, son attitude, ses paroles sont donc non pas d'un particulier, libre d'agir à sa guise et n'ayant, pour de tels actes et une telle présence, de comptes à rendre à personne, mais ils sont en réalité d'un mandataire ayant délégation, ayant mandat.

Et sur cette remarque, je cite M. Monet s'adressant à moi (page 6 de sa brochure) : « Vous n'avez pu mettre en batterie contre moi que ce PETIT EXTRAIT d'un ouvrage écrit il y a quelques années par un Américain de Shanghai QUI IGNORE TOUT DE MOI ET QUI NE M'A PAS CONSULTÉ. »

Ce « petit extrait » d'un ouvrage est la citation de la *Christian Occupation of China* ; ce livre, tout à fait officiel, n'est pas écrit depuis quelques années : il date de 1921 ; il ne fut pas écrit par « Un Américain de Shanghai ignorant tout de M. Monet » : il fut écrit, et fort bien par une association de tous les représentants du protestantisme anglo-saxon en Chine, sous l'inspiration de l'Y. M. C. A., c'est-à-dire de M. le docteur John Mott, commanditaire de M. Monet.

La mission de M. Monet en Indochine, mission de prosélytisme protestant devant atteindre les classes dirigeantes et les étudiants, y est admirablement précisée, sur des données de la Y. M. C. A. et cette dernière était à même de les fournir puis qu'elle payait justement, ou avait promis de payer, pour l'exécution de la tâche assurée par M. Monet à Hanoi.

Il n'y a pas uniquement en cause « un petit extrait » d'un ouvrage de 1921 disant cela : il y a le *Bulletin de la Y. M. C.A.* d'avril 1922, et sans doute ce bulletin, organe de M. le docteur John Mott, sait ce dont il s'agit ! S'il qualifie M. Monet de député de l'Indochine et de directeur du Foyer des étudiants, c'est que M. Monet, au Congrès de Pékin, avait valablement ces deux titres. Si l'on reproduit le discours de M. Monet, il ne lui prête sans doute rien de contestable. Cette reproduction n'est point du fait d'un Américain de Shanghai qui ignore tout de M. Monet et ne l'a jamais consulté » ; elle fut concertée par des amis, des auditeurs, qui parlent d'un homme qui leur tient de près et qu'ils admirent d'autant plus sûrement qu'ils le subventionnent comme un collaborateur.

Niera-t-on les textes du Journal *La Vie* (Union chrétienne pour les œuvres scolaires de Pékin), ceux du *Quotidien républicain*. ceux du *Chinese Recorder* ? Ce serait peine bien inutile.

Mais enfin raisonnons. M. le Dr John Mott, nous le savons, est un homme qui a voué sa vie à l'expansion d'une forme de christianisme étroitement enrobée dans une autre expansion : celle de l'influence américaine ; les deux vont actuellement de paire. Déjà en 1910, du 13 au 23 juin, avait été tenue, à Edinburgh, une conférence mondiale des Missions protestantes. « M. le Dr John Mott, créé à cette occasion Hon. LL. D., en fut le *chairman*. Très bien organisé et dirigé, ce Synode imprima aux missions protestantes une forte impulsion, qu'un Comité de Continuation de la Conférence (Continuation Committee of the Conference — C.C.C.) fut chargé d'entretenir.

Or, M. le Dr John Mott, fondateur de la Y. M. C. A et dont la femme est à la tête de la Y. W. C. A., a-t-il une fortune personnelle qui lui permette de soutenir l'immense effort dont il s'est chargé ? En aucune façon ; aucun milliardaire n'y suffirait. Les ressources qui alimentent ces œuvres sont multiples ; elles proviennent de dons, de cotisations volontaires, elles résultent de la générosité de personnes zélées et peut-être aussi de subventions gouvernementales, occultes ou avouées, sous une forme ou une autre.

Il s'ensuit que ces ressources ne peuvent avoir d'affectation en dehors de celles prévues par la constitution même des sociétés en cause. Il n'appartient pas plus au Dr John Mott de distraire une somme quelconque de sa destination obligée, en quelque sorte statutaire, qu'il ne serait possible au fondé de pouvoir d'une firme d'épicerie d'affecter les fonds sociaux de l'épicerie aux travaux de dégagement des ruines

d'Angkor. Les fonds de l'Y.M. C.A. sont destinés au prosélytisme religieux dans les milieux d'étudiants.

« Nommé chaman du C. C. C. (Continuation Committee of the Conference), en juin 1910, M. le Dr John Mott entreprit aussitôt une tournée de conférences à travers l'Inde et la Chine. Depuis lors, il voyage, parle, agit avec un zèle inlassable *to perpetuate the spirit of Edinburgh...* Madame Mott est à la Y. W. C. A. ce que le Docteur est à la Y. M. C. A. »

Quel est donc ce *spirit of Edinburgh* ?

Coordonner l'œuvre des Missions ; procurer, par la coopération, des forces nouvelles à l'évangélisation du monde ;

Veiller à entretien des relations, par lettres et rapports, que la Conférence a établies entre les différents corps d'ouvriers évangéliques.

Se tenir à la disposition des agences générales (*home boards*) des diverses missions pour l'information mutuelle et coopération pratique, etc. , etc.

Enfin, en 1920, du 3 septembre au 6 octobre, fut créé, sous l'impulsion du Dr John Mott, à Lake Mohonk (New-York) le International Missionary Council, constituant le Comité international permanent des Missions prévu à Edinburgh. Comme on le devine, le Dr John Mott en fut nommé chairman (Chinese Recorder, 1921, page 82)

Dans le bulletin n° 9 du *The China for Christ Movement*, nous lisons ce passage caractéristique à propos du Synode de Pékin de 1922 : « Depuis que la guerre mondiale est terminée, les Sociétés protestantes déversent dans l'apostolat à l'étranger l'esprit de sacrifice dont elles ont donné de si beaux exemples durant le grand conflit. Hommes, argent, tout est pour les Missions : SURTOUT POUR LA PROPAGANDE RELIGIEUSE, UN PEU AUSSI POUR LA PROPAGANDE PATRIOTIQUE. Dans ce mouvement grandiose, qui peut avoir les plus heureux résultats pour le Royaume de Dieu, il manque une chose, à savoir l'unité de direction, l'uniformité dans les procédés. On essaie de remédier à ce déficit par des groupements, par des alliances... »

Cette unité de direction, cette uniformité dans les procédés, nous le voyons, c'est tout le programme, c'est l'essentiel de l'œuvre de M. le Dr John Mott, chairman du Congrès d'Edinburgh, chairman du Comité international des Missions de Lake Mohonk, chairman du synode de Shanghai, chairman du Congrès de la Fédération des étudiants chrétiens de Pékin, fondateur et président de la Y. M. C. A., fondateur de la Y. W. C. A. que préside sa femme, fondateur du Foyer des étudiants de Hanoi que dirige M. Monet.

...

Et certes, après cela, nous pouvons déclarer avec Sganarelle : « Et voilà pourquoi votre fille est muette », ou ce qui a plus d'à-propos : voilà pourquoi le Foyer des étudiants est, avec évidence, n'est-il pas vrai, une œuvre laïque et neutre ; de même que M. le Dr John Mott est à coup sûr un homme que « l'élévation de son esprit place bien au-dessus des querelles politiques et religieuses » ! Cependant nous-mêmes, nous n'avons pas qualité et nous nous soucions pas de faire dans ce journal œuvre religieuse. Pas un de nous, au cours de sa vie entière, n'a risqué homélie comparable à celle de M. Monet à Pékin. Nous nous tenons sur le terrain strictement politique. Il nous suffit.

The China for Christ-Movement, quand il écrit que l'action des « sociétés missionnaires » en Chine vise à la propagande religieuse et aussi « un peu » (!) à la propagande patriotique, ne nous apprend rien. Mais là nous prétendons exercer, dès qu'il s'agit de l'Indochine, un droit de regard, c'est à l'exercice de ce droit que nous nous livrons — et tout Français le possède — sans qu'aucune diffamation, sans qu'aucune basse injure, puissent nous en détourner.

En résumé, le Docteur John Mott est voué tout entier et d'une manière absolue aux œuvres de prosélytisme protestant américain dans le monde : il n'a de notoriété que par là.

Les fonds a lui confiés sont destinés, statutairement peut-on dire, à des œuvres de cette mature de prosélytisme et l'on me pourra pas plus objecter ce que furent les Foyers de soldats et de marins pendant la guerre qu'on ne peut objecter au Pape les secours qu'il envoie présentement au Japon.

L'activité d'après guerre des missions anglo-saxonnes, en Extrême-Orient en particulier, s'explique et *The China for Christ-Movement* en donne la raison à quiconque sait lire : la guerre, en ruinant la France en argent et en hommes, a laissé un immense champ que l'on juge libre et « les Sociétés Missionnaires déversent ... hommes et argent ». Tout est pour les Missions. « Et parce qu'il s'agit de propagande religieuse et aussi un peu (!) de « propagande patriotique », on est heureux de promouvoir le royaume de Dieu conjointement avec le rayonnement américain ! Il n'y aura, pour s'en étonner, que les naïfs ou les aveugles volontaires.

Nous n'entendons donner de leçons de patriotisme à personne. Nous l'avons dit et le répétons. Il est cependant des formes du patriotisme qui sont clairvoyantes, d'autres qui ne le sont pas : c'est là l'idée que nous soutenons et son exactitude s'est manifestée au cours de la guerre et se manifeste encore tous les jours.

Nous exposons les éléments d'un procès devant un juge : le public.

En face de ce juge, nous avons révélé la personnalité réelle de M. le Dr John Mott.

Elle n'est pas ce que nous en a dit M. Monet, c'est parfaitement certain, bien que ce dernier ait su à quoi s'en tenir et alors pourquoi nous l'a t-il défigurée ?

Nous avons montré M. Monet lui-même recevant ses fonds de M. le Dr John Mott qui les lui fait parvenir — l'aveu est acquis — par la Y. M. C. A.

Nous avons montré M. Monet prêchant au Congrès de Pékin, en qualité de député de l'Indochine et de directeur du Foyer des étudiants de Hanoï, et nous avons établi le contraste violent entre les termes de ce prêche et certaines assertions formulées depuis. En vain M. Monet nous opposerait-il le conseil ironique du Fabuliste :

Le sage dit. suivant les gens,
Vive le roi ! Vive la Ligue !

La conscience publique ne le suivra pas, pas plus que ne l'a suivi, et pour le même motif, l'approbation de M. le pasteur XX.

M. D.

UNE ÉPITRE
(*L'Avenir du Tonkin*, 21 septembre 1923, p. 1)

Nous recevons de M. Paul Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites, la lettre ci-après datée de Yunnanfou le 11 septembre.

Le Directeur directeur du Foyer des étudiants annamites à M. le directeur de l'*Avenir du Tonkin*,

Monsieur,

Je suis surpris de constater que, dans votre numéro du 12 septembre, sous le titre « Visage découvert », vous prétendiez citer ma conférence et reproduisiez entre guillemets des phrases qui diffèrent totalement par le fond et la forme de celles que j'ai réellement prononcées. Et cependant, la version anglaise qui en a été imprimée suit mot à mot la française et ne peut en aucune façon donner lieu à une traduction comparable au texte tout à fait fantaisiste que vous en publiez. En particulier, je n'ai jamais parlé de « l'Enfer », dont je considère les peines éternelles comme une des inventions les plus

abominables qui aient jamais désolé l'humanité, ni des « élucubrations des savants » puisque je me suis appliqué à démontrer la compatibilité de la science moderne et des convictions chrétiennes. Cette conférence chrétienne prononcée devant un auditoire composé exclusivement de chrétiens (dont quelques catholiques), n'a jamais été un secret : depuis mon retour de Pékin, j'en ai distribué quelques exemplaires à des Français d'Indochine (dont certains membres du Comité de patronage du Foyer des étudiants annamites qui en apprécient d'autant plus la neutralité religieuse que le directeur de cette œuvre française a toujours su lui conserver). Je vous en envoie ci-joint un exemplaire, en vous demandant, conformément à la loi, de publier dans votre plus prochain numéro, à la même place que l'article en question : 1° la présente lettre *in extenso* ; 2° les passages marqués en rouge au présent exemplaire de la conférence (pages 10, 11, 12, 15 et 16 à 18). Je regrette que ces extraits soient un peu longs. Mais le texte que vous publiez diffère tellement des paroles que j'ai prononcées qu'il faut rassembler d'assez longs passages de l'original pour trouver ce qui a bien pu, dans celui-ci, servir de prétexte aux prétendues citations que vous en donnez.

P. Monet

Suivent les passages ci-après d'une brochure

Science et Christianisme

« Et malgré eux, les savants ont dû reconnaître peu à peu qu'il y a autre chose que le visible et le tangible, autre chose que cette matière que nous savons maintenant ne pas exister. Et ils ont dû introduire des hypothèses où, quoi qu'ils en eussent, la métaphysique tant méprisée apparaissait. C'est le « fluide vital » de Claude Bernard, c'est « l'énergie de croissance, le bathmisme » de Cope, la « conscience profonde » de Pauy, la « tendance évolutive interne de l'idioplasme » de Naegeli, l'« élan vital » de Bergson. C'est l'âme enfin, qu'ils arrivent à découvrir nécessairement pour n'avoir pu rencontrer sous l'oculaire de leurs microscopes l'entité imperceptible infiniment puissante par quoi ils l'auraient voulu remplacer : « En résumé donc, dit Bergson, à côté du corps qui est confiné au moment présent dans le temps et limité à la place qu'il occupe dans l'espace, qui, dans l'espace et le temps, se conduit en automate et réagit mécaniquement aux influences extérieures, nous saisissons quelque chose qui s'étend beaucoup plus loin que le corps dans l'espace et qui dure à travers le temps, demande ou impose au corps des mouvements non plus automatiques et prévus mais imprévisibles et libres. Cette chose qui déborde le corps de tous côtés, et qui crée des actes en se créant à nouveau elle-même, c'est le « moi », c'est « l'âme », c'est l'esprit, l'esprit étant précisément une force qui peut tirer d'elle-même plus qu'elle ne contient rendre plus qu'elle ne reçoit, donner plus qu'elle n'a. C'est Dieu enfin, dont ils sont bien obligés de reconnaître et proclamer la présence, alors même que certains hésitent encore à le nommer autrement que par des périphrases telles que « la force immanente, le dynamisme directeur, la potentialité », etc.

Nous voyons enfin se réaliser cette parole du Christ : « La Vérité vous affranchira. » Oui, la vérité scientifique nous affranchit de ces conceptions odieuses des écoles physiologiques et psychologiques classiques de la fin du dernier siècle !...C'est la faillite de cette théorie aboutissant à la négation de l'unité du « moi » considéré comme un simple complexus des éléments constitutifs de l'organisme...

Ne savons-nous pas que votre grand pays, qui fut le premier du monde et qui le sera encore, nous en sommes convaincu, a vu ses destinées gravement menacées parce que trop de fonctionnaires avaient méconnu les principes de sagesse et d'abnégation envers la cause commune que votre grand Confucius avait mis à la base de son enseignement ? Ne voyons-nous pas enfin que la première et, selon nous, la seule révolution à faire, c'est celle qui est à accomplir au fond du cœur humain, c'est celle qui eut pour précurseurs nos prophètes et les grands fondateurs de religions. tous nés sur

votre terre d'Asie, c'est celle qu'est venu inaugurer le Fils de l'homme lorsque, parlant enfin au nom de son Père Céleste, et avec l'autorité qui s'attache à la seule parole divine, il nous a porté son message d'amour et de paix pour lequel il a voulu donner Sa vie.

Oh, mes chers amis, sachez l'entendre, cette voix divine, cette voix d'amour, cette voix de vérité ! Sachez vous abstraire pour cela des mille préoccupations qui, jour après jour, nous éloignent de Dieu et nous font perdre le vrai sens de la vie !... Non la science n'éloigne pas de la Religion ! Après les trois âges (religieux, métaphysique, scientifique) d'Auguste Comte, un quatrième doit venir qui sera la synthèse des précédents : ou plus exactement, l'avenir nous montrera que ces trois domaines sont confondus en un seul...

« Nous n'avons pas voulu ici, sachez le bien, démontrer la Religion par la science, faire en quelque sorte de la connaissance scientifique le critérium de la Foi. Non, notre Foi a d'autres fondements que celui-là. Bergson, dont nous avons parlé tout à l'heure, a rendu à « l'intuition » toute la place qui lui était due, et la psychologie métapsychique nous a fait comprendre que c'est par les phénomènes de conscience profonde (intuitions, vocations, inspirations, dispositions innées, etc.) que nous avons vraiment conscience de notre âme, de notre vrai « moi ». C'est ainsi que seul le contact direct de notre âme [...] absolue de Sa présence. Là et là seulement est le fondement de notre Foi. Ce contact direct par la conversion, par la prière, par la contemplation du Christ, nous sommes aussi certains de sa réalité, que nous pouvons l'être de la réalité d'un contact matériel quelconque. Le phénomène est exactement le même dans les deux cas : il y a perception par notre âme d'une énergie extérieure. Dans le cas du contact matériel, il se produit par l'intermédiaire de la matière illusoire : objet extérieur, système nerveux et cerveau ; nous n'avons jamais su que l'interposition d'un relai dans une transmission soit une garantie de l'authenticité de celle-ci. Il est avéré qu'elle constitue, au contraire, un facteur d'adultération...

« L'élévation dans la prière, dit encore le pasteur Ebersolt, l'ascension de l'âme d'un croyant dans le monde invisible de la pureté et de la paix, où il entre en contact avec la réalité divine, est un fait aussi réel que l'ascension dans l'atmosphère d'un corps plus léger que l'air. »

Oh, mes chers amis, comprenez le bien : dans les heures très graves que doit vivre votre grand pays, *un seul Sauveur* vous sauvera... La Science sans Dieu n'est qu'un précipice béant devant l'orgueil des hommes... Continuez cependant à acquérir cette Science que vos jeunes intelligences reçoivent avec tant de fruit. En même temps qu'elle vous fournira les moyens d'organiser votre pays conformément aux nécessités d'une civilisation moderne, elle vous fera comprendre, plus que toute autre étude, ce qu'est la relativité de la connaissance humaine, et de quel anthropomorphisme grossier sont entachées toutes nos conceptions, et elle vous préservera ainsi du dogme qui rebute et divise : c'est, avant tout, une grande leçon de tolérance que la Science doit nous donner. Elle assouplira vos esprits aux méthodes de critique rigoureuse et vous gardera du verbalisme. Mais elle vous apportera aussi, par l'étude de critique historique des textes sacrés, comme par la confrontation des récits dits miraculeux avec les expériences de la physique générale et de la métapsychie modernes, relativement à leur authenticité, une conviction de haute probabilité équivalant à la certitude.... Mais, en poursuivant ces études, sachez trouver au fond de vos cœurs, nous vous en supplions, chers amis, avec toute l'angoisse que peut nous inspirer notre amour, sachez trouver Celui qui pourra seul donner à ces cœurs la Lumière et la Vie !... Frappez, est-il écrit, et l'on vous ouvrira... Demandez, et il vous sera accordé.... Lisez-le donc, cet Évangile sauveur, ce petit livre qui tient beaucoup moins de place que tous vos manuels et traités... Et lorsque vous y aurez découvert la grande loi d'amour que le Fils de Dieu y a écrite de son sang, vos yeux ne pourront plus se détourner de cette lumière, et vous connaîtrez toute la force et la souveraine joie qu' « aimer cette loi d'amour » peut seul donner...

Si vous entendez dire que la France se détourne de Dieu (*ici un passage injurieux à l'égard de tiers et que nous supprimons*). Mais vous lirez Allier Doumergue, Fallot, Monod, Renouvier, Sabatier, Secrétan, Vinet, Wagner, et tant d'autres écrivains français, ou de langue française, et vous répondrez hardiment : « Cela n'est pas l ». Et lorsque certains hommes d'Occident se présenteront à vous lourdement chargés de gros dictionnaires et d'épais catalogues et vous diront : « Il n'y a plus de Dieu ! il n'y a que la Nature, composée seulement de molécules accrochées par hasard, et que nous connaissons bien pour les avoir toutes étiquetées », vous évoquerez les flots de sang sous lesquels fut submergée à jamais cette culture matérialiste qui avait aiguisé les épées et chargé les canons.... Vous vous rappellerez cette sentence de votre grand sage : « Ce qu'on sait, savoir qu'on le sait : c'est bien. Mais ce qu'on ne sait pas : voilà le vrai savoir. » Et vous leur répondrez avec sérénité par cette parole d'un des plus grands chrétiens dont s'honore notre beau pays de France : « Un peu de Science éloigne de Dieu, beaucoup de Science y ramène.⁴ ».... Et si, devant la souffrance, le doute vient un jour étreindre votre cœur, vous vous réfugierez avec confiance dans les bras de ce Père qui n'abandonne jamais ses enfants et qui, de tout mal, sait toujours faire sortir le plus grand bien. Et vous entendrez résonner, au fond de ce cœur, à travers les siècles et les lieues, la voix divine de celui qui dit au chef de la synagogue, il a deux mille ans, à l'autre extrémité de votre terre d'Asie, cette parole qui enferme en ses Quatre mots plus de vérité que toutes les démonstrations des savants « Ne crains point, CROIS seulement. ».

Pékin, le 30 mars 1922.

*
* * *

Explications brèves au sujet de l'épître et des sourates ci-dessus.

Nous ne sommes pas médiocrement flattés d'avoir contribué à répandre, malgré sa longueur, la prose édifiante de M. Monet. Ce sont la des aperçus du plus haut mysticisme ! Mais c'est aux fins de rectification. paraît-il, que cette homélie fragmentaire nous fut envoyée...

[...] C'est le texte du Bulletin de la Y.M.C.A. chinoise que nous avons reproduit, en précisant même le numéro du fascicule :LE NUMÉRO 55.

Ce texte, dans ce bulletin, est dû à l'interprète même dont se servit M. Monet et dont nous avons mentionné le nom : M. Tsien Kiang tchoun.

Chose curieuse, le Bulletin donne à ce discours plus de volume que la brochure dont M. Monet vient de nous faire l'envoi ! et l'on se prend à penser que dans la chaleur communicative des congrès l'orateur fut peut-être plus long, plus audacieux, plus disert qu'il ne l'est dans la brochure.. et la plume à la main.

En tout cas, nous avons cité nos sources et il paraît invraisemblable que la Y. M. C. A. cherche sans discontinuer à jouer de vilains tours, des tours pendables, à M. Monet, en dénaturant ses propos, en dénaturant sa mission en Indochine et au Foyer des étudiants, alors qu'elle le subventionne... de ses gold dollars.

Si je ne craignais de concurrencer, ne fut-ce qu'un instant, un homme d'Église aussi documenté, je dirais qu'il en est des rapports de M. Monet et de la Y. M. C. A. comme des rapports de l'homme avec Dieu.. suivant les paroles de l'Apôtre : C'est en elle qu'il vit, qu'il agit, qu'il est !

Mais il importe de démontrer au lecteur à quel point M. Monet est un homme subtil.

Reproduisons ses propres paroles, telles qu'elles figurent dans sa brochure, quand il salue son auditoire chinois, de Pékin :

⁴ Inutile de faire observer, même à un enfant, que cette phrase est de Bacon,

« Mes chers amis.

« ...J'ai le privilège de TRAVAILLER présentement parmi les étudiants de Hanoï, capitale du Tonkin, et je crois que les problèmes qui se posent à l'heure actuelle devant vous sont, pour la plupart, les mêmes que ceux qui se présentent aux étudiants annamites... » !!! C'est déjà bien, n'est-ce pas ?

Et s'excusant de ne tracer qu'un « aperçu très schématique » des rapports de la science et de la religion, il ajoute (page 1 de sa brochure) :

« J'espère, Dieu voulant, traiter la question plus complètement dans une brochure en caractères qui sera distribuée à vos Y.M.C.A. »

Admirons ; il n'y a que cela à faire. Tant de subtilité n'est pas donnée à tout le monde.

« During the last few years, efforts have been made to arouse the Protestant church in France to a sense of her duty and responsibility. These have met with some measure of success. IN ANSWER TO PERSISTENT APPEALS several Frenchmen are coming out to take up work among the Annamites. One, a Monsieur Monet, a captain in the French army, is now in his way. He will work principally among the student classes in Hanoi (*The Christian Occupation of Indo-china*, page CVII.)

« J'ai le privilège de TRAVAILLER présentement parmi les étudiants de Hanoi, capitale du Tonkin, » (discours de M. Monet à Pékin, au Congrès de la Fédération des étudiants Chrétiens)... (he will work principally among the student classes in Hanoi... !!!)

« Je vous envoie (*sic*) ci-joint un exemplaire de ma conférence, en vous demandant, conformément à la loi, de publier les passages marqués en rouge » (lettre de M. Monet du 14 sept. au directeur de *l'Avenir*)

« J'espère, Dieu voulant, traiter la question plus complètement dans une brochure en caractères qui sera distribuée à nos Y.M.C. A. » (extrait du discours de M. Monet à Pékin)

Et nunc erudimini [vous voici maintenant prévenus], aurait dit Jacques Bénigne Bossuet !

Nous maintenons formellement le texte publié par nous — le 12 septembre, quoi que veuille inutilement rectifier M. Monet. Ce texte, nous l'avons emprunté à ses amis de la Y. M. C. A. et dans leur *Bulletin officiel*, n° 35. Qu'il s'adresse à eux... s'il l'ose.

M. D.

UN GUIDE DE LA JEUNESSE (*L'Avenir du Tonkin*, 27 septembre 1923, p. 1)

À Pékin, s'adressant à un auditoire chinois, un officier français désigné comme tel et discourant en qualité de délégué de l'Indochine, s'avise de ce sensationnel compliment : « Votre pays, qui fut le premier du monde et qui le sera encore, nous en sommes convaincu... » La formule paraît si heureuse, satisfait à tel point l'orateur, qu'il l'imprime en français, en anglais, en chinois. Les paroles, en effet, s'envolent les écrits seuls restent.

Sans doute nous conviendrons volontiers d'une obligation spéciale de courtoisie qui porte, en pareil cas. à de flatteuses paroles pour qui écoute ; cependant n'éprouve-t-on pas quelque gêne à penser, de louanges d'un si fort calibre, qu'elles ont été formulées par un officier ! Ne le trouverons-nous pas un peu prompt, cet orateur, à une conception exagérément modeste du rang de son propre pays... qu'il représente.

Soit ! mais le fait n'est pas très grave.. Peut-être, en effet, n'est-ce ici surtout que question de tact.

Sur l'estrade, à coté de l'orateur et l'ayant précédé par une conférence philosophico-religieuse, se tient un Herr Doktor de l'Université de Tubingue : le docteur Karl Heim, signataire du fameux manifeste des intellectuels bouches au début de la guerre, et Tubingue, on ne l'a pas oublié, « est l'Université allemande où professèrent David-Frédéric Strauss et Christian Baur ; elle a conservé leur esprit.

Il faut donc se hâter, cela se conçoit, de saluer ce Boche éminent. Nous sommes au 9 avril 1922, c'est-à-dire à trois ans et cinq mois de l'armistice, et notre officier français de s'étonner de « la lutte fratricide atroce que le monde a dû vivre au cours des dernières années, et qui a [placés] face à face, LES ARMES À LA MAIN, des hommes comme ceux qui se trouvent FRATERNELLEMENT réunis ici par une aspiration commune vers un même idéal. »

Lutte fratricide ! Réunion fraternelle ! Aspiration commune vers un même idéal ! Opposition et concert admirables... et opportuns

Qualifier *fratricide* la lutte soutenue contre un peuple de proie, constant avec lui-même, qui dégringolait la vallée de l'Oise pourachever, en août 1914, l'assassinat prémedité de longue main après un premier essai en 1870, paraît osé ; et donner du *fraternel* au Boche Karl Heim, de Tubingue, en pareille occasion, c'est peut-être avoir la fraternisation un peu prompte.

Les événements de Silésie et de Pologne, et même ceux d'Allemagne occupée, rendaient précisément à cette date — et en dépit de l'idéal commun — cette fraternité plutôt intempestive... Mais enfin, admettons qu'il n'y ait là qu'intempérance de langage et courtoisie outrée.

Nous venons de le dire, cette conférence est donnée à Pékin et en avril 1922.

Or, à ce moment, tous les gens informés savent ce qu'il faut penser d'une situation fort grave. L'influence française à l'étranger est partout battue en brèche, mais en Chine plus qu'ailleurs. Un plan rigoureusement conçu est en voie d'exécution méthodique. Puisqu'on tient la France pour ruinée en hommes et en argent, le monde anglo-saxon entend profiter de l'occasion et prendre, ici et là, notre place toute chaude en procédant par des envois d'hommes en masses et en les armant, non plus de millions mais de milliards.

Ce sont ainsi positivement des vagues d'assaut que l'on lance. Six mille missionnaires américains se sont rués sur la Chine et le budget annuel dont ils disposent est non pas de dix millions de dollars, comme nous l'avons trop hâtivement écrit un jour, mais de quinze millions de dollars or... C'est-à-dire de deux milliards cinq cent millions de francs par an.

Pour poursuivre leur tâche traditionnelle et séculaire, nos missionnaires français sont quelques centaines et utilisent un maigre budget de trois millions de francs.

M. le pasteur Soulier, député de la Seine, donnant un admirable exemple qui immortalisera son nom, adjure le gouvernement de suivre à l'étranger une politique catholique ! Ce représentant du peuple place avant tout — avant l'idéal commun dont il fut question à Pékin —, la Patrie. En Chine, comme en Orient, ce sont nos œuvres catholiques qui attestent notre mission civilisatrice ; il importe de seconder leur effort qui est noble, qui est fécond, grandement humain et qui nous honore.

M. Augagneur, député radical-socialiste de Lyon, prédécesseur à Madagascar et successeur en Afrique Equatoriale de M. Martial Merlin, comme gouverneur général, jette un cri d'alarme ; il confie ses craintes notamment au journal *Le Matin*, qui n'est point suspect de cléricalisme. Des inspecteurs des Colonies, parmi eux M. Revel, apportent à qui mieux mieux des précisions. Le danger est partout ; et partout aussi la tactique hostile à notre influence est la même.

Le Parlement s'émeut ; le Gouvernement propose d'autoriser des congrégations missionnaires à avoir des noviciats pour le recrutement des éléments actifs qui leur sont nécessaires.

Le rayonnement français est en danger ; l'Union sacrée à cette occasion doit répéter son miracle, elle le répète en effet. M. Revel, parlant de la Côte-d'Ivoire, avait pu dire que là « pour les indigènes, à l'heure actuelle, protestant veut dire Anglais ou Américain, et catholique est synonyme de Français ». En tous lieux où s'exerce notre action coloniale, la constatation se résume identique. Il y a une orientation de la pensée et des cœurs qui est comme une conséquence, plus ou moins immédiate, de l'antique maxime *cujus régio cujus religio* [Tel prince, telle religion].

Cette vérité s'est toujours imposée aux esprits, et nous avons pu dire dans un précédent article — excusons nous de nous citer nous-même — : Est-elle si nouvelle cette clairvoyance ? Non cependant. Dans les dernières années de la Monarchie de Juillet, M. Guizot étant aux Affaires étrangères, les réformés qui voulaient rétablir une mission en Syrie, vinrent solliciter le ministre qui, quoique protestant, refusa nettement en alléguant que les Jésuites représentaient en Syrie l'influence française. — Et nous ? reprent en insistant les solliciteurs...

« Nous ?... Hélas ! répondit avec un accent de profonde tristesse M. Guizot, une déplorable fatalité nous condamne, nous autres, fils de la Réforme, à incarner au dehors une influence qui n'est pas nationale... En Syrie, nos missionnaires seraient les fourriers de cette influence... »

Ce qui, aux dires de M. Guizot, était vrai pour la Syrie, l'est peut-être encore plus pour pour la Chine, en ce moment surtout. Non pas qu'un Chinois catholique cesse d'être Chinois, mais il s'oriente vers nous, alors que protestant, c'est vers l'Amérique qu'ira sa pensée.

Le Parlement, le Gouvernement, notre pays tout entier l'ont compris. Il n'est mystérieux pour personne que le gouvernement, à toute époque, a tout intérêt d'envoyer à notre Légation de Pékin des personnalités notoirement connues pour leurs convictions catholiques ; je cite pour mémoire MM. Bapst, de Margerie, Boppe et notre ministre actuel, M. de Fleuriau ; bien vite, il sied de l'ajouter, quand le ministre fut, par aventure, de sentiments peu religieux, il mit d'autant plus de zèle à soutenir en Chine nos œuvres d'apostolat ! Constatation qui peut faire sourire, mais reste d'une vérité absolue et il nous suffira d'illustrer notre thèse d'un exemple fameux : celui de M. Constans.

Passé de Pékin à Constantinople, M. Constans persévéra, du reste, dans son attitude et il n'y eut jamais cérémonie catholique à laquelle il ne se fit un devoir d'assister. Il estimait cela de son rôle de représentant de la France et il était ainsi dans la tradition — celle que la Convention Nationale elle même imposa sans hésiter à ses représentants en Orient.

C'est, en somme, la pensée de Gambetta mise en œuvre ; et dans cette conception du devoir, avons-nous dit, nous nous trouvons d'accord avec des libre-penseurs comme Augagneur, feu Constans, M. Revel ; avec les Reclus, les Soulier, les Guizot protestants... À ces noms nous ajouterais celui de M. Steeg, gouverneur général de l'Algérie, réclamant l'appui au gouvernement pour les Pères Blancs en Afrique.

Et cependant, quand tant d'efforts et une si noble abnégation se concertent et se rejoignent, nous voyons, le 6 avril 1922, un Français prendre la parole en Chine devant un congrès d'étudiants à Pékin, et, seul de tous les orateurs, et il y avait un Boche et quantité d'Anglo-Saxons ! — pousser une charge contre le catholicisme...

Cet homme, étranger, semble-t-il, à notre politique séculaire en Chine, si ignorant de la volonté du Parlement et du Gouvernement Français, est M. Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites à Hanoï.

Voici ce qu'il a trouvé à dire devant les congressistes de Pékin, parmi lesquels, contrairement à ce qu'il prétend, ne se trouvaient pas que des chrétiens, car il y avait aussi des païens, puis en outre et par contre, de son propre aveu, des catholiques :

« Si vous entendez dire que la France moderne se détourne de Dieu, vous reconnaîtrez LE MAL QUE CERTAINES RELIGIONS DOGMATIQUES ONT PU CAUSER À

NOTRE PAYS... Mais vous lirez Allier, Doumergue, Fallot, Mnuod, Renouvier, Sabatier, Sécrétan, Vinet, Wagner. »

En bon français de France, ce jargon genevois signifie que si notre pays va à l'athéisme, le catholicisme en est responsable.

Ce texte que nous citons n'est pas celui qui fut débité, le 6 avril, à l'assemblée ; c'est le texte édité une semaine avant la conférence, exactement le 30 mars, par M. Monet. C'est le texte réfléchi et médité.

Le compte-rendu *officiel* de cette conférence, paru dans le *Bulletin de l'Y.M.C.A chinoise*, n° 55, et rédigé après la conférence en termes d'ailleurs laudatifs — reproduit comme suit les paroles de M. Monet en les atténuant :

« Il y a une forme de religion qui éloigne de Dieu, QUI RÉPUGNE AUX ESPRITS CULTIVÉS ; c'est le dogmatisme compliqué, ruine des âmes. »

Sur l'estrade siège tout un état-major recruté par le docteur John Mott. C'est l'armée envahissante de la colonisation américaine par l'idée, en attendant autre chose. Personne, un sentiment de justice nous oblige à le dire, n'a prononcé un mot agressif contre le catholicisme : personne ! pas même le Boche de Tubingue. Ce soin fut assumé par l'unique M Monet, député de l'Indochine, directeur du Foyer des étudiants annamites de Hanoï...

Il était réservé à un Français de prétendre devant des Chinois et sous l'œil d'une assistance cosmopolite, que si l'on dit de la France moderne qu'elle se détourne de Dieu, il faut voir là *le mal que certaines religions dogmatiques ont pu causer au pays...* Et M. Monet a le rare mérite d'affirmer cela crânement, au moment où la France se dispose — avec l'univers entier — à célébrer le centenaire de Pasteur et le tricentenaire de Pascal —! âmes vraiment *ruinées* sans doute, par le dogmatisme rigide ; esprits frustes aussi. puisqu'ils ne surent pas s'éloigner de cette forme de religion qui a « répugne aux esprits cultivés »...

Et cela est dit dans une conférence sur la science ! Devant le Boche de Tubingue qui ricane, et devant des Chinois ignorants, à qui M. Monet se gardera de dire que l'honneur de la science géologique fut chez nous, ces temps derniers, un Lapparent; que l'honneur d'avoir révélé les plus sûres méthodes d'études des maladies de poitrines revient à Laënnec ; que la télégraphie sans fil est due aux trois quarts à Branly ! Peut-être lui qui traite si aisément les questions scientifiques — car il a... préparé Polytechnique et se dit « géodèle », ignore-t-il Cauchy « le plus grand mathématicien d'Europe au XIX^e siècle », le « roi des mathématiciens du siècle » ? Cauchy, esprit insuffisamment cultivé probablement, puisqu'il fut catholique avec tant d'ardeur !

Il se gardera de répandre une remarque de G. Sorel, auteur peu suspect de sympathie religieuse, écrivant devant dans la *Revue de métaphysique et de morale*, en septembre 1902, page 532, cette remarque au sujet des mathématiciens et des astronomes : « De tous les savants, ils sont ceux qui acceptent le plus facilement le dogme catholique ; Renan avait remarqué ce fait déjà, mais il ne l'avait pas expliqué. »

L'autre jour, M. Millerand inaugurerait à Annonay un monument à la gloire de Marc Seguin ; savant qui ne fut pas un catholique médiocrement pratiquant : l'un de ses fils, devint prêtre, l'une de ses filles religieuse. Toutefois, chose étrange l'effet du dogmatisme, « ruine des âmes », ne l'empêcha pas d'être l'un des fondateurs de la thermodynamique ! N'est-ce pas prodigieux.. ?

Voici Bernard Brunhes, Duhem, qui sont des apôtres ; voici Régnault, Cailletet, Amagat. Observons Amagat à son lit de mort : « J'entends mourir en chrétien. Je crois tout ce que croit et enseigne l'Église catholique... Je n'ai jamais rougi de ma croyance ; je ne l'ai pas sacrifiée aux honneurs et aux places. » — Encore une âme ruinée !

M. Monet oubliera Charles Tellier, le « père du froid artificiel » ! Comme on frémît à penser que Tellier était un esprit *si peu cultivé* qu'il suivait, un cierge à la main, les processions du Saint Sacrement...

Et Fresnel ? Il fut un des créateurs de l'optique ; et Niepce ? Tous.... âmes ruinées et esprits sans culture...

Mais voici Ampère, « le cerveau le plus prodigieux de notre temps », l'ami de Frédéric Oaanan, Sainte-Beuve, Arago, attestent la foi d'Ampère, qui meurt à Marseille, en tournée d'inspection, *de la mort d'un saint*

Et les trois Becquerel : Antoine, Henri et Edmond ?

« Si l'on supprimait les catholiques croyants de l'histoire de l'électricité, nous en serions encore aux grenouilles de Galvani, écrit un auteur ; et pas même : Galvani aussi était un croyant : Il était du Tiers Ordre de saint François. Nous en serions à l'ambre froide, comme au temps des vieux Grecs. »

Et Volta — âme positivement ruinée — disait son chapelet !

Voulez-vous une autre âme en ruine ? Prenons Jean Baptiste Dumas ! Il eut des enthousiasmes voisins de ceux de Pasteur ; « La science ne tue pas la foi, la foi tue encore moins la science », disait-il, et il adhérait au dogmatiste catholique, sans doute par manque de culture !

Mais à quoi bon continuer ? N'y a-t-il pas des gens pour prétendre que quand la France proclame devant l'univers entiers les génies scientifiques dont elle est plus spécialement fière, et qui sont d'ailleurs les lumières de la race humaine, elle nomme Pascal, Lavoisier, Ampère, Le Verrier, Pasteur, Lapparent.

Quand, depuis cent ans, elle évoque son plus grand homme de mer, elle désigne Courbet.

Si, depuis *l'homme d'Austerlitz*, elle s'arroge encore la gloire d'avoir produit le plus grand capitaine du siècle, le monde acquiesce et nomme Foch.

Si la civilisation universelle s'incline, dans un hommage, au souvenir des hommes qui, dans l'histoire, personnifient au plus haut degré la bonté, en ce qu'elle a de plus généreux et de plus actif, force lui est de faire son choix en France et de désigner saint Vincent de Paul, dans l'ordre de la charité pure, Louis Pasteur dans l'ordre de la bienfaisance savante.

Et quand on affirme, devant des gamins chinois, effervescents et ignares, que si la France moderne s'est détournée de Dieu, c'est en raison du mal que lui ont causé « certaines religions dogmatiques » et que ces formes de religion répugnent aux esprits cultivés, l'on heurte le sens commun et la vérité.

On affecte ainsi un méprisant dédain pour nos œuvres en Chine, depuis les asiles des Petites sœurs des Pauvres — cause d'émerveillement pour les Chinois — jusqu'aux fondations savantes des Jésuites, — notre orgueil en Extrême-Orient.

Et nous demandons si un homme a le droit, pour une pareille besogne, de se dire délégué de l'Indochine et de parader aussi comme directeur d'un Foyer d'étudiants annamites de Hanoï.

Enfin, quand M. Monet fait l'abus que l'on sait des noms de notabilités protestantes françaises, parmi lesquelles il cite Sabatier, il nous autorise à lui opposer une lettre retentissante, signée de quelques uns de ces noms et adressée à M. Sarrien en 1901 :

« Nous n'admettons pas que le législateur interdise ou paralyse l'action des ordres religieux au dehors, soit directement en les supprimant, soit indirectement en leur enlevant des ressources indispensables et en leur rendant tout recrutement impossible. Anglais, Américains, Allemands, Italiens et Russes soutiennent de leur argent et de leur influence, comme un précieux agent d'expansion morale ou matérielle, leurs missionnaires d'Orient ou d'Extrême-Orient. En ces temps de compétitions universelles (et cela en 1901!), la France, qui reste à cet égard privilégiée, doit-elle renoncer à soutenir ceux qui luttent au loin pour elle ? »

M. Monet, on le voit, ne pense pas comme M. Sabatier, M. Vaucher, M. Bonet, Maury et Wagner ... c'est déplorable ; mais à ce compte, est-il bien à sa place comme guide de la jeunesse annamite ?

Un membre marquant du groupe de protestants français de Hanoï, pour qui mon estime est fondée sur d'excellentes raisons —, vint me dire chez moi, à propos de l'œuvre du Foyer : « Tout cela finira mal... Très mal. » Il nous restait à pronostiquer tout haut ce que notre interlocuteur — fort renseigné — formulait tout bas.

M. D.

UNE DEUXIEME ÉPITRE APOSTOLIQUE
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 octobre 1923, p. 1, col. 1-3)

Monsieur Monet nous adresse de Yunnanfou la lettre ci après dont il nous demande l'insertion. Cette lettre serait, paraît-il, rectificative d'articles publiés par nous. Par malheur — car M. Monet joue toujours de malheur ! — il n'y a pas ombre de rectification dans cette prose. À son habitude, M. Monet encombre nos colonnes pour ne rien dire. Aucune de ses allégations n'a la moindre valeur et même pas l'apparence de valeur. Il nous oblige simplement à de nouvelles précisions. Que nos lecteurs veuillent bien les lire, nous les donnons en deuxième page.

GRANDIS EPISTOLA

À Yunnanfou, le 30 septembre 1913.
Le directeur du Foyer des étudiants annamites
à M. Dandolo, directeur de « L'Avenir du Tonkin » à
Hanoï.

Monsieur,

En réponse aux articles « Une épître » et « Un guide de la jeunesse annamite », parus dans vos numéros des 21 et 27 septembre, ainsi qu'à l'article « Le culte du verbiage » du 19 août et à de nombreux autres, je vous demande d'insérer ce qui suit, conformément à la loi, *in extenso*, au même emplacement et en mêmes caractères que les articles précités.

Étant beaucoup moins bien renseigné que vous sur les actes des Y.M.C.A, j'ignorais complètement le bulletin de cette association. Je suis parvenu à me procurer ici le n° 55 que vous dites citer à propos de ma conférence de Pékin, et j'y ai constaté avec un vif étonnement que la « version officielle » française⁵ de cette conférence dont vous prétendez citer des passages (contenus entre guillemets) n'existe pas. Ce bulletin (qui s'appelle d'ailleurs « Association progress ») est complètement rédigé en chinois. Il contient seulement une version en caractères de cette conférence, version qui n'a rien d'officiel, qui ne m'a pas été soumise, et qui, beaucoup plus développée que cette conférence, contient des commentaires qui sont l'œuvre du « traducteur » chinois : certaines questions y sont même traitées que je n'ai pas du tout abordées au cours de cette conférence dont le seul texte « officiel » est celui que je vous ai envoyé. Il est imprimé, et j'en tiens des exemplaires à la disposition de ceux de vos lecteurs qu'il pourrait intéresser. Je m'y suis strictement conformé lorsque j'ai prononcé cette conférence, en y faisant seulement de larges coupures en raison du temps limité dont je disposais. Le texte français que vous continuez à citer, développer et commenter malgré

⁵ Inutile de dire que nous n'avons jamais parlé l'une version officielle française.

mes réfutations est donc votre œuvre ou celle d'un de vos employés, ce qui revient au même. Rien n'est plus...élastique qu'une traduction de caractères chinois en une langue occidentale et il me semble que cette élasticité a joué un rôle considérable dans *votre* traduction.

Il est parfaitement exact que j'ai (*sic*) parlé de « lutte fratricide » à propos de la Grande Guerre. Il n'est pas besoin d'être chrétien (catholique ou protestant) pour penser que tous les hommes sont *frères* et pour estimer que cette fraternité est encore plus sensible entre peuples européens. Il est permis d'avoir un « idéal commun » permettant de traduire cette *fraternité* autrement que par des mots, surtout lorsqu'on se tient prêt à aller « se faire casser la figure » quand cette fraternité est méconnue par nos voisins, comme je l'ai fait de 1914 à 1918 pendant que vous étiez à Hanoï, et suis prêt à le faire encore immédiatement si cela recommençait.

Il est exact aussi que mon nom est suivi de la mention « Délégué de l'Indochine française ». Tous les participants au congrès portaient ce nom de « délégué » et, venant de Hanoï, il m'était difficile d'être d'autre part que « de l'Indochine ». Mais j'étais si peu « délégué » au sens que vous donnez à ce terme que le docteur John Mott lui-même m'a fort aimablement prié de rester à la porte pendant les quelques jours de délibérations qui ont précédé la session du congrès, précisément en raison de ce fait qu'il n'existe à Hanoï, ni Y. M. C. A., ni Association d'étudiants chrétiens. Puisque vous êtes si bien renseigné, vous devez pouvoir contrôler ce fait. J'ai seulement prononcé, dès le début, cette conférence horrifique et suis parti aussitôt après sans assister à la fin du congrès.

Vous vous efforcez de faire croire à vos lecteurs que j'attaque le catholicisme. Tous ceux qui veulent bien prendre la peine de se renseigner sur mon œuvre autrement que par la lecture de vos articles, en la connaissant *par elle-même*, c'est-à-dire en lisant nom notre « Bulletin » ou certaine « Réponse » que vous vous êtes attirée et qui ne vous a pas plu, savent qu'il n'en est rien, et que j'ai toujours été le premier à rendre hommage à l'abnégation des missionnaires catholiques et à l'œuvre admirable qu'ils accomplissent à l'étranger pour le plus beau renom de la France ; je crois aussi avoir bien travaillé pour la France au cours du voyage que je fis à Pékin et en maintes occasions... mais il ne me semble pas que cette bonne propagande patriotique soit aussi appréciée par vous que celle des catholiques l'est par moi. Quant aux noms des grands Français catholiques que vous citez dans *votre* article, je me fais aussi un très agréable devoir de les citer (avec beaucoup d'autres) à mes jeunes gens au cours des conférences que je leur fais au Foyer... Je n'ai jamais parlé de « ruine de l'âme » (!), c'est du pur Ts'ien-Kiang-Tchéou-Dandolo. Quant au dogmatiste, le catholicisme n'en a pas le monopole, comme j'en ai pu faire d'assez amères expériences.

On vous affirme, paraît-il que « tout cela finira mal »... Mais il est superflu d'attendre plus longtemps : « cela finit mal », déjà, puisque cela nous vaut le spectacle navrant de quelques hommes s'acharnant par jalouse à la destruction d'une œuvre qui n'a jamais fait que du bien, et s'obstinant dans cette mauvaise action en se donnant tant de mal à faire passer pour peu française et bolcheviste une œuvre qui n'a cessé d'apprendre à nos jeunes protégés l'amour de la France et la reconnaissance envers elle, l'amour de l'étude et de la sage réflexion, le respect des pouvoirs établis, des maîtres, des parents, des aînés... Toutes choses que vous savez fort bien, vous, bien que vous vous appliquez à faire entendre tout le contraire à vos lecteurs.

Enfin, vous avez fait à plusieurs reprises des allusions (encore, mais oui !) aux diplômes que je peux avoir, ou à ceux que je peux ne pas avoir... ou que j'aurais pu avoir... En quoi tout cela peut-il intéresser vos lecteurs ? Il est exact, en effet, que j'ai préparé Polytechnique et Normale-Sciences et que, tout à fait en tête de mes condisciples, j'ai dû abandonner en touchant au port pour des raisons personnelles et de famille. Il est exact aussi que, ayant, comme officier, préparé entièrement la licence mathématiques, j'ai été reçu n° 1 au premier certificat et ai dû partir en Indochine (où je

fus, en effet, officier géodète) avant d'avoir terminé. Puis la guerre est venue qui m'a donné d'autres occupations que de scolarité. Tout cela est évidemment bien fâcheux pour les « primaires butés et bornés » qui trouvent beaucoup plus commode d'estimer les flacons d'après leurs étiquettes que d'après leur contenu. Précieuse denrée que la peau d'âne, et que n'en suis-je, pour vous plaire, entièrement revêtu !... Traitez-moi d'« autodidacte » s'il vous plaît... Mais laissez-moi vous avouer que je me tiens au courant du mouvement scientifique non seulement par la « Revue scientifique » (Revue Rose) de Paris, mais surtout par la très intéressante « Revue des Questions Scientifiques » de Louvain, éditée par des R. R. P. P. Jésuites qui sont des savants remarquables... et dont les opinions sur l'évolution semblent différer considérablement des vôtres. Quant à l'intéressante question des « variétés » et des « espèces », elle sera traitée dans notre Bulletin. Puisse-t-il entraîner votre conviction !...

Vous me reprochez d'avoir attribué à « l'un des plus grands chrétiens dont s'honore notre beau pays de France » un mot de Bacon (encore les Anglo Saxons !). Hélas ! dans la cabine où, entre Hongkong et Shanghai, j'ai hâtivement et presque sans documentation, rédigé cette conférence, je ne disposais pas du précieux Dictionnaire de citations de « l'Avenir du Tonkin ». J'ai donc fait une gaffe, et en suis mari. Avec l'accent aigu sur « vilenie », cela fait deux sensationnelles victoires à votre actif. (Mon Dieu, que ce petit jeu est donc amusant !). Mais, dites-moi, M. Dandolo, pourquoi (sans parler d'E. Paladino que vous appelez Palatino et à qui vous attribuez des « théories » dont elle était bien incapable, « la povre »), pourquoi écrivez-vous Crowkes au lieu de Crookes en l'orthographiant comme. « snow » au lieu de l'écrire comme « boots » ? Est-ce que « les enfants » ne connaissent pas aussi les tubes de Crookes dont les fameux rayons X sont sortis ? Peut-être pensez-vous que le « Crookes » des radiations et du thallium est autre que le « Crowkes » des matérialisations ? (?) Hélas non, cher Monsieur : c'est lui, c'est bien lui... De même que le Branly du détecteur est aussi celui de l'Institut catholique (Je m'écris pas *cathodique*)⁶. Il est vrai que vous n'avez avoué n'avoir jamais rien lu sur ces intéressantes questions⁷ (dont je ne parle jamais à mes étudiants), ce qui ne vous empêche d'avoir à leur sujet des opinions bien arrêtées.

Mais, encore une fois, qu'est-ce que tout cela peut bien faire à vos lecteurs ? Vous étiez vraiment plus intéressant lorsque vous parliez des scandales des souscriptions ou du camarade E-Van-l-Chinh au sujet desquels vous êtes devenu, depuis ma « Réponse » d'une singulière discréption... Je crois bien que vos lecteurs commencent à en avoir assez de cette histoire... Vous risquez les désabonnements !.. Mais peu vous chaut : c'est évidemment plus haut que vous visez en ce moment... Vous vous fatiguez beaucoup, M Dandolo...

P. Monet.

Post-scriptum : Je vous serais reconnaiss gant de bien vouloir me payer ma prose à l'Avenir (du Tonkin) au même tarif que celle de vos collaborateurs habituels.... ou, tout au moins, de me faire le service gratuit (trois exemplaires) des numéros où vous vous occupez si aimablement de moi⁸.

P. M.

LE RESPECT DE LA VÉRITÉ CHEZ M. MONET, APÔTRE
(*L'Avenir du Tonkin*, 7 octobre 1923, p. 1, col. 5 et p. 2, col. 1 et 2)

M. Monet, dans la lettre qu'on vient de lire plus haut, écrit :

⁶ Trait d'esprit probablement, mais incompréhensible. On demande un commentateur.

⁷ Une des menues altérations de la vérité où se plaint M. Monet, apôtre.

⁸ Nous ne saurions rémunérer ce qui est impayable.

« Je suis parvenu à me procurer ici (à Yunnanfou) le numéro 55 (du Bulletin de l'Y. M. C. A.) que vous dites citer à propos de ma conférence de Pékin et j'y ai constaté avec un vif étonnement que la version officielle française de cette conférence dont vous prétendiez citer des passages (contenus entre guillemets) n'existe pas. »

Bigre ! me voilà convaincu de faux ! Je suis perdu... la version officielle française que je citais n'existe pas. Quel coup ! — Continuons cependant. Avec M. Monet, par bonheur, il ne faut jamais s'émouvoir trop tôt et à l'excès.

« Ce Bulletin (de l'Y. M. C. A.), qui s'appelle « Association Progress », est complètement rédigé en chinois. Il contient seulement (ce *seulement* est un poème !) une version en caractères de cette conférence, version qui n'a rien d'officiel (!), qui ne m'a pas été soumise (!) et qui, beaucoup plus développée que cette conférence, contient des commentaires qui sont l'œuvre du traducteur chinois ; certaines questions y sont même traitées que je n'ai pas abordées au cours de cette conférence. »

Respirons. Il y a un premier faussaire et je ne viens qu'après lui : c'est le reporter chinois du Bulletin officiel de la Y. M. C. A. chinoise de Pékin.

Cet homme a joué à M. Monet un tour peu raide avec une malignité infernale : il l'a fait parler ! Il a traité de questions que M. Monet n'avait point abordées et il a commenté exagérément le reste.... Quelle âme noire avait ce citoyen jaune !

Cet homme, qui *servait d'interprète à M. Monet*, qui avait ainsi sa confiance, ce Chinois d'Y.M.C.A. écrivant dans le Bulletin officiel de l'Y. M C. A., a trahi M. Monet ! Et pourtant, on était à Pékin entre *frères*, on ne parlait que d'amour et l'Y. M. C. A. aime M. Monet, nous le savons, au point de le subventionner.

Malgré tout, Joseph est trahi par ses frères, M. Monet. veux je dire, est trahi par son frère chinois, M. Ts'ieng-Kiang- Tch'ouan, son interprète, dans une feuille officielle, dans un compte-rendu officiel, du Bulletin de la Y.M..C.A. fondée à Pékin par M. le docteur John Mott, le labadens ou, mieux « L'animateur » de M. Monet. C'est aussi effroyable que l'histoire des Atrides. À qui se fier désormais ?

Mais si les auditeurs chinois de M. Monet au collège Ts'ing-hoa, à Pékin, le 6 avril 1922 ont été capables de commenter, d'ajouter, de traiter certains points en pareil cas, il faut avouer qu'ils sont de fiers lapins ! Car enfin, le sujet transcendant adopté par M. Monet : « Science et christianisme », avec étalage d'une érudition fantastique, n'était guère à la portée du vulgaire et fait pour que l'on put commenter, ajouter... M. Monet, qui gambadait de Hallopeau à Ortiz, devait être difficile à suivre pour des Chinois et M. Monet prétend de ces Chinois « qu'ils en remettaient » !

Si ce Ts'ieng-Kiang-Tch'oun fait figure de traître, il n'est pas seul hélas ! à persécuter M. Monet. Il y a MA traduction...

Car M. Monet me lance enfin ce trait : « l'élasticité a joué un rôle considérable dans VOTRE traduction (et le mot votre, qui m'atteint en plein cœur, est souligné.)

M. Monet peut dire ce qu'il voudra du Bulletin de l'Y.M.C.A. de Pékin. Ce Bulletin, quoiqu'il fasse, lui est acquis cordialement. Il s'en plaint, c'est de l'ingratitude ; je n'y puis rien. La *Christian Occupation on Indochina* a aussi porté un coup dur à M. Monet en s'occupant affectueusement de lui : Je n'y étais pour rien non plus. Le cas est le même. Pour vivre heureux, vivez caché. M. Monet voudrait bien que les Bulletins de l'Y.M.C.A. la *Christian Occupation*, quelques autres douzaines de publications, ne se soient jamais occupés de lui ; encore une fois, ce n'est pas ma faute. Je le lui ai dit, il y a longtemps : ce sont ses amis les plus chers qui le trahissent. Ils n'ont pas compris comme lui la nécessité... d'une certaine discréetion.

Maintenant comme je suis un faussaire, que me voilà percé jusqu'au fond du cœur d'une plaie imprévue aussi bien que mortelle — il me faut m'expliquer avant d'exhaler mon dernier soupir et comme l'autre je dis : « Lisez la réponse !

M. Monet, homme imprudent et impétueux mais apostolique, écrit : « Le texte français que vous continuez à citer, développer et commenter, malgré mes réfutations (!!!) est donc votre œuvre, ou celle d'un de vos employés, ce qui revient au même. »

Hélas ! non... l'index apostolique et vengeur de M. Monet qui me désigne au mépris des foules, s'égare..., et, par un phénomène que seule la *Revue spirite* ou le *Message théosophique* pourraient expliquer, cet index se loge... dans l'œil irrité de M. Monet lui-même ! Triste, ô bien triste aventure pour un « géodèle » ! Cet index agit à la façon du boomerang australien.

J'ai dit de la mirifique conférence de M. Monet à Pékin qu'elle avait été naturellement et pieusement insérée, comme il contenait, dans le nom 55 du Bulletin de la Y. M. C. A. chinoise.

Cet événement considérable est acquis à l'histoire. Ce Bulletin étant chinois, destiné à des Chinois et, tout à fait fortuitement, à l'Auvergnat que je suis, est rédigé en chinois...

(En vous voyant sous l'habit militaire, j'ai deviné que vous étiez soldat). Mais la traduction de cette *version officielle* ? Attention...

Et bien, contrairement au diagnostic mathématique de M. Monet, elle n'est pas mon « œuvre ni celle d'un de mes employés. » Elle n'a pas été faite sur commande et pour m'être utile ou agréable. On la trouve — *TEXTE CHINOIS ET TEXTE FRANÇAIS JUXSTAPOSÉS* — dans le troisième volume de la *Chine Moderne*, édité à l'Imprimerie de Hieu-hien en 1922. Cette traduction, due au sinologue distingué Wieger, occupe les pages 70, 71, 72, 73, 74, chapitre 26 de cet ouvrage ..

J'ajoute, pour préciser, que cette traduction, d'après le texte du n° 55 du *Bulletin officiel de la Y. M. C A. chinoise*, est un « SOMMAIRE du discours fait par M. le capitaine Paul Monet (calviniste), directeur du Foyer des étudiants annamites à Hanoï. »

Un sommaire ! Et M. Monet trouve qu'il en a beaucoup moins dit qu'on ne lui en fait dire.... Que de modestie !

Me voilà innocenté ; je n'ai point, cette fois encore, volé le bourdon de Notre Dame.

Mais M. Monet est bien malheureux...

Il était délégué de l'Indochine ? Eh oui ! Il le fallait bien. D'où vouliez-vous qu'il le fut ? Il arrivait de Hanoï. Alors !

Il était aussi directeur du Foyer des étudiants de Hanoï... Sur ce point il serait déplaisant d'insister. Si on l'a empanaché du titre de délégué de l'Indochine... malgré lui, il a entamé son homélie pékinoise en ces termes : « J'ai le privilège de travailler PRÉSENTEMENT PARMI LES ETUDIANTS DE HANOI, CAPITALE DU TONKIN, ET JE CROIS QUE LES PROBLÈMES QUI SE POSENT À L'HEURE ACTUELLE DEVANT VOUS SONT POUR LA PLUPART LES MÊMES QUE CEUX QUI SE PRÉSENTENT AUX ÉTUDIANTS ANNAMITES. »

Et ça, impossible d'ergoter. C'est encore acquis à l'histoire. M. Monet eut l'imprudence de claironner lui-même cette belle déclaration à tous les échos de l'univers pensant.

Abordons un paragraphe réjouissant. Dès qu'il m'écrivit, dès qu'il palabre en Indochine, M. Monet adresse des réverences aux missionnaires catholiques avec une sincérité, un cœur, qui tireraient des larmes à une lame de rasoir, sinon à un crocodile. Ce n'est pas une fois mais vingt fois qu'il a déclaré les « respecter profondément » ; Aujourd'hui, ce n'est plus avec la dos de la cuillère qu'il leur mesure l'encens : Oyez ! « J'ai toujours été le premier à rendre hommage à l'abnégation des missionnaires catholiques et à l'œuvre admirable, etc., etc. »

Seulement ça, c'est pas pour le Tonkin.., et sous l'œil des Barbares.

À Pékin, autre discours : « Si vous entendez dire que la France moderne se détourne de Dieu, vous reconnaîtrez le mal que certaines religions dogmatiques ont pu causer à notre pays. »

Ainsi « l'œuvre admirable, ces prêtres respectés profondément, cette abnégation, finalement... aboutissent à ce mal qui est de détourner la France de Dieu ! S'en peut-il trouver de plus grand aux yeux de M. Monet ?

Et ces hommes admirables professent « une doctrine qui répugné aux esprits cultivés. »

Ah ! pardon intervient M. Monet. Qui vous dit que j'aie visé le catholicisme ??? — O subtil M. Monet ! Quel distinguo ! Qui l'admettra ? Il ne faut pas exagérer à ce point ; ça vexe le lecteur, et le lecteur français veut être respecté !...

Enfin, M. Monet fait un acte d'humilité en attribuant à Pasteur un mot de Bacon, il a gaffé — c'est un lapsus ; absolvons cet apôtre, mais le mot « gaffe » qui est de lui, est encore excessif, et, lancé sur cette pente, M. Monet exagère de plus en plus et le voilà parlant de peau d'âne et regrettant pour me plaire de n'en être pas entièrement revêtu ! » C'est textuel ; — et qui ne voit la portée de cette exagération ! Comment peut-il croire que ce qu'il possède de peau par don de nature ne suffise point à ma satisfaction ? — et vive le naturel, Monsieur !

Enfin, on le voit, M. Monet ne rectifie, ne détruit rien en une épître pourtant si longue. Nous avons publié des textes que M. Monet feint d'ignorer, mais dont nous lui donnons avec précision la source et, bien tranquille, nous maintenons exactement et formellement ce que nous avons écrit.

Il a découvert au Yunnan, où il est l'hôte d'un pasteur américain de la Y. M. C. A. (ce n'est plus de l'amour... c'est de la rage), le numéro 55 du *Bulletin de la Y. M. C. A. chinoise* de Pékin. Il trouvera avec la même facilité, je l'espère, le troisième volume de la *Chine moderne* de Wieger ; de même que nous lui avons permis de découvrir (?) la *Christian Occupation on Indochina*... qu'il eut à jamais ignorée sans nous ! Et quel malheur !

Et maintenant un texte monétique... à mettre en oratorio :

« Oh, mes chers amis, comprenez-le bien : dans les heures très graves que doit vivre votre grand pays, un seul Sauveur vous sauvera. Nous vous en supplions, chers amis, avec toute l'angoisse que peut nous inspirer notre amour, sachez trouver celui qui pourra donner à ces coeurs la Lumière et la Vie. »

C'est aux Chinois de Pékin qu'étaient adressées ces touchantes objurgations. Ému à les lire, et pour témoigner de mes bonnes dispositions à l'égard va M. Monet, je termine en priant qui de droit de promouvoir cet officier géodèle si frémissant d'une angoisse sacrée que lui inspire son amour pour les Chinois au gradée supérieur .. mais peut être conviendrait-il que cette promotion eut lieu... dans l'armée un Salut.

Marc Dandolo.

Hanoï

(*L'Avenir du Tonkin*, 10 octobre 1923, p. 2, col. 2)

Monsieur Monet persiste. — Nous recevons de monsieur Paul Monet, directeur du « Foyer des étudiants annamites » une lettre qu'à notre vif regret nous ne pouvons insérer en raison de ce qu'elle contient de contraire à l'intérêt de tiers et de certaines appréciations blessantes à l'égard de ceux-ci.

UNE TROISIÈME LETTRE DE M. MONET

(*L'Avenir du Tonkin*, 19 octobre 1923, p. 1, col. 4)

Monsieur Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites de Hanoï, nous avait adressé, le 7 courant, une lettre qu'aux termes de la loi, nous avions le devoir de ne pas insérer. Elle contenait, en effet, des appréciations blessantes, des divulgations de nature à porter atteinte aux intérêts matériels et moraux d'un tiers. Nous fîmes cette objection

à M. Monet qui, trois jours plus tard, nous réitéra sa sommation d'insérer dont il nous fut impossible de tenir compte.

À la daté d'hier, M. Monet nous écrivit de nouveau ; le rédaction qu'il a enfin consenti à adopter ne présentant point le même caractère, nous lui donnons satisfaction.

Mais le malheur pour notre contradicteur est de témoigner sans se lasser, chaque fois qu'il prend la plume, de sa constance à faire de l'équilibre sur des pointes d'épingles.

Par sa lettre du 7 courant, il nous disait s'être logé à Yunnanfou « dans une petite dépendance qui lui avait été sous-louée (nous supprimons ici quatre mots blessants par un ex-missionnaire démissionnaire anglais — et non américain —, n'ayant jamais eu, d'ailleurs, aucun rapport avec l'Y.M.C.A. »

Notre allégation se trouvait inexacte en ce sens que nous avions dit, parlant de cet hôte, pasteur américain des Y. M. C. A.

Des gens plus experts que nous s'y sont trompés et il est d'ailleurs malaisé de dire à quel signe se distingue le pasteur démissionnaire du pasteur en charge. À Yunnanfou, cet ex révérend est toujours tenu pour révérend, nous lui en faisons notre révérence. On nous le donnait pour américain, il est anglais... *God save the king !*

Et maintenant, deux minutes de recueillement et... lisez M. Monet :

Hanoï, le 16 octobre 1923.

Monsieur,

Dans votre article du 7 octobre ; « L'Amour de la vérité chez M. Monet, apôtre », vous avez fait une allégation inexacte concernant strictement ma vie privée : à savoir que j'étais logé à Yunnanfou chez un pasteur de la Y. M. C. A. J'ai établi la fausseté [de cette assertion dans une lettre] du même jour dans laquelle j'indiquais nettement où et comment j'étais logé à Yunnanfou. Je vous ai alors adressé une nouvelle lettre (du 10 octobre) au sujet de laquelle vous êtes resté silencieux. Je vous demande, conformément à la loi, d'insérer la présente rectification au passage visé de l'article en question.

P. Monet.

AU PALAIS

Audience correctionnelle française du mercredi 7 novembre 1923

Procès en diffamation

(*L'Avenir du Tonkin*, 8 novembre 1923, p. 2, col. 1)

À la suite de la publication, dans les premiers jours d'août, d'une brochure intitulée « Réponse à M. Dandolo », brochure sortie de l'« Imprimerie spéciale du Foyer », signée de M. Paul Monet, directeur du « Foyer des étudiants annamites », répandue à plusieurs milliers d'exemplaires et contenant, en abondance, des injures et des diffamations à l'adresse de M. Dandolo, celui-ci assignait l'auteur de la brochure devant le tribunal correctionnel pour l'entendre condamner aux peines de droit, et, partie civile aux débats, il réclamait, à titre de dommages-intérêts, une somme de 6.000 piastres, dont moitié devait être versée à l'œuvre des aveugles de guerre ; moitié à l'œuvre de sœur Antoine.

M. Clémenti, directeur de l'*Argus*, ayant reproduit dans son journal un article du « Bulletin du Foyer des étudiants annamites », également incriminé, se voyait aussi l'objet de poursuites analogues pour injures et diffamation.

Les deux affaires ont été appelées, ce matin, devant le tribunal, mais la première seule a été retenue, M. Clémenti, malade, ayant demandé, en ce qui le concernait, un renvoi à quinzaine.

La parole a été donnée à M. Dandolo, qui a relevé, posément et clairement, toute l'affaire, mais en soutenant énergiquement les termes de son assignation.

M. Paul Monet, directeur du « Foyer des étudiants annamites », capitaine honoraire, s'est présenté à la barre avec la tenue de son grade et a fourni ses explications.

Le délibéré a été prononcé et le jugement ne fera pas rendu, croyons-nous, avant quinze jours.

AU PALAIS

Tribunal de 1^{re} instance
Audience correctionnelle française du mercredi 21 novembre 1923
(*L'Avenir du Tonkin*, 22 novembre 1923)

Diffamation

La loi interdisant la reproduction des débats d'un procès en diffamation nous ne nous étendrons pas sur celui intenté par notre directeur à M. Paul Monet, directeur du « Foyer des étudiants annamites ». Disons simplement que M. Morché, président du tribunal, a rendu ce matin son jugement — qui sera peut-être de nature à surprendre certaines personnes — et qu'il a condamné M. Paul Monet, pour diffamation, à 16 francs d'amende avec sursis, le condamnant également aux dépens, lesquels tiendront lieu de dommages-interêts. Ensuite a été appelée l'affaire dans laquelle M. Clémenti était poursuivi par notre directeur pour avoir reproduit dans son journal un article du « Bulletin du Foyer des étudiants annamites » injurieux et diffamatoire.

Le délibéré a été prononcé et le jugement sera rendu à quinzaine.

UN ÉVÉNEMENT

L'ENCYCLIQUE « INDICASTI, IN ARTICULO DE TUMULTU STUDIENNTIUM ».
(*L'Avenir du Tonkin*, 4 janvier 1924)

M. Paul Monet nous adresse sa dernière encyclique, à laquelle nous donnons — avec tout le respect convenable — la publicité de nos colonnes (en première page, caractères de 10). Nous étions, en outre, conviés à faire suivre ce document considérable par un chapitre des œuvres complètes sorties des presses du Foyer — (*liber mirabilis* ; *de theosophia*, *de metapsychia*, *de me diumnitate et arcane sensu* ; *de tabulis girovagantibus* ; *corpus australis* ; *apud Eliphas Levy et alios* ; *de sensibilitate exteriorisata*),

Bien que ce chapitre fut palpitant d'intérêt palpitant d'intérêt, Bien qu'il y fut question de « la France, nation généreuse et chevaleresque entre toutes, de M. le ministre Albert Sarraut, au nom si cher, de l'éminent directeur de l'Enseignement, du personnel enseignant très distingué » : qu'il y fut dit que « la France est ici, comme partout et toujours, le champion des idées généreuses, l'initiatrice des sacrifices féconds », que les « étudiants la voient sous les traits de leurs maîtres, etc., etc » ; nous ne pouvons publier ! C'est fort beau, c'est d'une « grande élévation morale », d'une ardente envolée lyrique, mais c'est un peu long.

Que nos lecteurs se consolent ; ils trouveront certainement toutes ces beautés recueillies un jour dans les anthologies bien faites, et, en attendant, les impatients peuvent s'en repaître à la *Revue du F.E.A.*, n° 2, page 69, psaume XXVI, verset 56 (se presser pour avoir ce numéro qui, bientôt, sera introuvable).

M. Monet eut voulu cette publication à l'*Avenir* ; il y voyait profit pour les âmes Publiant, nous eussions montré... notre bonne foi (ainsi écrit M. Monet, en faisant suivre cette ironie — qu'il a légère — de quelques points de suspension et d'un point d'exclamation.

Le trait est de saveur délicate, mais témoigne d'inconséquence. M. Monet a prononcé *ex cathedra*, dans un opuscule célèbre, que nous n'avions aucune espèce de bonne foi et qu'en particulier, ce « misérable », ce « monomane », ce « maître chanteur » de M. D. en est tout à fait dépourvu. Comment après ce coup, M. Monet consent-il à faire appel à une vertu si douloureusement absente ? Nous restons des déshérités, sans aucun « haut idéal » et sans « savoir à tout instant fixer les yeux, au bout de notre route, sur la LUMIÈRE QUI DOIT L'ÉCLAIRER. » Le Paraclet qui combla de ses dons M. Monet, nous a oubliés ; nous ne relevons que du mépris public et nous allons encore comparaître en correctionnelle.

Mais c'est trop faire attendre l'*Encyclique* :

*
* * *

Le directeur du Foyer des étudiants annamites à
M. le directeur de l'*Avenir du Tonkin*, Hanoï.
Hanoï, le 29 décembre 1923.

Monsieur le directeur,

Dans l'article intitulé « Une révolte au Collège du Protectorat », publié en première page dans votre numéro de ce soir, vous indiquez que les élèves révoltés sont venus au Foyer des étudiants annamites, puis laissez nettement entendre que cette société est l'auteur responsable de cette petite insurrection⁹.

Vous qui avez lu tous mes articles et conférences publiés dans ma revue¹⁰ ne pouvez ignorer combien une telle allégation est contraire aux faits. Il vous est impossible de ne pas savoir que je ne cesse de recommander très instamment à tous ces jeunes gens le respect, l'obéissance, la discipline, dont j'ai donné l'exemple toute ma vie. C'est entre mille que je relève dans ma revue les passages ci-joints (Conformément à la loi, je vous demande d'insérer la présente lettre « *in extenso* » en première page en votre prochain numéro. Quant aux passages joints, il est possible que leur longueur excède un peu mon droit de réponse: je vous demande cependant de les insérer aussi... pour montrer votre bonne foi !...)

[Vous abusez de l'ignorance] de vos lecteurs, dont la plupart n'ont jamais rien lu de ce que j'écris ni rien entendu de ce que je dis, pour tenter de leur inspirer une telle opinion.

Lorsque les jeunes élèves du Collège sont venus au Foyer, je les ai très sévèrement tancés comme ils le méritaient, leur montrant la folie de leur action et suis allé immédiatement prévenir un haut fonctionnaire de l'enseignement qui les a vertement réprimandés à son tour. Puis nous les avons fait sortir aussitôt, et j'ai fait placer à la porte du Foyer un écriteau ainsi conçu : « L'entrée du Foyer est formellement interdite aux étudiants révoltés. Le F. E. A. est une école de discipline, d'obéissance et de respect. Il n'admet pas qu'on se réclame de lui en pareil cas. »

⁹ Assertion tout à fait gratuite.

¹⁰ Erreur profonde.

Les étudiants de Saïgon et ceux de Haïphong se sont mutinés récemment : était-ce aussi la faute du Foyer de Hanoï ? Ceux de Saïgon et Hanoï se sont déjà soulevés à cinq reprises depuis six années. Était-ce la faute du Foyer qui n'existe pas ? Au contraire, j'affirme que si le F. E. A. était créé depuis trois ou quatre ans, et non depuis une année seulement, semblables faits ne se seraient sans doute pas produits aujourd'hui, parce qu'il les aurait prévenus. Au surplus, il m'est aussi impossible d'empêcher que des fous ou des niais se réclament, pour de tels faits, de mon œuvre qui leur est radicalement opposée, que d'empêcher, par exemple, que des gens aient naguère torturé et brûlé leurs semblables en se réclamant de Jésus-Christ.

Les jeunes gens de Hanoï ont été jaloux des lauriers de ceux de Saïgon, et il est fort probable, en effet, qu'ils ont de plus été poussés, ainsi que vous le dites : Non pas par le Foyer, comme vous le laissez entendre, mais bien plus vraisemblablement (*is fecit cui prodest*¹¹) par ceux qui lui ont déclaré une guerre sans merci et qui ont tout fait depuis le début pour le tuer. Si ces malheureux enfants ont été réellement poussés à commettre cette action insensée, les raisons en sont claires : Ce n'était pas contre le Collège du Protectorat ni contre mon excellent ami Lomberger que cette émeute était dirigée : C'était contre le Foyer et contre moi. On leur a fait quitter le Collège *uniquement* pour les amener chez moi, me compromettre à fond, et pour que puissent, ensuite, être écrits des articles comme celui de ce soir, pour qu'on ait la joie de crier à la réalisation de vos sinistres prophéties : « Tout cela finira mal, très mal ». Pour qui connaît les dessous de ces vilaines histoires coloniales, toute cette intrigue est cousue de fil blanc, et MM. le résident supérieur et le gouverneur général, que vous citez, ne sont pas hommes à se laisser prendre à ces grossières facéties.

En tout cas, comme je n'admet pas que, contrairement à tous faits vous me fassiez l'injure grave de me faire passer pour un fauteur de désordres, je vous intente sans délai, pour votre article de ce soir, une action en diffamation.

P. MONET

N. D. L. R. : c'est beau mais c'est triste !!!

RESPECT À CECI

(*L'Avenir du Tonkin*, 7 janvier 1924, p. 1, col. 5)

Cédant aux instances de nombre de nos lecteurs épris de « hautes pensées et d'un idéal élevé », soucieux de satisfaire aussi au désir que nous exprime en termes évangéliques et théosophiques M. Monet, nous publions cette belle page extraite du numéro 2 de la *Revue du F. E. A.* d'où il ressort, clair comme le jour, que les élèves mutinés du Collège du Protectorat n'allèrent pas chercher asile au Foyer des étudiants, ou, du moins, s'ils y allèrent, qu'ils eurent le plus grand tort d'y aller et qu'enfin, s'il restait établi qu'ils y allèrent, ce fut, à n'en pas douter, à l'instigation de quelque misérable conspirateur, soucieux de compromettre à fond monsieur Monet ou le docteur John Mott ou l'Y.M.C.A.

Nous cédons la plume à M. Monet lui-même, et convions nos lecteurs, au cours de la belle page qui suit, à ne pas manquer « à tout instant de fixer les yeux au bout de leur route sur la LUMIÈRE QUI DOIT LES ÉCLAIRER. »

Deux minutes de recueillement ; tournons le commutateur, et... en route... pendant que nous avons la LUMIÈRE.

¹¹ Le criminel est celui à qui le crime profite.

Extraits de « Qu'est et qu'une civilisation » publiée (sic) dans le n° 2 de la Revue du F. E A.

Page 69... Le choix à faire parmi les éléments de notre civilisation occidentale vous est bien facilité par ce fait qu'elle vous est apportée par la France, la nation généreuse¹² et chevaleresque entre toutes, qui s'est toujours donnée, et sans compter, au service des plus nobles causes. Elle vous donne aujourd'hui un témoignage bien précieux de cette générosité par la politique coloniale qu'ont suivi ici ses gouverneurs généraux, et particulièrement celui dont le nom vous est cher entre tous. monsieur le ministre Albert Sarraut. Le développement de l'instruction dans ce pays, la fondation de l'Université dont la plupart d'entre vous sont élèves, le choix de l'éminent directeur de l'enseignement que vous attendez, celui du personnel enseignant très distingué que comptent maintenant les cadres de l'Indochine sont des gages certains qui doivent vous inspirer confiance, reconnaissance et espoir. La France est ici, comme partout et toujours, le champion des idées généreuses¹³, l'initiatrice des sacrifices féconds ; vous la voyez, sous les traits de vos maîtres, telle qu'elle a toujours été au cours de son histoire : la France de toutes les Croisades, la nation généreuse qui fit l'indépendance de la Belgique pour en refuser ensuite l'annexion¹⁴, qui donna le sang des siens pour permettre à la Grèce de se libérer, et qui, hier encore, sut accepter, pour le triomphe du Droit, le terrible dilemme : vaincre ou mourir, et put, par la force que donne la conscience d'une noble cause, vaincre pour le salut de l'Humanité. En suivant les enseignements de vos maîtres, en vous efforçant de toujours mieux posséder notre langue si riche et si harmonieuse, vous apprendrez à organiser votre pays suivant les principes scientifiques nécessaires à toute nation qui veut aujourd'hui vivre et se développer, mais vous apprendrez surtout à dégager de toute son histoire la sublime figure de la France, à bien comprendre par ses littérateurs et ses savants les idées élevées qui l'ont toujours inspirée, à vous assimiler peu à peu ses concepts, à les faire vôtres, à les aimer, à les réaliser au cours de votre vie. Nulle nation n'aurait su mieux que la nôtre remplir auprès de vous ce rôle éducateur. Les qualités d'intuition profonde, de sensibilité, de faculté d'adaptation des Français établissent entre vous et nous des rapprochements étroits et permettent chaque jour davantage le développement d'une compréhension réciproque et d'une mutuelle sympathie qui sont indispensables au succès d'une telle mission.

Page 97... C'est l'amour pour votre pays, le désir de le rendre toujours plus heureux et plus beau, qui vous inspirera la force nécessaire pour vaincre la vanité puérile, la suffisance turbulente, la cupidité et l'ambition et leur fille, la Vénalité, cette plaie purulente qui a conduit la Chine à l'état de décomposition où nous la voyons présentement ; c'est cet amour pour votre pays qui saura vous inspirer confiance sans restriction et reconnaissance profonde envers la France qui aura su vous guider vers le but en vous gardant des précipices. Laissez-vous guider, mes chers amis ; étudiez en silence, écoutez vos maîtres, observez leurs enseignements, et travaillez sans relâche à votre progrès moral en vous rappelant que tout autre progrès est subordonné à celui-là ; réprimez les impatiences inconsidérées, fuyez les agités et les turbulents... Appliquez-vous assidûment à cette ascension où la France a le privilège de vous guider, mais apprenez à voir plus haut et plus loin que vos intérêts particuliers : ayez un *idéal*... et sachez à tout instant fixer les yeux, au bout de votre route, sur *la lumière* qui doit l'éclairer.

P. Monet

¹² Généreuse, pare qu'elle a des idées générefuse — *vide infra* N. D. L. R.

¹³ Champion des idées généreuses parce que généreuse par définition — *vide supra* N. D. L. R.

¹⁴ La France refusant d'annexer la Belgique ?! Histoire nouvelle brevetée à l'usage du F. E. A. Renvoyé à M. le consul de Belgique [Jaspar], à « l'éminent directeur de l'Enseignement », au « personnel enseignant si distingué » (N.D.L.R.).

LE TRANSFORMISME
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 janvier 1924, p. 1, col. 1 et 2)

Réfutations.

.....
Voilà donc ce que disent des savants incontestés, les Termier, les Zeiller, honneur de notre pays, un Colin.

Entendez maintenant une autre voix — qui n'est pas de l'Institut ! — parlant à des Annamites ! « Il est impossible de créer de toutes pièces, en une génération, une espèce biologique nouvelle ; il faut passer par les stades intermédiaires d'une évolution progressive et graduée : le rôle du biologiste est de DIMINUER le plus possible la durée de cette évolution, en favorisant l'apparition des formes intermédiaires. » Donc, conclut l'auditeur annamite, on crée des espèces !!! Parfaitement, proclame M. Monet s'adressant à nous, et vous n'êtes qu'un ignorant de le contester...

Et bien nous posons la question à notre Direction de l'Enseignement et à tout homme de bon sens : Est-il possible, quand nous détenons le trésor merveilleux de la science et, en particulier, de la science française, faite de clarté et de conscience scrupuleuse, est-il possible de nourrir ces intelligences annamites, non plus à l'aide de ce que nous possédons de réel, de substantiel dans ce trésor, mais au contraire de s'acharner en tout, sur tous les terrains, à repaître cette fringale de connaître par les viandes creuses des hypothèses ? Est-ce la notre première besogne et la plus urgente ?

Ces gens ne savent rien ; au lieu de donner à leur esprit des bases scientifiques indiscutées, nous les entraînons aux chimères. C'est pitoyable et c'est aussi une action dont nous avons le devoir de peser les conséquences. L'auteur de pareilles erreurs relève de notre appréciation. Il touche à une matière qui nous intéresse tous, tant que nous-sommes, et qui nous intéresse au suprême degré : la formation intellectuelle et morale indigène. Si le Gouvernement exerce ici un protectorat, il doit protéger il ne doit pas laisser travestir la science.

Notre honneur y est engagé. Pour professer, il faut des titres. M. Monet n'en a aucun. Nous avons besoin d'équilibre et de sens commun d'abord. Certaines fantaisies ne sont pas de saison parce qu'elles ne sont pas sans danger.

M.D.

À MONSIEUR LE GAC,
DIRECTEUR DU « COURRIER D'HAÏPHONG »

(*L'Avenir du Tonkin*, 12 janvier 1924, p. 1, col. 1 et 2)

Je vous sais gré, mon cher confrère, d'avoir enfin pris parti dans une querelle dont votre jugement vous a fait apprécier l'importance. Avec calme, avec une exemplaire et méritoire modération, vous dites l'essentiel sur l'œuvre du Foyer des étudiants annamites et sans doute estimez vous ne pas excéder votre droit de bon journaliste en examinant un peu cette création, surprenante non seulement dans ses moyens financiers, mais dans ses méthodes et dans ces théories métapsychiques et théosophiques. dont le propagateur nous vante « la grande élévation » et que vous tenez, quant à vous, pour élevées surtout « dans le genre loufoque ».

À première vue, il semblerait qu'en riant, en haussant les épaules, nous pourrions suffire à caractériser et ruiner sans doute ce « genre loufoque ».

Gardez-vous d'en rien croire cependant ! Curieux de ma nature, j'ai depuis longtemps tenu à me renseigner sur l'ésotérisme, le théosophisme, le spiritisme. Assez âgé — j'ai quelque dix sept ans de plus que M. le directeur du Foyer des étudiants —, j'ai connu Papus, vu Stanislas de Guaïta, lu les premières publications en France de mesdames Annie Besant et Blavatzky, et, enfin, suivi les mystifications célèbres de Diana Vaughan (!), comparse du stanisme à la Léo Taxil. Je possède les premiers numéros du *Lotus Bleu* et une documentation assez curieuse sur le Paris des messes noires d'il y a trente-cinq ou quarante ans, celui du chanoine Docre, dépeint par Huysmans et qui, de son vrai nom, s'appelait l'abbé Boulant, enfin du fameux et mélancolique Alta. On « envoûtait » alors à deux pas de la Sorbonne et du Collège de France ; le colonel de Rochas d'Aiglun couvrait de son autorité des théories curieuses ; Crooks et Richet — des savants ! — tombaient dans les rets des Eusapia Palatino, puis des Eva Carrère de la villa Carmen et, de nos jours, de la Sorbonne. On divaguait avec componction et un terrible sérieux, dans un monde de faiseurs, d'hallucinées, de drôlesses et de touchants gobe-spectres !

Vous avez lu vous même, je le vois, pas mal de choses sur cet ahurissant sujet et toutes ces manifestations, si révélatrices d'un détraquement et de la plus inquiétante aberration. Mais vous avez assez d'expérience, mon cher confrère, pour ne pas croire à la spontanéité en pareille matière. On eut raison de protester naguère contre la tendance de Taine à admettre, dans ses *Origines de la France contemporaine*, l'anarchie spontanée. L'histoire n'offre en réalité rien de ce caractère ; il y a un ordre logique, une sorte d'enchaînement et comme de filiation dans la succession des événements. À la condition de chercher, on découvre. L'axiome antique *omne vivum ex ovo*¹⁵ conserve sa pleine valeur dans le domaine des idées qui, elles aussi, ont leur genèse, naissent d'une semence et si donc le théosophisme, pour ne parler que de lui, prend corps, se répand, c'est qu'une main attentive s'applique aux semaines de cet assez mauvais grain.

Sur les tables du Foyer des étudiants sont étalées la *Revue métapsychique*, la *Revue spirite*, le *Message théosophique* et vous vous amusez à cette constatation ! Elle prête en effet à rire ; mais vous remarquez combien M. le directeur du Foyer s'irrite à votre plaisanterie... N'en doutez pas, il la trouve du plus mauvais goût. Qu'est-il donc arrivé ? Simplement que vous avez touché un point sensible. Laissez-moi vous dire ce qu'est ce point et pourquoi l'on y est si chatouilleux.

Et d'abord avez-vous fait attention à un article paru dans le n° 1 du Bulletin du foyer sur « Jeanne d'Arc.., médium » ? Il s'agit là d'une traduction de fragments d'un ouvrage de M. Léon Denis...

Or qu'est M. Léon Denis ? Simplement le successeur d'Allan Kardec, et le chef actuel du spiritisme. En passant, je me permets de vous signaler la contradiction qui s'affirme entre la prétention émise par M. le directeur du Foyer de ne « pas parler de ces questions au Foyer » et ce fait : M. Léon Denis traduit dans le *Bulletin* de cette oeuvre, traduit en annamite, mis entre des mains annamites... ! M. Monet ne parle pas de ces questions : il les livre, sans ouvrir les lèvres, à l'étude du ces malheureux indigènes, il les leur fait traduire. C'est substantifique molle, eut dit Rabelais.

Laissons ce côté fort laid d'une propagande tendant à présenter à nos protégés notre héroïne nationale sous l'aspect d'un médium. M. Leon Denis cite comme exemples de médiums « en rapports avec les hautes personnalités de l'espace (sic) » les « vestales romaines, les sibylles grecques, les druidesses de l'île de Sein... et Jeanne d'Arc ! » Mais, encore une fois, laissez cela qui est assez répugnant et abordons un autre ordre de faits.

M. Monet, comme vous le faites justement remarquer, vous adresse de prétendues rectifications qui mériteraient plutôt le nom de confirmations. C'est chez lui un curieux système.

¹⁵ Un être vivant ne peut provenir que d'un autre être vivant.

Or M. Monet se reconnaît subventionné par le docteur John Moll, fondateur de l'Y. M. C. A. C'est l'Y. M. C. A. de Shanghai, qui lui fait tenir ses fonds. Inutile donc de demander d'où vient l'argent : voilà cette origine établie. Mais, dit M. Monet, « aucune directive, ou indication d'aucune sorte » ne lui ont été données. Le Dr. John Mott verse l'argent et M. Monet est libre ; il n'a rien de commun avec les Y. M. C. A. Je me suis permis de faire observer qu'il y avait communauté de méthodes, de même qu'il y a communauté de fonds. Voulez-vous une indication nouvelle de la vérité de mon allégation ?

M. Monet (qui confirme en croyant rectifier.) nous la donne.

En janvier 1921 (exactement le 15 janvier 1921), une publication, dirigée alors par M. René Bazin, de l'Académie Française, les *Nouvelles Religieuses*, publiaient un article sur l'action des Y. M. C. A. en Italie.

L'excellente revue parlait d'abord du congrès d'Atlantic City, dont j'ai moi-même entretenu les lecteurs de l'*Avenir* et qui fut dénommé — sous les auspices du Dr John Mott — « World Survey Conference of the Interchurch World Movement. » Ce congrès affecta à ses « Foreign Mission » la bagatelle de cent millions de dollars, plus de deux milliards de notre monnaie.

Voilà M. le Dr John Mott à même de subventionner qui lui plaît. Les *Nouvelles Religieuses* précisent alors l'action en Italie de l'Y. M. C. A. Je passe un grand nombre de traits sur lesquels il faudra sans doute revenir, mais j'arrive au paragraphe relatif aux publications :

« Le terrain ainsi préparé (en se défendant à tout propos de propagande religieuse !) on attire alors les jeunes gens à des associations (sections sportives, cercles d'étudiants, etc.) et on leur fournit livres et journaux... Les revues employées dans ce but sont maintenant connues : Bilychnis, Vita Christiana, RIVISTA TEOSOFICA, Féde é Vita...

Tiens ! la *Revue théosophique* ? Vous voilà étonné, mon cher confrère. Vous trouvez singulier qu'à Rome, Naples, Milan, Turin, San Remo, l'Y. M. C. A. dispose de la *Rivista teosofica* en faveur des étudiants qu'elle attire, comme nous voyons ici, à Hanoï, M. Monet, qui use des fonds de l'Y. M. C. A. sans suivre ses directives, offrir à ses étudiants annamites le *Message théosophique*.

Vous trouvez que cela se ressemble un peu... ? Mais nous aurons à parler de M. Léon Denis qui classe notre Jeanne d'Arc au rang des sibylles, des vestales, des druidesses et des médiums, en un mot un peu au rang d'Eva Carrère sans doute, et nous demanderons si cet auteur est désormais classique et mérite d'être mis entre les mains de ces jeunes gens annamites, nos protégés.

Nous nous demanderons encore si des parents nous confient leurs enfants dans le but de leur apprendre ces théories genre « loufoque » comme vous le dites, et si nous répondons bien à leur confiance en les endoctrinant en douceur sous la bannière des Allan Kardec et des Léon Denis.

Je vous promets, mon cher confrère, qu'à cet examen, nous pourrons en toute sérénité user de la belle figure : la généreuse nation protectrice, porteur de flambeau de la civilisation ! car, vous pouvez m'en croire, comme flambeau, l'auteur de *Jeanne d'Arc médium* est un peu la ! Vous en jugerez, demain.

En terminant, laissez-moi vous dire qu'en apprenant hier [votre refus d'insérer le jugement condamnant M. Monet sur mes instances](#), j'ai constaté une fois de plus votre délicatesse et vos sentiments confraternels. Vous auriez certes pu publier ! Sans m'en rien dire, vous vous y êtes refusé. Je vous remercie de l'intention.

Un honneur de notre carrière, c'est qu'il nous arrive, vous le savez, de défendre l'ordre et d'être méconnus par les puissances d'ordre.

Peu importent les erreurs d'appréciations.

Je vous serre la main.

M. D.

P.S. — Dans un entrefilet paru hier, nous avons fait allusion à une étude du docteur Legendre, publiée par les soins du Comité de l'Asie Française et portant le titre : « Pénétration américaine de la Chine par l'école ». Nous avons, l'an dernier, cité des passages de cette fort judicieuse étude. Le Docteur y indique le rôle politique des Y.M.C.A. et les attaches officielles de cet organisme, sans dire expressément qu'il soit sous la dépendance du Foreign Office. C'est nous-mêmes et par voie de déduction, qui avons formulé cette conclusion.

À MONSIEUR LE GAC,
DIRECTEUR DU « COURRIER D'HAÏPHONG »
(suite)
(*L'Avenir du Tonkin*, 13 janvier 1924, p. 1, col. 1-3)

Ainsi, mon cher confrère, vous le voyez, l'Y. M. C A. propage le théosophisme et M. Monet, qui est subventionné par cette société américaine — mais n'en reçoit pas les directives — fait un peu comme elle. Certes, il ne parle jamais de cette question ! mais il donne à traduire Léon Denis, en annamite, et Léon Denis est le chef actuel du spiritisme, le successeur d'Allan Kardec ; enfin, les étudiants au Foyer, ont à leur disposition, la *Revue spirite*, la *Revue métapsychique*, le *Message théosophique*.

Ce qui se passe à Rome, à Milan, Turin, Naples, San Remo, se passe ainsi à Hanoï... Toute curieuse que soit la rencontre, peut-être penserez-vous qu'elle existe seulement. . entre l'Italie et Hanoï ? Nullement ; ce n'est point là une anomalie, un cas fortuit ; c'est une règle et dans le monde entier.

Qu'en conclure ? — Ce que vous voudrez, mon cher confrère ; sauf bien entendu que M. Monet ait avec les Y. M. C A. et M. John Mott leur fondateur, un lien autre que celui, avoué déjà, d'une subvention. Il n'y a pas directives ; il y a simple harmonie préétablie, comme il arrive aux grands esprits de se rencontrer sur certains sujets.

L'Y. M. C. A., à en croire les *Nouvelles religieuses*, entend « purifier les esprits ». C'est ce qu'annonce, paraît-il, une brochure publiée à Rome par le bureau central de la Y. M. C A — « Ce qu'est la Y. M. C. A. ce qu'elle se propose. » Pour purifier les esprits, rien de tel que le spiritisme, la métapsychie, la théosophie.

M. Léon Denis étant un auteur traduit au Foyer, il nous faut examiner ce que peut avoir de classique cet auteur et ce que sont ses mérites spéciaux. Traiter Jeanne d'Arc de médium est sans doute une marque de puissante originalité, mais ce titre serait insuffisant pour nous permettre de juger opportune la vulgarisation, parmi l'élite intellectuelle annamite, d'un aussi grand esprit. Le mieux est donc de citer ce maître. Vous avouerez, mon cher confrère, que nous devons apporter un peu de clarté dans les intelligences de nos protégés, ne leur donner que des notions parfaitement intelligibles; bref il nous faut, comme le prétend l'Y. M. C. A. purifier les esprits. Vous allez voir que M. Léon Denis est le maître indiqué pour parvenir à des fins si désirables.

Maintenant, mon cher confrère, soyez fort attentif ; ce qui va suivre vous étonnera, au premier abord, mais au second « rabord » (excusez, je ne plaisanterai plus !), vous serez... purifié, aussi pur puissiez-vous être, car un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. — Vous nagerez alors dans les sphères *périspiritales* ; c'est au moins la grâce que je vous souhaite ! Et maintenant, que la Lumière soit et... encore une fois, je ne saurais trop vous le répéter : attention :

« Les esprits d'ordre inférieur, écrit M. Léon Denis, enveloppés de fluides épais, subissent les lois de la gravitation et sont attirés vers la matière. Tandis que l'âme épurée parcourt la vaste et radieuse étendue, séjourne à son gré sur les mondes et ne voit guère de limites à son essor, l'esprit impur ne peut s'éloigner du voisinage des globes matériels ... La vie de l'esprit avancé est essentiellement active, quoique sans fatigues.

Les distances n'existent pas pour lui. Il se transporte avec la rapidité de la pensée.

Son enveloppe, semblable à une vapeur légère, a acquis une telle subtilité qu'elle devient invisible aux esprits inférieurs. Il voit, entend, sent, perçoit, non plus par les organes matériels qui s'interposent entre la nature et nous et interceptent au passage la plupart des sensations. mais directement, sans intermédiaire, par tous les parties de son être. Aussi, ses perceptions sont elles autrement claires et multipliées que les nôtres. L'esprit élevé nage en quelque sorte au sein d'un océan de sensations délicieuses. Des tableaux changeants se déroulent à sa vue, des harmonies suaves le bercent et l' enchantent. Pour lui, les couleurs sont des parfums, les parfums sont des sons. Mais, si exquises que soient ses impressions, il peut s'y soustraire et se recueille à volonté en s'enveloppant d'un voile fluidique, en s'isolant au sein des espaces. L'esprit avancé est affranchi de tous les besoins corporels. La nourriture et le sommeil n'ont pour lui aucune raison d'être. Les esprits inférieurs emportent avec eux, l'au-delà de la tombe, leurs habitudes, leurs besoins, leurs préoccupations matérielles.

Ne pouvant s'élever au-dessus de l'atmosphère terrestre, ils reviennent partager la vie des humains, se mêler à leurs luttes, à leurs travaux, à leurs plaisirs... On rencontre dans l'erraticité (!!!) des foules immenses toujours à la recherche d'un état meilleur qui les fuit... C'est en quelque sorte le vestibule des espaces lumineux, des mondes meilleurs. Tous y passent, tous y séjournent, mais pour s'élever plus haut. Toutes les régions de l'univers sont peuplées d'esprits affairés. Partout des foules, des essaims d'âmes montent, descendent, s'agitent au sein de la lumière ou dans les régions obscures. Sur un point, des auditoires s'assemblent pour recevoir les instructions d'esprits élevés. Plus loin, des groupes se forment pour faire fête au nouvel arrivant. Ailleurs, d'autres esprits combinent les fluides, leur prêtent mille formes, mille teintes fondues et merveilleuses, les préparent aux subtils usages que leur destinent les génies supérieurs. D'autres foules se pressent autour des globes et les suivent dans leurs révolutions, foules sombres, troublées, qui influent à leur insu sur les éléments atmosphériques. L'esprit, étant fluidique lui-même, agit sur les fluides de l'espace. Par la puissance de sa volonté, il les combine, les dispose à sa guise, leur prête les couleurs et les formes qui répondent à son but, c'est dans les demeures fluidiques que se déploient les pompes des fêtes spirituelles. Les esprits purs, éblouissants de lumière, s'y groupent par familles. Leur éclat, les nuances variées de leurs enveloppes, permettent de mesurer leur élévation, de déterminer leurs attributs... La supériorité de l'esprit se reconnaît à son vêtement fluidique... »

J'arrête cette citation, mon cher confrère ; vous avez certainement compris ce texte admirable ; aurez-vous ri ? Je ne le pense pas et, en effet, ce n'est pas le moment tout cela est grave ! Très grave....

Vous avez eu le grand fort, vous a dit M. Monet, de railler les théories de M^{me} Annie Besant et M^{me} Blavatzky « sans les connaître, elles qui sont d'une grande élévation morale... » Qu'auriez-vous fait, connaissant ces « théories philosophiques » ? Si vous aviez su, en particulier, ce qu'a écrit M^{me} Besant (La mort et l'au-delà) sur le « Summerland » (pays d'"té de l'au-delà !) avec ses « maris-esprits », ses « femmes-esprits », ses « enfants-esprits » allant à « l'école et à l'Université Céleste et devenant des esprits adultes » ? ? ?

Hélas ! Il faut quitter l'erraticité, les *fluides animiques*, l'*astral*, les *sphères périspiritales*, l'*université céleste*, au risque de ne devenir jamais des esprits adultes..

En 1921, M. René Guénon, qui s'est spécialisé dans l'étude des doctrines hindoues, publiait un livre sur le théosophisme. Je ne vous citerai rien du corps de cet ouvrage ; je m'en tiendrai à de simples passages de sa conclusion et qui concordent admirablement avec ce que disent en particulier les *Nouvelles religieuses*, et aussi tous les auteurs ayant traité de même question

« Il nous paraît hors de doute, dit M. Guénon, que certaines des tendances qui s'affirment dans la propagande théosophique.. portent la marque de l'esprit du protestantisme anglo-saxon.

« Si l'on examine les méthodes que le théosophisme emploie à sa diffusion, il est facile de voir qu'elles sont identiques à celles dont usent les sectes protestantes (américaines) : de part et d'autre, c'est même acharnement à la propagande, et c'est aussi la même souplesse insinuante pour atteindre les divers milieux que vise cette propagande, en créant toute sortes d'associations, plus ou moins indépendantes en apparence, mais toutes destinées à concourir à la même œuvre. Faut-il rappeler ici par exemple, l'action protestante qui s'exerce en tous pays au moyen de ces « Unions chrétiennes de jeunes gens » (Y. M. C. A.) et de leurs filiales. PARMI CELLES-CI, IL FAUT CITER, EN FRANCE, L'ŒUVRE DES FOYERS DU SOLDAT — où tous sont admis sans distinction de confession religieuse, afin de faire aussi large que possible le champ D'UN PROSÉLYTISME QUI, POUR ÊTRE DÉGUISÉ, N'EN EST PAS MOINS ARDENT ?... Il en est d'autres QUI AFFICHENT UNE NEUTRALITÉ ABSOLUE, et qui ne leur sont pas moins étroitement rattachées, qui ont parfois à leur tête une partie du même personnel. »

Vous le voyez, mon cher confrère. l'examen de cette question, dès qu'on le pousse un peu, nous amène à de très intéressantes constatations. Faudra-t-il aller plus loin ? La suite des évènements nous l'indiquera.

Nous sommes du pays de Pascal, d'Ampère et de Pasteur, et il est assez affligeant de penser qu'à des Annamites avides de s'instruire, à des étudiants, nous donnions, comme étant de notre bagage national scientifique philosophique, les aperçus géniaux et transcendants de cet excellent M. Léon Denis sur « l'erraticité », et cette « supériorité de l'esprit qui se reconnaît à son vêtement fluidique ».

Il y a quelques mois, un élève annamite, appartenant au plus haut enseignement local, faisait part de la mort de son père à un personnage de distinction. De toute évidence, le style noble s'imposait ; il fallait faire honneur à l'Université. « Monsieur, écrivit donc notre jeune homme, j'ai la douleur de vous apprendre que mon respectable père vient de franchir le Styx sur la barque à Caron...»

Voilà de l'assimilation et de la meilleure. Attendons cependant et nous recevrons sans peu d'autres avis du même genre, mais modifiés dans le sens théosophique :

« Mon vénéré père, Monsieur, est allé dans l'erraticité, rejoindre ces foules immenses toujours à la recherche d'un état meilleur qui les fuit. Cependant, comme il était de son vivant ly truong, j'ose espérer qu'il a été promu au rang de ces esprits supérieurs, qui, dans les espaces périspiraux, dans les demeures fluidiques, se distinguent par l'éclat, les nuances variées de leurs enveloppes, ce qui permet de mesurer leur élévation, de déterminer leurs attributs. La supériorité de son esprit se reconnaît sûrement à son vêtement fluidique... »

Quelle fierté sera la nôtre ! Cependant, comme vous aurez été charitalement prévenu par moi, mon cher confrère, vous n'en aurez, par bonheur, pas de congestion cérébrale.

Très confraternellement vôtre.

M. D.

LA PAGE DE M. MONET

MONSIEUR PAUL MONET NOUS ÉCRIT.
IL A TOUJOURS ÉTÉ UN BRILLANT ÉLÈVE.

IL A RECUEILLI PARTOUT LES PLUS GRANDS SUCCÈS SCOLAIRES.
IL S'EST FAIT UNE HABITUDE CONSTANTE D'ÊTRE REÇU NUMÉRO UN PARTOUT.
UN AUTRE PIERRE BERTRAND !

TOUJOURS CALÉ ; JAMAIS RECALÉ
(*L'Avenir du Tonkin*, 16 janvier 1924)

Il ne s'est pas présenté à Polytechnique.
Mais.... sil s'y était présenté,
Il eut été d'avance certain d'y être reçu
Il n'est pas licencié ès sciences. Mais il devrait l'être;
Il n'est pas député. Mais il aurait pu l'être : « On lui a offert d'être candidat, tous frais payés, avec la collaboration de trois grands journaux parisiens ; il a refusé.
On lui a offert « une belle carrière dans l'administration coloniale » mais.
On lui a offert « plusieurs autres silva lions des plus avantageuses » mais...
Père de famille, il avait rêvé de consacrer sa fortune à la France et aux Annamites.

*
* *

Hanoï, le 11 janvier 1924.
M. Paul Monet, directeur du F. E. A.
à M. M. Dandolo, directeur de « *L'Avenir du Tonkin* »,
à Hanoï.

Monsieur le directeur,
Dans l'article « Le transformisme » paru dans votre journal d'aujourd'hui, article qui aurait dû rester sur le terrain scientifique, vous me mettez encore en cause par des allégations fausses que je dois réfuter en vous demandant, conformément à la loi, d'insérer la présente lettre *in extenso* dans votre prochain numéro, même place, mêmes caractères.

1° Il est faux que « j'ai (sic) échoué à de hautes écoles ». Élève en mathématiques spéciales au Lycée Saint Louis, mes derniers classements, sur cinquante élèves étaient : n° 1 en français, n° 2 en physique et chimie, n° 4 en mathématiques, etc. (je puis le prouver), j'étais parmi les quatre élèves qui suivaient des cours spéciaux pour Normale Sciences, et j'avais encore devant moi trois années de préparation avant d'atteindre la limite d'âge. Je ne crois donc pas m'avancer trop en disant que j'étais *certain* d'être reçu à Polytechnique et probablement à Normale dans un bon rang si de douloureuses raisons privées n'étaient venu brutalement mettre fin à mes études. Ce n'est pas tout à fait la même chose que d'être le fruit-sec recalé que vous présentez aimablement à vos lecteurs.

J'ai n'ai jamais été « recalé » nulle part et ai même eu l'habitude, je regrette d'être obligé de le dire moi-même, d'être reçu n° 1 partout où je me suis présenté, particulièrement au baccalauréat¹⁶ où j'ai obtenu mention et félicitations et au premier certificat de licence ès sciences. À Fontainebleau, où j'ai été admis, par autorisation exceptionnelle, à suivre les cours avec mes camarades de l'X, j'ai été, par mes notes, classé en tête de leur promotion pour l'Artillerie coloniale.

2° Il est faux que « j'ai (sic) failli décrocher des diplômes d'études supérieures puisque, comme il vient d'être dit, j'ai été reçu n° 1 de la Faculté des sciences de Marseille au premier certificat de licence mathématiques, avec mention, et aurais très vraisemblablement obtenu de même les deux autres certificats que j'avais entièrement préparés avec d'excellentes notes si les nécessités de mon métier militaire n'avaient interrompu cette préparation en m'envoyant en Cochinchine, puis (sur ma demande)

¹⁶ Reçu n° 1 au baccalauréat ! Les choses ont donc bien changé. Le baccalauréat naguère n'était pas un concours et l'on n'y distribuait pas de numéros de classement. Mais c'est peut-être à titre exceptionnel.

pendant quatre années en certains endroits que vous ne connaissez pas et où je me suis fait à plusieurs reprises « casser la figure.¹⁷ »

Je regrette vivement d'être obligé de donner ici ces détails personnels peu intéressants, mais je ne puis admettre que, devant la jeunesse annamite non plus que devant l'enseignement que vous essayez aussi d'ameuter contre moi, vous tentiez de me faire passer pour un crétin¹⁸. Je ne suis qu'un très modeste travailleur, mais je crois être aussi autorisé que vous pour étudier, en toute modestie, ces sujets, lorsque vous vous arrogez le droit de discourir sur tout, d'abondance, en bon journaliste, et de FORMER l'opinion¹⁹.

Deux faussetés dans cet article, deux autres, que j'ai relevées ailleurs, dans l'article « On rend l'argent », cela fait quatre faussetés (sans parler des autres) le même jour. C'est un peu beaucoup.

Je ne crois pas mériter votre aimable comparaison avec M. Homais. C'est M. Pierre Termier, de l'Institut, qui parle de « phylums »²⁰. Pour moi, je me suis contenté d'écrire, en manière de comparaison, la phrase que vous citez en l'isolant du contexte, et sur laquelle vous avez tant brodé : « Il est impossible de créer de toutes pièces, en une génération, etc. » Je ne vois pas là, ni ailleurs les grands mots dont vous parlez.. en leur proposant de grands remèdes ! Et pourquoi imprimez-vous en lettres capitales votre citation sur le dogmatisme en matière de transformisme ? Elle ne s'applique nullement à moi. Je suis l'ennemi déclaré du dogmatisme sous toutes ses formes... et vous ne pouvez certes pas en dire autant.

Pour en revenir à la questions des espèces et des variétés, je regrette très vivement de ne pas avoir ici l'ouvrage intitulé « Espèces et variétés », par de Vries (trad. Blaringhem). Je n'aurais eu que l'embarras du choix des citations. Tout ceci n'est qu'une querelle de mots, car il est bien avéré qu'il est à peu près impossible de dire où s'arrête l'espèce et où commence la variété, quels que soient les caractères considérés. Et parmi les meilleurs auteurs, les plus hautes autorités en biologie, la très grande majorité est d'accord pour reconnaître que les mutations de caractère, définitif obtenues particulièrement dans le règne végétal affectaient bien des espèces que l'on aurait ainsi transformées en quelques générations, et non de simples variétés. D'ailleurs, il ne s'agissait là, je le répète, que d'une image pour expliquer que la transformation que certains voudraient obtenir des Annamites ne pouvait se faire aussi brusquement et qu'il y fallait tact prudent et patience avisée, sous peine de créer des monstres. Il n'y avait vraiment pas de quoi écrire d'aussi longues colonnes et me traiter d'autodidacte et de crétin comme vous le fîtes l'an dernier...²¹ Si je vous ai répondu par « ignorant ».... ma foi, vous l'aviez bien cherché....²²

Il n'est pas besoin d'être « d'avant-garde » pour croire aux théories de l'évolution ; c'est plutôt le contraire qui serait exact²³.

L'époque n'est pas bien éloignée où l'on obligeait à la rétractation celui qui avait osé dire que la terre tournait, où l'on soutenait mordicus que l'univers avait été créé par Dieu en six jours de vingt-quatre heures, que l'apparition de l'homme remontait à quatre-mille ans, et où Champollion voyait une bonne partie de ses découvertes

¹⁷ Vieille antienne. M. Monet s'admirer et ne laisse pas aux autres le soin de « l'élogier ». Il estime extraordinaire, ayant eu trente ans en 1914, et étant officier de carrière, d'avoir fait la guerre. M. Monet n'a pas la modestie coutumière chez les héros... qui, en général, parlent fort peu de ces choses.

¹⁸ Crétin ! Nous nous n'avons pas l'habitude de ces épithètes. Nous en laissons l'usage à M. Monet qui, « dans une circonstance solennelle », s'en servit pour qualifier le plus éminent de ses coreligionnaires, à notre profond écœurement d'ailleurs.

¹⁹ Former l'opinion publique ! Non. L'éclairer oui, autant qu'il dépend de nos faibles moyens.

²⁰ C'est M. Termier qui est Homais !!!

²¹ Je n'ai jamais traité M. Monet de crétin. Je lui laisse ces méthodes de discussion.

²² Cette épithète « d'ignorant » nous dispensait de publier la lettre, mais chaque fois qu'il s'explique, M. Monet s'enferre davantage...

²³ Incompréhensible.

étouffée par ceux qui craignaient qu'elles ne vinssent démentir les écritures (cf. *Revue des questions scientifiques*, des R. P. J. de Louvain, dernier n°). Aujourd'hui, l'église catholique s'est hautement honorée en acceptant toutes ces vérités scientifiques et c'est vous-même qui reconnaissiez la haute antiquité de notre pauvre machine ronde. Allons, il y a bon espoir : encore quelques années, et nous serons d'accord sur tous les points..... Il ne sera pas trop tôt en vérité !

Permettez-moi de terminer sur quelques citations.

Dans son ouvrage « La crise du transformisme », Le Dantec parle très nettement, en de nombreux passages, « des cas indéniables de transformation d'une espèce en une espèce différente », de « transformation des espèces les unes dans les autres », de « fabrication des espèces actuelles », etc. M. Le Dantec, dans le monde savant, occupe une place voisine de celle de M. Flammarion ! Quand on veut être sérieux, on se garde de citer l'un ou l'autre.²⁴. Bien qu'il conteste une bonne partie des conclusions de de Vries, il ne peut nier les faits et ne l'essaye pas. Page 160, il reconnaît formellement qu'une « transformation quantitative peut conduire à une variation qualitative » et que, par conséquent « l'on franchit les limites de l'espèce ». Il revient sur ce genre de transformations deux pages plus loin et ajoute :

« Nous verrons d'ailleurs comment les réactions sexuelles nous révéleront ce passage de la variété à l'espèce définitive. »

Les ouvrages de de Vries ; ses travaux si importants sur les « mutations brusques » seraient à citer en entier. Je prie ceux de vos lecteurs que la question intéresserait de bien vouloir s'y reporter.

De très nombreux passages de Ch. Depéret (*les Transformations brusques des êtres vivants*) seraient aussi à citer. Retenons seulement celui-ci (page 275) : « Si l'on se borne à comparer entre elles les mutations voisines, les écarts qui les séparent sont très faibles et paraissent trop insignifiants pour mériter d'être distinguées à titre d'espèces. Mais si l'on saute par-dessus un certain nombre de ces formes intermédiaires, et surtout si l'on vient à comparer les types extrêmes d'un même rameau, on observe des différences assez importantes pour justifier la séparation non seulement d'espèces, mais même quelquefois de genres parfaitement légitimes, etc. Il est vrai.. que les espèces et les genres ainsi formés par l'évolution directe et normale d'un rameau restent toujours très étroitement apparentées, etc... » Voir encore page 282 ce qu'il écrit des mutations réalisées par de Vries sur ses fameuses *Onothera Lamarckiana* : «... C'étaient deux véritables espèces jusque-là inconnues... Ces nouvelles espèces ont maintenu constamment leurs caractères, etc. Ces variations se maintiennent indéfiniment par hérédité, il n'y a aucune raison de leurs refuser le titre d'espèce... Nilsson est arrivé à des résultats analogues, etc. »

Tout le chapitre serait à citer. De même pour bien des passages des ouvrages de Blaringhem et de Delage et Goldsmith qui se trouvent entre les mains de toutes les personnes s'intéressant à ces questions. Je me permettrai d'aborder, très discrètement, et en vous demandant pardon de la liberté grande, ce sujet dans la *Revue du F.E.A.* et ne peux m'étendre ici davantage. De même que les théories récentes sur la constitution de l'atome²⁵ qui ont fait aussi l'objet de vos railleries sur l'unité de la matière, qui expliquent aujourd'hui si clairement la classification des corps dits simples de Mendeleïew et reçoivent chaque jour de nouvelles vérifications.

Quant à la prudence à apporter dans l'énoncé des hypothèses relatives à l'évolution, je suis absolument de votre avis et ne crois pas mériter les reproches que vous semblez m'adresser à ce sujet. D'ailleurs, vous pourrez toujours parler « d'hypothèses » tant que nous n'aurons pas de témoin oculaire et de bonne foi qui aura pu observer tout cela « de visu » depuis quelques dizaines ou centaines de millions d'années et nous l'attester

²⁴ M. Le Dantec, dans le monde savant, occupe une place voisine de celle de M. Flammarion ! Quand on veut être sérieux, on se garde de citer l'un ou l'autre.

²⁵ Assertion toute gratuite. Je n'ai jamais raillé la théorie atomique.

aujourd'hui. Et ce témoin-là n'est pas près, que je sache, de venir se présenter à « l'Avenir du Tonkin » ou au F. E. A.

P. MONET

*
* *

Hanoï, le 11 janvier 1924.

Le directeur du Foyer des étudiants annamites
à M. M. Dandolo, directeur de l'« Avenir du Tonkin » à Hanoï.

Monsieur le directeur,

Il est faux, *abominablement faux*, que l'aie jamais déclaré, ni dans une circonstance solennelle, ni autrement, que « j'ai été désavoué par toute ma famille »²⁶. C'est une parfaite fausseté, je n'ai jamais déclaré ce qui serait contraire à tous les faits : je suis uni à ma famille par les liens de la plus profonde affection, et entretiens avec ses membres des relations très suivies et très affectueuses²⁷. Je ne veux pas qualifier comme elle le mérite votre manœuvre d'aujourd'hui — cela pourrait me coûter seize francs²⁸ — Mais vous venez de prouver une fois de plus que vous méritez, et au-delà, tous les termes de ma fameuse « Réponse »²⁹. Vous voudriez, par des procédés comme ceux-là, dont tous les honnêtes gens pensent... ce que je pense, me pousser à bout et vous attirer ce que vous méritez³⁰. Cela ne prendra pas.

Il est non moins faux que le dernier acompte que j'attendais sur le crédit Mott quand je vous ai écrit, et que je viens de recevoir, ait été précédé d'un autre (« antépénultième ») postérieur³¹ aussi à ma renonciation à ce crédit.

Je retiens ces deux faussetés et particulièrement la première comme nouveaux motifs pour l'instance en diffamation que je vous ai intentée.

Je vous demande, conformément à la loi, d'insérer ceci « *in extenso* », en réponse à l'article : « On rend l'argent », en date de ce jour, à la même place, dans votre plus prochain numéro.

P. MONET

DES PERLES, DES PERLES ENCORE..
ET QUELQUES FAUTES D'ORTHOGRAPHE EN GUISE DE MONTURE..
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 janvier 1924, p. 1 et 2)

Hanoï, le 13 janvier 1924

Le Directeur du Foyer des étudiants annamites
à M. le directeur de l'*Avenir du Tonkin*, Hanoï

M. le directeur,

²⁶ La mémoire de M. Monet le sert mal. Je fais appel au sentiment de l'honneur chez les personnes renseignées comme je le suis pour confirmer mon affirmation.

²⁷ Cela n'a rien de commun avec ce que j'ai dit. J'ai dit désaveu. On peut désavouer les opinions de quelqu'un sans lui retirer une affection qui tient aux liens du sang. Il n'y a rien de diffamatoire à prétendre au désaveu de certaines opinions politiques, religieuses, scientifiques.

²⁸ Phrase qui constitue, en somme, une injure à la magistrature.

²⁹ M. Monet, suivant l'expression dont il se servit, *vomit* alors ; mais vomit sur lui.

³⁰ M. Monet récidive dans la menace. Il abuse de la situation que lui crée son invalidité. C'est peu brillant.

³¹ Bouillie pour les chats ! M. Monet excelle à me faire dire ce que je n'ai point dit. Nous reviendrons sur ce sujet.

Je vous demande, conformément à la loi, d'insérer ceci en réponse à vos articles « À monsieur Le Gac, directeur... etc. » paru dans les numéros d'hier et d'aujourd'hui de votre journal.

1° La façon dont vous présentez votre citation de Léon Denis en l'entremêlant habilement d'allusions à la traduction des extraits parus dans ma revue laisse entendre à tous que ces citations que vous faites et celles que je fis ne sont qu'un. Vous écrivez même : « Il est assez affligeant de penser qu'à des Annamites avides de s'instruire, à des étudiants, nous donnions comme étant de notre bagage national scientifique ou philosophique les aperçus généraux et transcendants de cet excellent M. Léon Denis sur l'erraticité, et cette « supériorité de l'esprit qui se reconnaît à son vêtement fluidique. »

Ceci est, une fois de plus, parfaitement faux, et vous ne pouvez l'ignorer. Je me suis toujours bien gardé de présenter à nos jeunes gens « ces aperçus géniaux » et infiniment contestables de M. Léon Denis... et, *a fortiori*, je les leur aurais encore bien moins présentés « comme étant de notre bagage scientifique ou philosophique. » Vous vous donnez beaucoup de mal pour ridiculiser ma personne et mon œuvre après avoir tenté de les salir. Mais pour tous ceux de vos lecteurs qui prendront la peine de remonter aux sources, tout ceci se retournera contre vous, en donnant la mesure de vos procédés.

J'ai demandé à être jugé sur ma revue, c'est vrai : mais *sur ce que j'y écris*, et non pas sur ce que vous m'y prêtez gratuitement³². Or, j'ai eu bien soin, avant de publier ces extraits relatifs à Jeanne d'Arc, de les expurger en y regardant de fort près, et d'en retirer tout ce qui pouvait sembler relever des théories spirites de M. Léon Denis. Ce qui reste est exclusivement relatif au splendide caractère moral de la Lorraine³³ et au rôle patriotique qu'elle a joué et pourrait être signé d'un quelconque de vos amis, voire même de vous si votre admirable talent d'écrivais ne vous plaçait absolument hors de pair.... J'ai cité Léon Denis (spirite) comme j'ai cité hier et citerai demain : Massillon (catholique bon teint), Lamennais (catholique moins bon teint), Ch. Wagner (protestant), Confucius (confucianiste, ou supposé tel), etc., etc.³⁴ en me tenant strictement sur (*sic*) le domaine moral où tout le monde devrait être bien d'accord et le serait en effet s'il n'y avait des M. D. pour faire obstinément la guerre aux amoureux de la paix³⁵.

2° Donc, sachant que j'ai fait abandon du crédit Mott pour mettre fin aux calomnies indignes auxquelles il avait servi de prétexte, votre seule « réaction » consiste :

a) à prétendre que j'ai reçu quand même plusieurs acomptes, ce *qui est faux*.

b) à continuer vos rapprochements entre mon œuvre et les Y. M. C. A., et vos développements sur le caractère de propagande américaine de ces associations, etc., bref à poursuivre « quand même... ! » une campagne qui a été jugée par le tribunal outrageante et diffamatoire et par le public indignement calomnieuse. Et la preuve que vous en fournissez aujourd'hui, c'est que l'on trouve sur mes tables de lecture une revue théosophique (offerte par une personne de Hanoi)³⁶, et qu'une revue du même genre se trouve aussi aux Y.M.C.A. !..³⁷ Cette démonstration est suffisamment ridicule par elle-même pour que je n'ai (*sic*) pas à y répondre autrement. Je m'étonne toutefois que vous ne me taxiez pas de propagande catholique dissimulée puisque j'ai une dizaine de journaux et revues de cette opinion, et que l'exactitude de cette assertion serait ainsi dix fois plus probable que celle de la précédente³⁸.

En résumé, vous avez saisi — mieux : vous avez fait naître — une occasion nouvelle de fournir au public un excellent témoignage de votre bonne foi, de vos procédés

³² Et sur ce que M. Monet cite (?)

³³ La Lorraine..... Medium !

³⁴ Aimable œcuménisme, éclectisme ou salade, au choix.

³⁵ Remarquable lyrisme.

³⁶ Et la Revue spirite ? Et la Revue métapsychique ?

³⁷ Par une coïncidence constatée dans le monde entier, n'invoquons pas le hasard.

³⁸ Admirable.

excellents, de la sûreté de votre jugement, de votre conscience scrupuleuse, de votre amour de la vérité, et de cette grande qualité volontiers le mérite de ceux-mêmes qui sont en dehors de nous. Vous en avez admirablement profité, et ceux de vos lecteurs qui auraient pu ne pas être édifiés le sont aujourd'hui. Permettez moi de répéter ce que vous écriviez il y a quelques mois : « Nous pensons qui y aura stupidité à prolonger cette controverse ³⁹.

P. MONET

*
* *

Hanoï, le 16 janvier 1924.
Le directeur du Foyer des étudiants annamites
à M. le directeur de l'Avenir du Tonkin, Hanoï

Monsieur le directeur,

En réponse aux commentaires dont vous accompagnez en renvois mes deux lettres parues dans votre numéro de ce jour, je vous demande, conformément à mon droit, d'insérer ceci dans votre plus prochain numéro.

1° Il est PARFAITEMENT FAUX que j'aie jamais traîné de « crétin » « le plus éminent de mes coreligionnaires ». Je n'ai absolument rien dit qui puisse ressembler à ceci, même de très loin. Vous seul avez mis en cause, par une déposition nullement en sa faveur, un coreligionnaire, ou supposé tel, dont ignore tout à fait s'il est éminent. S'il est interdit de divulguer les débats d'un procès en diffamation, il est non moins interdit d'y faire des allusions aussi inexactes ⁴⁰ que celles que vous venez de vous permettre. Vous dansez sur le volcan, monsieur Dandolo, et votre renvoi n° 11 se retourne exactement contre vous ⁴¹.

2° Mais il est *parfaitement exact* que, au cours d'un article intitulé « Le culte du verbiage » paru dans votre numéro du 19 août dernier, vous m'avez traité d'« autodidacte » et fait passer pour un imbécile ⁴² parce que j'avais parlé de transformations d'espèces et non de variétés ⁴³. Que, de plus, vous avez écrit que mon « syncrétisme » aboutirait au « syncrétinisme » ⁴⁴. Après cela, écrivez aujourd'hui, si vous voulez, que vous ne m'avez pas traité de crétin !.. O, casuistique ⁴⁵ !....

3° Même appel à la caustique pour vos renvois n° 12 et 17 et d'une façon générale, pour tout ce que vous écrivez ⁴⁶.

P. Monet

AU PALAIS
Tribunal de 1^{re} instance
Audience correctionnelle française hebdomadaire
(*L'Avenir du Tonkin*, 24 janvier 1924)

Le tribunal, présidé par M. Morché, ministère public M. Gaye ; greffier : M. G. Mohamed, a rendu mercredi matin, à 9 heures, son jugement dans le procès en

³⁹ Amen, mais : *defunctus adhuc loquitur* : Le mort qui parle, titre de ciné-roman.

⁴⁰ Je maintiens le mot. Il fut prononcé par M. Monet. Ses dénégations n'y changeront rien.

⁴¹ L'image est neuve. Elle est due à M. Prudhomme.

⁴² Horrible ! Jamais ! Jamais !

⁴³ Le mot autodidacte ne peut passer pour une injure auprès de personne. L'autodidacte est celui qui s'est instruit lui-même, tout simplement un as comme M. Monet devrait le savoir.

⁴⁴ Aboutissement chez l'élève et c'est l'évidence.

⁴⁵ M. Monet, qui accumule les fautes d'orthographe, peut ne pas avoir compris: excusons-le.

⁴⁶ Politesse exquise. Cela tient lieu d'argument.

diffamation intenté par M. Paul Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites, a l'administrateur-gérant de l'*Avenir du Tonkin* à la suite d'un article paru dans ce journal au lendemain des incidents da collège du Protectorat.

Le tribunal a déclaré qu'il n'y avait pas, en l'espèce, de diffamation. Il a donc renvoyé purement et simplement l'administrateur-gérant de l'*Avenir du Tonkin* des fins de la plainte sans amende ni dépens, débouté M. Paul Monet de ses demandes, fins et conclusions, laissant à sa charge les dépens du procès.

AU PALAIS

Tribunal de 1^{re} instance

Audience correctionnelle hebdomadaire française du mercredi 30 janvier 1924
(*L'Avenir du Tonkin*, 31 janvier 1924, p. 2, col. 2)

Mercredi matin, à 9 heures, à l'audience correctionnelle hebdomadaire française que présidait M. Morché, ministère public, M. le procureur de la République Gaye, greffier ; M Mohamed, a été appelé le procès en diffamation intenté par M. Paul Monet, directeur du « Foyer des étudiants annamites » à notre confrère le *Courrier d'Haïphong*. L'affaire a été renvoyée au vendredi 15 février prochain.

AU PALAIS (*L'Avenir du Tonkin*, 16 février 1924)

Diffamation

Vendredi après-midi, notre excellent confrère le *Courrier d'Haïphong* — directeur et gérant — se trouvait poursuivi par M. Monet devant le tribunal correctionnel, que présidait M. Morché, pour diffamation. M^e Coueslant représentait notre confrère. Les débats ont été très courts.

Le jugement sera rendu le 27 février prochain. Cette affaire est, à peu [de] chose près, la même qui nous amenait il y a quelques semaines devant le tribunal, qui nous a acquitté, jugement dont M. Paul Monet a fait appel.

Nous avons encore été assigné, nous aussi, pour mercredi prochain, par M. Paul Monet, afin de répondre du délit de diffamation.

AU PALAIS

Cour d'appel — (Chambre correctionnelle)

Audience du mardi 9 avril 1924

(*L'Avenir du Tonkin*, 9 avril 1924, p. 2)

M. P. Monet, directeur du Foyer des étudiants annamites, interjetait appel d'un jugement qui avait acquitté l'administrateur-gérant de l'*Avenir du Tonkin*, pris comme responsable d'articles parus et estimés diffamatoires. Cette affaire a été renvoyée au 22 avril. Elle viendra en même temps qu'une deuxième affaire en tous points semblable.

COUR D'APPEL (CHAMBRE CORRECTIONNELLE)

Audience du mardi 6 mai 1924

(*L'Avenir du Tonkin*, 7 mai 1924)

.....
Les deux poursuites en diffamation intentées par M. Paul Monet, directeur du Foyer
annamite, à l'administrateur-gérant de *l'Avenir du Tonkin* (ce dernier, on s'en souvient,
fut acquitté les deux fois) ont été renvoyées à quatre semaines.

Juillet 1924 : départ de M. Monet

Albert Léon Joseph JANVIER, nouveau directeur

Né au Lude, Sarthe, 17 octobre 1873.
Fils d'Honoré Simon Joseph Janvier et de Marie Louise Bauban.

Engagé volontaire pour 4 ans, le 23 déc. 1892, à la mairie d'Angers.
Mobilisé au 105^e rég. territorial d'infanterie (2 mars 1915), puis au 311^e rég. territorial d'infanterie (21 sept. 1915). Adjudant (10 janv. 1916), puis sous-lieutenant à titre temporaire (17 mars 1916)

Croix de guerre. Ordre du régiment, n° 176 du 24 avril 1918. Très bon officier consciencieux et apportant dans tous les emplois qui lui sont confiés le même zèle et le même entrain. S'est fait remarquer par sa courageuse attitude pendant les violents bombardements du 20 au 25 novembre 1916 au bois de Cropet (?) (Somme). Chargé des liaisons du régiment, en secteur de première ligne, a su obtenir de ce service le meilleur rendement malgré les changements répétés dans son personnel déjà difficilement recruté.

Surveillant général de l'orphelinat des enfants métis abandonnés de Hanoï.
Conseiller municipal de Hanoï (octobre 1923).

Administrateur-gérant de l'*Indochine républicaine* (1924) :

Associé d'une S.N.C. avec Berthe Serret, commerçante en dentelles (1^{er} avril 1925).
Candidat malheureux aux municipales de-Hanoï, sur la liste du Comité d'union républicaine (avril-mai 1925).

Commerçant 24, bd. Gambetta ([liste des électeurs consulaires](#), 1929).

Agent contractuel, employé au laboratoire de restitution de photographie aérienne (*Annuaire administratif de l'Indochine française*, 1932, p. 121.)

Directeur de la *Société française des Huiles et Graisses Ricinol* (1936).

Agent journalier à l'Inspection général du Travail (1938).

Décédé à Hanoï, Hôpital Lanessan, le 11 novembre 1938.

Dénoncé *post mortem* comme [franc-maçon](#) (JOEF, 31 janvier et 1^{er} février 1942) :

UN ÉDUCATEUR ET UN CONSEILLER (*L'Avenir du Tonkin*, 14 mars 1925)

Nous extrayons de l'*Écho annamite* [du 5 mars, p. 1 et 4] de Saïgon l'article qu'on va lire. Tout commentaire en affaiblirait l'intérêt. Notons simplement que l'auteur de « ce témoignage » prétend au rôle d'éducateur de l'élève annamite et qu'il est, en ce moment, l'agent de renseignement très écouté de M. le ministre de Colonies.

LE SPIRITISME EN EXTRÊME-ORIENT Une photographie spirite chinoise

Voici, à propos des phénomènes spirites, le témoignage du capitaine Paul Monet, fondateur directeur du Foyer des étudiants annamites de Hanoï, de qui la Revue spirite a publié, dans son fascicule du mois de janvier 1925, l'article qu'on va lire.

N. D. L. R.

Cette photographie ma été donnée à Yunnanfou (Chine), en juin dernier, par un M. L..., de Shanghai, dont le père était anglais et la mère métisse de Chinoise et de Danois. C'est un grand vieillard à barbe blanche qui a été élevé à la chinoise, parle couramment cette langue et vit en grande partie parmi les Chinois, à qui il donne des leçons de français et d'anglais. Il a étudié le taoïsme, vécu longtemps parmi les prêtres de cette religion, étudié, d'autre part, et pratiqué assidûment la Yogha. Il jouit d'une estime générale dans les milieux européens de Yunnanfou et me paraît entièrement digne de foi.

La photographie, malheureusement trop pâlie aujourd'hui, pour être reproduite ici, a été prise il y a deux ou trois ans dans la province du Sseu-Tchouen, le soir des secondes noces de la jeune femme qui figure au centre d'un groupe comprenant uniquement des femmes selon la coutume chinoise. Au centre du groupe et en arrière apparaît très nettement un visage d'homme qui semble blessé, ensanglanté. À droite, on aperçoit trois enfants dont la tête seule est visible au-dessus des femmes. Le photographe (chinois) n'avait rien vu de ces matérialisations et n'a jamais (autant qu'on le sache) rien obtenu d'analogique. C'est seulement au développement de la plaque que la présence de ces visages a été constatée. La jeune femme y a immédiatement reconnu son premier mari et ses trois enfants, qui ont de même été identifiés, sans la moindre hésitation, par tous ceux qui les avaient connus. Cette manifestation psychique inattendue, suite d'un terrible drame, en provoqua un second, qui fut l'épilogue du premier.

La jeune femme dont il s'agit était « l'épouse deuxième » (improprement : concubine) d'un Chinois du Sseu-Tchouen qui avait d'elle trois enfants et l'aimait beaucoup. Un capitaine de l'armée chinoise du nom de Hiang se disant ami dévoué du mari, était follement épris d'elle et désirait se l'attacher à tout prix, sans que nul s'en doutât. Il s'efforça de persuader au mari que sa situation précaire lui créait de trop lourdes charges de famille et, par pure amitié, dit-il, lui fit obtenir un poste de fonctionnaire (collecteur d'impôts) dans une ville assez éloignée. Puis il le décida à rejoindre son poste seul avec ses enfants et à laisser derrière lui sa jeune femme qui s'occuperaient, avec l'aide de cet ami si dévoué, à régler leurs affaires avant de rejoindre son mari. Il fournit même une escorte de soldats pour accompagner le mari dans cette région désolée par le brigandage. En cours de toute, le mari fut attaqué, et massacré, ainsi que ses trois enfants, par de prétendus brigands (à la solde de Hiang) et l'escorte s'enfuit. Hiang feignit le plus profond chagrin à cette nouvelle et s'empressa avec beaucoup de dévouement auprès de la jeune veuve pour l'aider et la consoler. Il finit par la déterminer à l'épouser par reconnaissance, et c'est le soir de la noce que cette photographie fut prise (à Tching-Tou ou à Lou Tchao). (On m'a indiqué que le misérable avait chargé un ami de toutes les démarches auprès de la jeune femme, et que, lorsque l'ami eût amené celle-ci à accepter le mariage, il feignit de refuser, par délicatesse, et se fit prier pour accepter, ce qui est bien chinois).

La photographie, par son caractère si saisissant, fit sensation chez les Chinois qui connaissent tous l'existence des Esprits et leur faculté de matérialisation à divers degrés. Le document circula parmi les camarades de l'officier Hiang, qui le tenaient pour un hypocrite et un homme capable de tout. Ils le montrèrent à son colonel, qui ouvrit une enquête. Pendant que celle-ci était en cours, mais avant que le capitaine Hiang en eût été pressenti, il eut une vision atroce pendant la nuit, et, de son propre aveu, à l'état de veille. Sa victime, lui apparaissant, le saisissait à la gorge, et lui dit : « Tu me payeras la vie que tu m'as prise ! Tu me donneras la tienne en rançon !... Il se débattit, demanda grâce, promit de se suicider. Sa jeune femme (le fait se produisit peu de jours après le mariage) avait assisté horrifiée, à toute la scène (on ne relate pas si elle-même vit la matérialisation de son premier mari). Hiang lui confessa alors son crime et, devant elle, se trancha la gorge. Au comble de l'effroi, elle sortit, dit tout à ses amies, rentra chez

elle, et, dans son désespoir, s'empoisonna en buvant de l'opium au vinaigre. Un détachement envoyé par le colonel pour arrêter Hiang ne trouva que deux cadavres.

J'ai très vivement regretté de n'avoir pu me procurer le négatif de ce cliché. Il aurait fallu se rendre de Yunnanfou au Sseu-Tchouen pour rechercher le photographe et organiser pour cela une longue et coûteuse expédition, car il n'est d'autres moyens de communication que de mauvaises routes, en ces régions dévastées, actuellement, par des bandes de brigands. Je me suis trouvé ainsi dans l'impossibilité absolue de me procurer ce témoignage essentiel, comme garantie, tout au moins comme forte présomption d'authenticité des événements sus-relatés. Mais j'ajoute pleine créance au recul qui m'a été transmis, en raison de la qualité et de la droiture incontestable du témoin.

Capitaine Paul Monet

UNE PETITE ERREUR....

Les statuts du Comité d'action républicaine
publiés par l'*Indochine Républicaine*

LE « QUOTIDIEN » FAIT À L'« AVENIR DU TONKIN » UNE FAMEUSE RÉCLAME
(*L'Avenir du Tonkin*, 1^{er} avril 1925)

Sous ce titre, notre excellent confrère l'*Éveil économique*, qui poursuit dans ce pays une besogne si active et si intelligente, a bien voulu publier dans son numéro du 28 mars les réflexions ci-après à notre sujet. Nous l'en remercions. Barbisier, qui signe ces réflexions a, de même que son ami Clodion⁴⁷, fera grand compte du célèbre conseil de Belleau : « Avant donc que d'écrire, apprenez à penser ». De là tant de bon sens, tant de bonne humeur, en contraste avec le ton « pontife » de certains serins. Et maintenant laissons Barbisier exercer sa solide « judiciaire ».

*
* * *

« Une campagne des plus violentes et qui dure [depuis] près d'un an fut menée contre cette œuvre par le journal clérical *l'Avenir de Tonkin*, le plus lu en ce pays, où la presse républicaine est à peu près inexistante.

« Le Quotidien »

L'œuvre dont s'agit est celle du Foyer des étudiants, de M. Monet, confesseur et martyr, œuvre qui, nous dit le « Quotidien », a eu, à ses débuts, tout l'appui de l'Administration française en Indochine.

Bien plus :

M. Monet fut reçu à la cour de Hué, y prononça une conférence en présence des plus hauts fonctionnaires français et indigènes, et l'empereur d'Annam adhéra avec enthousiasme à l'œuvre et adressa à son fondateur une longue lettre autographe et une impériale souscription.

(Ibidem)

Mais cette œuvre essentiellement républicaine, si elle souleva l'enthousiasme de l'empereur, déplut à la Mission qui, on le sait, possède la moitié plus un hectare du pays et commande en maître à tout le monde.

Du jour où le mot d'ordre eut été donné par le parti clérical, tous les « officiels » retirèrent leur appel à l'œuvre et à son fondateur. Aucune difficulté, aucun affront ne

⁴⁷ Pseudonyme d'Henri Cucherousset.

furent épargnés à celui qui vécut désormais en paria, en dehors de tout l'élément français.

(*Ibidem*)

Tout l'élément français, vous entendez bien (y compris ceux qui, aujourd'hui, prétendent former un Comité d'union républicaine éclairée (C.U.R.E.), y compris les loges maçonniques, y compris les membres de Ligue des Droits de l'Homme.

À un signal de l'Homme à la barbe noire, tous, comme un seul homme, tournèrent le dos à M. Monet et celui-ci se trouva seul, seul, seul : un paria.

Peut-être quelques-uns, en secret, éprouvaient-ils quelque pitié pour le martyr, mais ils se taisaient, ils tremblaient, ils se sentaient eux aussi, seuls, seuls de républicains, dans cette colonie réactionnaire où il n'y a qu'un seul journal qui compte : *l'Avenir du Tonkin*.

Il y a bien d'autres quelconques petits journaux qui se disent républicains mais, nous affirme le *Quotidien*, ces journaux-là, on peut les considérer comme à peu près inexistant.

Merci pour eux !

Donc devant un gouvernement apeuré, tremblant devant l'hydre de la réaction, devant une population européenne entièrement hostile, devant une opinion républicaine représentée seulement par le Roi d'Annam et la Cour de Hué, le malheureux paria, impuissant, délaissé de tous, ruiné, dut « mettre en sommeil » cette œuvre admirable.

Il n'avait en, pour la fonder, en dehors de ses ressources personnelles, qu'un crédit son renouvelable accordé, peu de temps après l'armistice, par l'œuvre laïque des « Foyers du Soldat », fondée en France, aux armées, par l'Y.M.C.A. américaine.

(*Ibidem*)

Ne pouvant donc compter sur l'œuvre essentiellement laïque de « l'Association chrétienne de jeunes gens », ne trouvant en Indochine, et surtout au Tonkin, pas le moindre petit groupe de républicains pour souscrire quinze ou seize cents piastres, M. Monet s'enfuit donc, seul, seul, seul, vers la France, où heureusement, une Ère Nouvelle venait de s'ouvrir, ère de justice, de bonté et de laïcité, et M. Daladier donna à l'apôtre méconnu du spiritisme quinze mille francs aux frais du budget indochinois.

Le ministre des Colonies, lors de la séance du 13 décembre dernier, a déclaré au Parlement qu'il avait télégraphié au gouverneur général Merlin, l'invitant à accorder à cette œuvre une subvention qui lui permettrait de faire face aux difficultés du moment.

(*Ibidem*)

Quinze mille francs, c'est bien peu ; et si notre confrère « le *Quotidien* » savait combien ça fait peu de piastres et combien peu M. Monet peut espérer de la générosité privée des deux ou trois pauvres républicains, qui commencent timidement à sortir le bout du nez de leurs terriers, il encenserait moins M. Daladier et le sommerait d'avoir le courage d'exiger du contribuable indochinois quinze cent piastres, non pas par an mais au moins par mois, pour le Foyer des étudiants. Et encore n'y a-t-il pas de quoi faire grand chose avec 13.000 p., quand on pense aux milliards dont dispose la Mission et aux centaines de mille piastres qui, des poches d'une population entièrement réactionnaire affluent chaque année vers les coffres de *l'Avenir du Tonkin* ! Et ce n'est pas encore avec cela que M. Monet pourra vivre, faire vivre son œuvre du Foyer des étudiants et apporter son aide à la fondation d'un journal républicain qui ne soit pas « à peu près inexistant ».

BARBISIER

LE MINISTÈRE [PAINLEVÉ], OU UN CHAPITRE DE MORALE EN ACTIONS
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 avril 1925)

.....
L'intérêt le plus immédiat pour nous dans la culbute consiste en la disparition de M. Daladier. Ce personnage avait réalisé une gageure dans l'arbitraire et l'insolence. Nous dirons quelque jour où cet agrégé crédule alla puiser sa documentation sur l'Indochine, choses et gens. Disons dès maintenant que le casserolage fut de pratique remarquable rue Oudinot. M. Monet, du Foyer des étudiants, eut l'oreille du ministre et sut le documenter en des rapports fort curieux... Le Ministère était devenu de la loge de madame Giboux, concierge.

Un seul personnage trouva grâce devant l'autorité ministérielle — nous l'en félicitons et pour lui et pour nous —, ce fut M. Monguillot. Investi de la confiance de M. Daladier, muni de ses instructions les plus précises, d'un plan complet de réformes de la plus haute importance, chargé de l'interim au gouvernement général, M. Monguillot, a peine arrivé, tout n'est qu'heure et malheur — apprend qu'il n'y a rien de fait : le ministre a disparu comme par une trappe.

Voilà des coups d'une rudesse ! Ainsi l'instabilité ministérielle se réalise si brutale qu'un fonctionnaire paraît toujours mal inspiré qui mise sur la tête d'une de nos Excellences, dirait M. Toussaint. « Fragilité, ton non est femme » ; plus encore ton nom, ô fragilité, se confond avec celui de ministre. Par bonheur, M. Monguillot a plus et mieux que la faveur ministérielle.

.....
M. DANDOLO.

UNE PETITE ERREUR....
Les statuts du [Comité d'action républicaine](#)
publiés par l'*Indochine Républicaine*
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 mai 1925)

.....
Pourquoi diable écarter aujourd'hui les hautes personnalités de M. Paul Monet, de M. Lan, vénérable de la Loge, de M. Janvier, etc. ? Mystère, mystère....

DISTINGUO !
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 mai 1925)

.....
M. Monet n'est plus secrétaire du comité depuis le 9 juillet 1924.

AU PALAIS
Cour d'appel (Chambre correctionnelle)
Audience du mardi 16 juin
(*L'Avenir du Tonkin*, 17 juin 1925)

M. le conseiller [Motaïs](#) de Narbonne préside, à l'assistance de MM. les conseillers Paul et Tridon.

M. l'avocat général de Saint Michel Dunezat occupe le siège du ministère public ; greffier : M. Filipecki.

.....
Deux vieilles affaires — délit de presse — amenaient à la barre l'administrateur-gérant de *l'Avenir du Tonkin*, que, par deux fois, le tribunal de 1^{re} instance avait acquitté ; la loi d'amnistie couvrant au surplus le délit s'il avait existé.

Mais M. Paul Monet, la veille de son départ en décembre, avait interjeté appel, laissant croire qu'il serait de retour au bout de trois mois d'absence ; cette absence se prolongea sans entamer cependant la patience de la partie adverse.

Mais la Cour estimant, ce matin, que cette situation ne pouvait se prolonger à purement et simplement radié ces deux vieilles affaires.

LETTRES DE PARIS
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 octobre 1925)

.....
Aujourd'hui, nous sommes en pleine fièvre du Congrès spirite international. Son président est le fameux auteur de *Sherlock Holmes*, Sir Conan Doyle. Il y représente les esprits du « South-Afrika ». Parmi les autres représentants de pays aussi lointains nous avons reconnu le capitaine Paul Monet qui a réussi à centraliser en sa personne et pour les besoins de la cause les esprits de l'Indochine. Vingt-quatre États sont représentés de cette manière spirituelle qui doit nous manifester « en témoignages admirablement vivants cet élan des consciences mondiales vers la Vérité de l'Esprit » (*Revue spirite*, septembre 1925).

Dans les salons voisins de la salle de réunions des Congrès, à la Maison des Spirites, nous pouvons édifier notre conscience grâce à une remarquable Exposition spirite qui est un curieux recueil des photographies, dessins, objets parvenus directement de « l'au-delà » ou fabriqués sur inspiration des Esprits. Le portrait d'Abélard est accompagné d'une lettre dans laquelle le bienaimé d'Héloïse affirme que cette image n'a guère de ressemblance puisque, en effet, dans le monde d'outre-tombe, on est privé de visage humain. Des renseignements sur d'autres particularités humaines d'Abélard manquent totalement dans cette lettre, à notre grand regret.

Ici même nous admirons les dessins, grands, diaprés et incompréhensibles, du peintre Lessens, qui devint peintre à trente-six ans sur inspiration des Esprits. Nous voyons aussi d'innombrables photographies de défunts réincarnés ou matérialisés, etc.

Le grand « clou » de la première journée du Congrès fut la conférence de Sir Arthur Conan Doyle, le célèbre romancier anglais, qui exposa les derniers progrès du spiritisme avec « projection de toute une série de clichés supra-normaux obtenus par Lui » (*Revue spirite*).

Plusieurs centaines de personnes ne purent pénétrer dans la grande salle des Sociétés savantes, *supra-bondée* et vains furent les pleurs, réclamations et suppliques que les trépidantes dames-spirites adressèrent aux agents impassibles de la police parisienne.

Sir Conan Doyle, après avoir démontré le développement du mouvement spirite « qui n'est qu'une source d'eau pure et fraîche s'infiltrant dans le marais stagnant » projeta ses photographies « psychiques ». Le premier film nous montra le docteur Geley qui a péri, il n'y a pas longtemps, au cours d'une traversée en avion.

— Quelques jours avant sa mort — nous expliqua Sir Conan Doyle, Geley donna rendez-vous à ses amis à Londres, et, bien qu'il fût déjà mort, il vint au rendez-vous à l'heure exacte. Nous avons pu le photographier deux fois : d'abord, sous forme d'un nuage et ensuite, dès que la matérialisation fut terminée, d'une façon plus... nette.

Le public regardait avec piété et dévotion le film où l'on pouvait distinguer avec peine quelques vagues traits d'un visage humain.

Ensuite, Sir Conan Doyle montra toute une série de photographies faites... en Amérique, en sa présence et dans des conditions où aucune supercherie ne pouvait être commise. Ainsi affirma le créateur de « Sherlock ».

Parmi ces photos, le portrait d'un jeune homme : — « C'est mon fils, dit Conan Doyle d'une voix émue, il fut tué à la Guerre et je le revis.»

Le public lui répondit par un profond silence et sans applaudissements habituels. Le film représentant les âmes des soldats anglais morts à la Guerre est bien flou, mais Sir Conan Doyle lance imperturbablement un blâme à l'opérateur. Une dame hypersensible cependant s'évanouit, et la séance se termine dans une émotion et une effervescence générales. On promet de la recommencer dans une salle plus grande. La foule entoure l'auto du Sir Conan Doyle et les « croyants » l'accompagnent de leurs cris d'admiration extatique.

Après cette « nouvelle révélation », l'apaisement est revenu et les travaux du Congrès se concentrèrent dans des différentes commissions. Les spirites ont déposé sur la tombe du soldat inconnu des couronnes avec des inscriptions : « Ils continuent à vivre » : « La mort n'existe pas, les morts non plus ».

Hier nous avons vu au Congrès un véritable défilé des « guérisseurs ». Ils guérissent toute sorte de maladies par l'attouchement des mains, le transport de leur force magnétique et par la prière. Ils ont fait des compte rendus «« Sur le spiritisme au point de vue médical ».

« Le professeur Puglitz. » parla beaucoup de ses guérisons miraculeuses dans le cas où la science officielle restait impuissante.

— Je ne soigne que les incurables, déclara t-il. Je pose à chaque client la même question : « Avez-vous déjà consulté un médecin ? » Non ? — Je le renvoie, et, s'il est reconnu par les médecins comme inguérissable, je le prends.

Le délégué de l'Indochine, M. le capitaine Paul Monet, raconta de très curieux détails sur les «« poupées vivantes » fabriquées à la grandeur d'un homme. Elles deviennent vivantes et se meuvent comme les personnes vivantes grâce au « fluide magnétique ».

— Un tel phénomène psychique n'avait encore jamais pu être réalisé par personne », s'exclama ce brave « professeur-capitaine ».

Le vieux problème d'Homunculus est enfin résolu.

Au cours de la discussion qui suivit, on put constater la différence qui existe entre les points de vue des spirites français et anglais.

Les premiers croient en la réincarnation. La mort ; à leur avis, est la même chose que la naissance. L'homme revient après sa mort sur la terre et la durée de son séjour dans « l'éther » ne dépend que du degré de son perfectionnement sur la terre.

Les Anglais, par contre, pensent que la mort est un départ définitif de la terre. L'homme monte après sa mort dans des « sphères » dont la hauteur ne dépend que de ses mérites. En un mot il y a beaucoup plus d'ordre hiérarchique et administratif chez les *Esprits anglais*.

Il n'est du reste nullement difficile de connaître les mérites de votre âme. Il suffit, d'après les spécialistes du Congrès spirite, de se baisser au dessus d'un grand bol en verre rempli d'eau distillée. Le reflet de votre visage sur la surface de cette eau vous apparaîtra rouge si vous êtes méchant, vert si vous êtes jaloux, jaune si vous êtes intelligent, blanc si vous êtes bon et juste, etc., etc... Je doute fort qu'un spirite puisse se voir refléter en jaune.

M. Mellusson, président du Cercle de recherches psychiques de Lyon, fait de la propagande dans les « couloirs » et essaie de convaincre les profanes sceptiques :

— On nous critique, on se moque de nous, on fait des gorges chutes. Et cependant rappelez-vous le chiffre des sceptiques enragés qui sont devenus ensuite des spirites convaincus. Notez aussi qu'il n'existe aucun spirite qui aurait été brusquement désillusionné et serait devenu sceptique

La morale ? Quand on est... spirite, c'est pour la vie.

Émile Destinne,
Paris, le 10 septembre 1925.

À PROPOS D'UN PAMPHLET
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 novembre 1925)

Le *Courrier saïgonnais* du 13 courant publie sur un livre de M. Paul Monet paru récemment, l'article qu'on va lire.

Nous n'aurions pas rendu compte dans *l'Avenir* du livre en question : Paix aux morts ! M. Monet a d'ailleurs à nos yeux la plus douloureuse des circonstances atténuantes... Au temps de La Fontaine, et à en juger par une fable connue, son cas eut relevé de l'administration de « quelques grains d'ellébore. » Il nous suffisait d'avoir contribué à mettre le personnage dans l'impossibilité de nuire.

Notre excellent confrère, M. Huyot-Bertin, dans son journal, a estimé devoir exécuter le personnage. Il le fait en nous témoignant une sympathie dont nous sommes extrêmement touché. Nous estimons avoir, en effet, servi l'Indochine par la campagne que cet article rappelle, et nous ajoutons, ce qui ne surprendra peut-être pas tout le monde, que nous ne nous sommes pas servis alors de toutes les armes à notre disposition.

(N.D. L. R.)

« FRANÇAIS ET ANNAMITES »
par Paul Monet.

L'homme et son œuvre

Un pamphlet, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il sent le fiel d'une lieue, vient de paraître en France sur ces Presses de l'Université de Paris qui semblent s'être donné la tâche de publier tout ce qui fut conçu de plus paradoxal sur l'Extrême-Orient. Ce pamphlet émane d'un homme qu'une campagne de presse fort heureusement menée, à Hanoï, a mis à nu et hors d'état de nuire, de ce Paul Monet, inépuisable bavard, esprit confus et abscons, débitant de balivernes, et des moins heureuses, pour notre civilisation et notre histoire.

Paul Monet rentra de Hanoï en Fiance parce qu'il ne pouvait plus rien faire du programme qu'il s'était fixé et que *l'Avenir du Tonkin* avait su dévoiler de manière incontestable. Il quitta le théâtre de ses opérations, qui relevaient d'ailleurs beaucoup plus des manœuvres de l'Armée du Salut que d'une foi sincère, et plein de rancune annonçait sur le quai de la gare son intention de faire parler de lui à Paris. De foi, P. Monet n'en avait aucune ; passé du catholicisme à un protestantisme sans rigueur, il était tout prêt à faire volte-face le jour où la Mission — qu'il attaque aujourd'hui avec la dernière des lâchetés — consentirait à lui assurer la situation que lui faisait le docteur yankee John Mott, créateur de la propagande américaine des Y. M. C. A. Soldat du Christ, il était de cette catégorie de mercenaires qui mettent leur hallebarde au service du plus offrant.

Quoiqu'il en soit, Paul Monet avait imaginé créer en Indochine, et au Tonkin en particulier, des filiales des Y. M. C. A. américaines, sous le nom de Foyer des étudiants annamites. Cette filiation est claire ; elle ressort des documents mis en œuvre par *l'Avenir du Tonkin* et qui sont connus du Gouvernement général ; personne ne peut actuellement en contester ni la valeur, ni la teneur ; personne n'en contestera non plus les effets. Le rédacteur en chef de *l'Avenir du Tonkin* jugea bon d'exposer toutes les raisons qu'il avait de penser que Paul Monet faisait une œuvre nuisible ; il se lança dans

une abondance de détails qui parut à beaucoup [...] qu'avait Paul Monet dans le firmament hanoïen ; l'expérience montre qu'il eut raison de le faire, ne serait-ce que pour situer le personnage dans un cadre qui le mit en valeur.

Cette campagne qui dura de longs mois, mit, je le répète, Paul Monet hors d'état de nuire, et son esprit fiévreux, son raisonnement qu'une opération capitale a troublé, sa rancune trop explicable d'avoir été si complètement démasqué, le poussèrent, dès sa rentrée en France, dans les bras de ces gens qui n'ont plus le moindre scrupule. La rage qui l'animait s'exerça contre tout le monde indistinctement et chacun en prit pour sa part ; je ne crois pas qu'il soit possible de trouver une personnalité indochinoise que ce pamphlet ne se soit fait un devoir d'accommorder proprement. Tout le monde y passe : les fonctionnaires des administrations indochinoises sont des médiocres, des gens « dépourvus d'instruction et d'éducation et qui ne sont, certes, pas des articles d'exportation à expédier à l'autre bout du monde pour faire à la France une propagande digne d'elle. » (page 104).

Puis c'est le tour des gouverneurs : Albert Sarraut, qui savait ne pas être capable de mener à bien l'entreprise qu'il avait jugé utile de lancer ; Long, Beaudoin, l'intérimaire amorphe, Merlin, le rétrograde, l'obscurantiste (page 89). C'est aussi celui de l'enseignement qu'il n'épargne guère : deux hommes seulement y eurent quelque valeur à ses yeux, M. Humbert-Hesse et M. Joubin. D'ailleurs, l'enseignement et la Mission, qui font les frais de ces deux-cent-cinquante-huit pages, se trouvent avoir des passages trop nombreux et trop éparpillés au gré de la folle du logis de notre auteur pour qu'il soit possible de donner toutes les références. Il est facile d'imaginer que la belle franchise dont a fait preuve ce littérateur d'occasion ne sera pas sans lui causer, si par mégarde il se hasardait à revenir, quelques mésaventures, car s'il est facile d'évacuer sa bile sur le dos de fonctionnaires condamnés au silence, il est parfois plus scabreux de se hasarder à chatouiller les civils, qui, eux, sont indépendants.

M. Monet le sait fort bien d'ailleurs. La Mission, contre laquelle il exerce sa rage impuissante, est de ces indépendants qui savent qu'il y a des juges Hanoï, dit la sagesse des nations ; mais la calomnie, l'injure gratuite, l'outrage versé à flots rapportent toujours à leur auteur, et M. Monet le sait bien.

Or, M. Monet ne se sert que d'arguments manifestement faux ; s'il voile pudiquement certains faits, il en grossit démesurément d'autres, il les travestit, il les maquille au point de les rendre méconnaissables. Sous sa plume, la Mission devient l'ogre qui tient l'Indochine sous la coupe de l'Amérique. Écoutez-le, Saïgonnais, qui prétendez être au fait de ce qui se passe votre cité : « la majeure partie des grandes villes françaises, Saïgon, Haïphong et Hanoï lui appartiennent en toute propriété ou bien sont placées sous son étroite direction temporelle. » (page 28).

Que peuvent nos missionnaires dans la brousse ? Et si, par hasard, ils peuvent quelque chose n'est-ce pas à leur labeur, à leur inépuisable charité, à leurs connaissances pratiques qu'ils le doivent ? Paul Bert, qui n'est certes pas susceptible d'être taxé de bienveillance pour le catholicisme, ne disait-il pas dans ses lettres que « ces missionnaires seraient capables de faire comprendre ce que l'on entend par saints ».

Où n'irait-on pas en lisant un texte si manifestement indigeste et véreux ?

Je termine. Le livre de Paul Monet peut frapper ceux qui ne sont pas au courant de ces choses qu'il détaille amoureusement et la preuve que j'en administre est celle-ci : Paul Monet trouve fort exagérées les soldes de nos fonctionnaires : il y revient avec une persévérente acrimonie, avec l'acrimonie qu'ont ces gens qui vécurent sur le banc de sable de Hanoï. Son appel a été entendu et l'on parle actuellement de la réduction de ces soldes. Je laisse mon lecteur sur cette réflexion qui lui permettra de juger l'homme par l'œuvre et celle-ci par celui-là.

CH. HUYOT-BERTIN
(*Courrier saïgonnais*)

GAMINERIES
(*L'Avenir du Tonkin*, 23 janvier 1926, p. 1, col. 1-3)

Nous aurions voulu nous abstenir de commenter les incongruités auxquelles monsieur Varenne s'est trouvé exposé dans des conditions assez suspectes, lors de sa visite au Foyer des étudiants. Ce silence ne nous est plus possible puisque plusieurs journaux ont donné à l'aventure son maximum de retentissement en publiant les discours dont notre gouverneur général eut à subir la surprise et l'inconvenance. S'il y eut surprise, il ne saurait être question de ce sentiment chez nous : ce qui s'est produit est malheureusement normal et nous dirions volontiers de l'incident qu'il vient pleinement à l'appui de nos pronostics.

Convient-il de le traiter comme une simple gaminerie, comparable à celles dont le Docteur Legendre nous entretenait, il y a peu de jours, en nous parlant de la Chine ? L'exemple chinois serait cependant pour nous démontrer qu'il est des gamineries à ne pas négliger, et peut-être le ridicule est-il assez grand de l'empire voisin plongé dans la plus irrémédiable désordre du fait que nul ne sut, à point donné, empêcher quelques moutards d'étaler leur effervescence. Est-il sûr, d'ailleurs, que la jeunesse chinoise fût allée aux extrémités que l'on sait, si des influences étrangères ne s'en fussent mêlées ? Personne n'oseraient l'affirmer et c'est même le contraire que prétendent les meilleurs juges de la situation. Or il est un côté à ne pas laisser dans l'ombre quand on examine le fait divers fort ridicule dont le Foyer des étudiants fut le théâtre.

Rien dans cette petite comédie grossière ne saurait avoir, semble-t-il, l'excuse, d'ailleurs médiocre, de l'improvisation ; ce ne fut pas un impromptu joué à la dernière minute. Tout paraît, au contraire, avoir été calculé et préparé. À ce compte, la manifestation prendrait un singulier caractère, mais même si nous nous trompons, si au lieu d'une machination, il n'y avait eu qu'un geste qu'on ne pouvait prévoir, c'est une véritable anarchie qui s'atteste.

Sans vouloir en rien exagérer les soucis protocolaires, dont il est toujours sage de ne pas écarter cependant le principe, nous pensons qu'en toute circonstance, à l'autorité, c'est-à-dire à ceux de nos compatriotes qui ont une responsabilité à la tête d'une œuvre quelconque, incombe l'obligation stricte de savoir d'avance qui haranguera le Gouverneur général à l'occasion d'une visite, et de prendre connaissance préalable du texte des discours afin d'exercer au besoin la censure convenable. Cela, raisonnablement, devrait être de règle, dans les milieux écoliers surtout. I

Nous n'étions pas conviés — et cela n'avait pas lieu de nous surprendre ! — à la réception qui eut lieu au Foyer des étudiants ; nous avons appris par des témoins ce qui s'y passa et l'on nous a dit et confirmé de divers cotés qu'une au moins des harangues juvéniles n'était pas au programme, où n'y était pas officiellement, car il y a là une nuance. Cependant, quand l'orateur prévu, soucieux de placer son éloquence et de produire son petit effet glorieux, s'avança son papier à la main, il ne se trouva personne pour le prier de rentrer dans le rang. Il put pérorier en pleine liberté et en toute assurance, exposer l'intérêt considérable de ses vues, le fruit de sa profonde expérience, conseiller, et comme jadis nos vieux parlements en corps, exercer à lui seul le droit merveilleux de remontrance !

Si ces *juvenilia* font hausser les épaules, elles ont cependant, en dehors de leur ridicule, une signification. Outre qu'elles indiquent un désordre, elles souligneraient de notre part un abandon.

Que notre Gouverneur général soit en toute rencontre exposé à voir surgir désormais un pauvre gamin excité, armé d'un long papier, et qui usera ainsi d'un prétendu droit de chapitrer, c'est ce que nous avons tous, nous Français, indépendamment de ce que

peut en penser M. Varenne, cet autre droit, autrement légitime, de le trouver mauvais. Le Protectorat, entendu d'une certaine manière, deviendrait rapidement une bouffonnerie, c'est trop évident.

Et dans le cas particulier, de deux choses l'une : ou l'orateur inconvenant était prévu au programme, sa palabre avant été d'avance approuvée et, dès lors, l'incorrection est imputable à d'autres encore que l'orateur pédagogue en herbe ; ou bien la manifestation fut spontanée et, en ce cas, il nous faut conclure de la maison où elle se produisit qu'elle est on ne peut plus mal tenue.

De tels incidents ont de quoi surprendre et indisposer au plus profond d'eux mêmes les Annamites sérieux. Ils peuvent s'en montrer inquiets. Nous sommes en présence d'une race dont la tenue, les habitudes morales, ont toujours inspiré le respect à tous ceux d'entre nous qui les ont observées. Incontestablement nous avons beaucoup altéré et cette tenue et ces habitudes. Il y avait un édifice préexistant à notre venue et que nous devions respecter dans un très grand nombre de ses parties essentielles. À ce respect, tout le monde devait gagner : nos protégés et nous. Mais l'un des signes les plus offensant de l'œuvre accomplie est à coup sûr, au regard annamite, que de très jeunes gens, sans aucune expérience, puissent avoir l'audace de manifester comme il fut fait devant la plus haute autorité en Indochine, devant le représentant de la France.

Nous n'en sommes pas à regretter le temps — que les anciens ont tous connu ici — où pas un Annamite n'aurait osé se présenter devant un représentant de l'autorité, fût-ce le plus humble, sans exécuter les prostrations de règle et toucher trois fois le sol du front. Ces gestes-là, nous avons tenu à les abolir, c'est heureux : ils nous choquaient à fort juste titre. Cependant qu'on mesure la distance parcourue depuis lors ! Dans la famille annamite, le jeune homme élevé par nos soins affecte la plus parfaite désinvolture à l'égard de ses parents, et aujourd'hui, grâce à la presse, grâce aux jeunes gens qui furent spectateurs au Foyer l'autre jour, le pays entier sait qu'un blanc bec, un pauvre gosse, à sur le mode impérieux, donné au gouverneur général des conseils sur la politique générale et fait entendre des avis où la menace était à peine sous-entendue !

Le héros de cette équipée se rengorge certainement depuis lors ; ses camarades sont fiers de lui et brûlent peut-être de se signaler de même à la première occasion.

Avec l'expérience que nous donnent près de trente années vécues dans ce pays, nous croyons pouvoir affirmer de ce scandale — car c'en est un — qu'il affecte la population annamite sage, plus encore qu'il ne nous émeut.

Et nous osons une remarque :

Dans la mesure exactement où nous prétendons satisfaire à certaines aspirations de la jeunesse en ce pays, nous avons le devoir d'être fermes, d'exiger d'autant plus d'ordre, de discipline et de respect.

Il serait, en effet, d'une étrange aberration de décider, sous la forme que l'on sait, l'accession des indigènes à toutes les fonctions, sauf celles bien entendu d'autorité et de judicature, dans le temps où seraient tolérées les manifestations les plus inconvenantes des candidats eux-mêmes aux fonctions à pourvoir. Les deux attitudes s'excluent. Si cette jeunesse prétend servir, il faut qu'elle se révèle disciplinée ; sinon elle justifiera des préventions qui ont été bien souvent formulées.

Que les jeunes gens du Foyer aient été, dans la circonstance qui nous occupe, manœuvrés par certaines influences, nous en verrions encore la preuve dans l'éloge qui fut fait de M. Monet, fondateur du Foyer.

Nous n'en sommes pas à trouver étrange un éloge, dont on peut dire qu'il paraissait possible à la condition cependant d'être extrêmement discret. Cette discréption était de rigueur à plus d'un titre. Or l'éloge prononcé prit le ton d'une provocation.

Il y avait une indécence voulue à faire subir à M. Varenne un dithyrambe débité en l'honneur de M. Monet, alors que l'on sait comment furent traités par ce personnage, M. le gouverneur général Merlin, avec lui des fonctionnaires respectés de tous, dont quelques-uns assistaient à la réception et qu'on paraissait ainsi avoir conviés pour

encaisser cette avanie. Singulières, pratiques ! Glorifier un pamphlétaire, n'était-ce pas outrager encore ceux que visaient précisément le pamphlet ?

Ni M. Merlin, ni les fonctionnaires attaqués ne sauraient relever de la critique, plus ou moins directe, de jeunes gens qui ont tout à apprendre de la vie, sans parler de la politique. M. Monet, ne s'embarrassant d'aucune exception, s'est permis sur l'ensemble de nos compatriotes, fonctionnaires ou colons, les appréciations les plus outrageantes.

Est-ce là un titre spécial aux louanges que l'on entendit ?

Nous avons mené dans ce journal quelques campagnes dont les plus hautes autorités coloniales ont bien voulu nous dire qu'elles avaient été grandement utiles. L'une de celles dont nous gardons quelque fierté, nous l'avons dirigée contre M. Monet.

Pas un observateur en Chine n'a négligé, dans le mouvement étudiant chinois actuel, le rôle de la Young Men's Christian Association. Ce rôle a été considérable et estimé désastreux. Par M. Monet, la Young Men's Christian Association pénétrait en Indochine. Le Foyer des étudiants de Hanoï était subventionné par M. John Mott, le « Napoléon de l'expansion protestante américaine » et fondateur des Y. M. C. A. instrument puissant et largement doté de cette expansion. Les fonds parvenaient à M. Monet par les Y. M. C. A. de Shanghai.

Le plan de campagne de John Mott et de ses auxiliaires en Indochine, je le possède.

Il a été édité à grand luxe à Shanghai en 1922. Rien n'est plus curieux. Je me suis borné à donner des extraits de ce document. Dans ce plan, un rôle était confié à M. Monet qui devait exercer son action « parmi la classe des étudiants annamites ».

M. Monet, tour à tour catholique ardent, protestant zélé, étudiant à la Faculté Protestante de Paris, puis aujourd'hui agnostique, affirmant toutefois encore, à certains moments, des velléités de retour aux croyances de sa famille et de son enfance, ne nous intéresse pas. Son cas est psychique !

Par contre, M. Monet, subventionné par le citoyen américain John Mott, fondateur des Y.M.C.A., « Napoléon de l'expansion américaine en Chine et en Indochine », nous intéressait et nous l'avons dit. Certes, M. Monet pouvait avoir été dupe ; nous manquions d'éléments pour en juger ; nous avons statué sur faits connus, non sur des intentions impossibles à pénétrer.

Ce faisant, nous avons servi l'Indochine. Si l'opportunité de notre intervention avait à être démontrée, nous renverrions au livre de M. Monet, « fondateur du Foyer et secrétaire du C.U.R. » On y verrait que M. Monet manque au moins de l'équilibre ordinairement requis chez un éducateur et peut être aussi de fixité... L'on verrait cela et sans doute beaucoup d'autres choses.

Les dernières manifestations du Foyer, encore une fois, sont une indication. Grotesques, c'est entendu, elles ne sont toutefois nullement négligeables. Enfin, et ce sera notre dernier mot : elles ont été inspirées.

Nous sommes annamitophiles : mais les Annamites que nous aimons ne sont ni d'arrogants vaniteux, ni des insolents. Ceux d'entre eux qui deviendront fonctionnaires devront être pour l'action de la France des collaborateurs loyaux et jamais des opposants ; sinon, non.

M. DANDOLO.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 juin 1926, p. 2)

Foyer des étudiants annamites. — M. Janvier, directeur du F. E. A., reprendra dimanche prochain 13 courant à 19 h. la série des « entretiens familiers » qui était suspendue depuis le départ de M. Paul Monet, fondateur de l'Œuvre. Le sujet traité

cette fois-ci sera le suivant : « Le mariage et le célibat ». — Les membres adhérents et les amis du F. E. A., Français et Annamites, sont amicalement invités.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 15 août 1926, p. 7)

Un beau geste de solidarité. — Nous apprenons que les pensionnaires du Foyer des étudiants annamites 5, rue de Vong-Duc, ont ouvert entre eux une souscription en faveur des victimes des inondations. Ils seront reconnaissants à tous les membres du F. E. A. et aux autres personnes qui voudront bien participer à cette bonne action de bien vouloir remettre la montant de leur souscription à M. Cuu-Ngoc, 5, rue de Vong-Duc.

Nos félicitations à ces jeunes gens pour leur geste de solidarité. — (Communiqué).

Hanoï
FOYER DES ÉTUDIANTS ANNAMITES
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 septembre 1926, p. 11)

L'assemblée générale des membres adhérents du F.E.A. aura lieu dimanche 3 octobre à 13 h. 30. Seuls les membres qui sont à jour avec leurs cotisations pourront y participer (Confirmation de la convocation envoyée individuellement le 25 courant.)

Hanoï
Le départ de Monsieur Monguillot
(*L'Avenir du Tonkin*, 14 octobre 1926)

M. Janvier, directeur du Foyer des étudiants annamites.

À L'A. F. I. M. A.

UNE BRILLANTE MANIFESTATION EN
L'HONNEUR DE M. LE RÉSIDENT SUPERIEUR ROBIN
(*L'Avenir du Tonkin*, 11 avril 1927)

M. Janvier, directeur du Foyer des étudiants annamites

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 13 février 1928, p. 2, col. 5)

Monsieur et madame A.R. Fontaine visitent le Foyer des étudiants annamites — M. et madame A. R. Fontaine qui, ici comme en France, s'intéressent à toutes les œuvres dont le but est d'améliorer la situation morale et matérielle des Annamites,

avaient tenu, profitant de leur séjour en Indochine, à visiter le Foyer des étudiants annamites de la rue de Vong-Duc.

Reçus par M. Janvier, directeur, et par le comité, M. et madame A. R. Fontaine retrouvèrent M. le résident supérieur p.i. Graffeuil ; M. l'administrateur Barry, chef de cabinet de M. le gouverneur général ; M. l'administrateur Tholance, résident maire ; M. l'administrateur Douguet, directeur des bureaux de la Résidence supérieure ; M. Dorangeon, directeur financier de la Société française des distilleries Fontaine ; M. Leroy, entrepreneur ; des représentants de la Presse ; des notabilités indigènes et les nombreux membres du foyer.

Répondant à M. Janvier, puis à M. le secrétaire général du Foyer, M. A. R. Fontaine remercia de la réception qui lui était faite, encouragea les jeunes gens à bien travailler, ceux surtout qui avaient le désir d'aller en France.

À ceux là, en effet, il fallait une préparation très solide, qui manquait certains actuellement à Paris. Il souhaita voir quelques un des membres du Foyer en 1930 à l'inauguration, dans la cité universitaire, de la Maison des étudiants d'Indochine ; il assura ceux là qui iraient en France que sa maison leur serait largement ouverte.

M. le résident supérieur Graffeuil dit quelques mots pour assurer que l'administration du Protectorat ne se désintéressait pas de l'œuvre entreprise. Actuellement, les locaux de la ruelle de Vong-Duc étaient insuffisants, à la première occasion, on chercherait un immeuble plus vaste.

Un peu de musique annamite et française, une tasse de thé, une promenade dans le foyer et la réception prenait fin sur le coup de 4 heures 30, M. et madame A. R. Fontaine se retirant après avoir dit combien ils avaient été touchés de cette manifestation de sympathie à leur adresse.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 12 mars 1928)

Championnat de billard. — Le championnat de billard pour l'année 1927-28, organisé par le Foyer des étudiants annamites, a réuni hier de nombreux participants, M. Luu-Ngoc, le jeune secrétaire général de cette association, a pu remporter le titre de champion.

À M. Luu-Ngoc nous adressons nos sincères félicitations.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 27 mars 1928)

« Le Malade imaginaire ». — Le 31 mars 1928, à 20 h. 1/2 précises, une représentation sera donnée au théâtre municipal du « Malade imaginaire » par un groupe d'étudiants et anciens étudiants de l'Université indochinoise, membres du Foyer des étudiants annamites, au profit :

- 1° de l'Institut antituberculeux (en formation).
 - 2° de la Société des enfants annamites abandonnés.
 - 3° de l'Association d'enseignement mutuel ménager à Hué.
-

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 18 mai 1929, p. 2)

Au Foyer des étudiants annamites. — M. Janvier, directeur du « Foyer des étudiants annamites », vient de prévenir ses pensionnaires qu'aux vacances de juin, cet établissement serait définitivement fermé pour être remis à la disposition du Protectorat du Tonkin. Cette nouvelle ne laisse pas que d'émouvoir les soixante et quelques étudiants qu'abrite le Foyer. Certains d'entre eux, originaires des autres pays de l'Union, vont être sérieusement embarrassés pour trouver à se loger en ville. En ce temps de vie chère, la modeste somme que leur envoie tous les mois leur famille ne leur permettra de vivre que difficilement au dehors.

Pour tenter de « repêcher » le Foyer, les étudiants ont adressé dernièrement à M. le résident supérieur une requête collective par laquelle ils lui ont demandé le maintien de l'œuvre de M. Paul Monet. Hier, M. Huynh-Tôn, au nom de ses camarades, a sollicité de M. le gouverneur général une audience pour plaider la cause du F. E. A. En l'absence de M. Pasquier, M. Huynh-Tôn a été reçu par M. Norre, chef de cabinet, qui lui a répondu que le Foyer étant la propriété du Protectorat du Tonkin, il appartenait aux étudiants de s'adresser M. le résident supérieur pour demander le maintien du *statu quo*. Une délégation d'étudiants composée de MM. Ng.-Du, étudiant en philosophie, et Doan-Ngoc-Bich, étudiant à l'Université, a été envoyée, dans ce but, à la Résidence supérieure. M. le résident supérieur Robin a reçu les étudiants avec beaucoup de bienveillance. Il leur a dit que le foyer est une institution qui coûte cher au Budget et qui ne rend pas de grands services, que pour ne pas dépenser inutilement les crédits, il a dû se décider à le fermer. Toutefois, pour marquer sa bienveillance envers les étudiants de la rue de Vong-Duc, le Chef du Protectorat leur a promis de ne fermer définitivement le foyer qu'au mois d'octobre.

Dans quelques mois, l'œuvre de MM. Monet, qui fit naguère tant de bruit, aura donc vécu.

REVUE DES ÉVÉNEMENTS LOCAUX DE LA SEMAINE (*L'Avenir du Tonkin*, 25 mai 1929)

Le Foyer des étudiants annamites, reconnu comme une institution inutile et parasitaire et comme telle devant être liquidée fin juin prochain, sera maintenue jusqu'au mois d'octobre par décision exceptionnelle de M. le Résident supérieur au Tonkin pour permettre à ceux qui se présenteront à la deuxième session des examens scolaires de trouver un logement.

Une requête à M. le gouverneur général
(*La Tribune indochinoise*, 23 mai 1930, p. 1, col. 6-7)

Émus de la fermeture du Foyer des étudiants de Hanoï, un certain nombre de nos jeunes compatriotes, étudiants de l'Université indochinoise, nous ont adressé la lettre suivante. Nous ne pouvons qu'attirer la bienveillante attention de M. le gouverneur général sur leur requête, qui nous semble bien fondée.

Hanoï, le 2 mai 1930.

Messieurs les directeurs de la *Tribune indochinoise*, à Saïgon

Nous croyons utile de vous signaler un événement très grave, à notre avis, qui a eu lieu au Tonkin et que la presse a passé sous silence.

Il s'agit du Foyer des étudiants.

Cette institution, qui a fait tant de bruit, s'est résignée à sa mort sans même pousser un dernier râle. Et cela nous étonne d'autant plus que les nombreux membres, fondateurs et bienfaiteurs, qui ont contribué à sa création, ne se sont pas émus de sa disparition.

Une institution comme le Foyer des étudiants, reconnue de haute portée, du moins pour l'avenir, ne peut être fermée que sous certaines conditions. La question est de savoir dans quelle mesure celles-ci sont satisfaites, de déterminer les raisons suffisantes de cette fermeture.

L'Avenir du Tonkin, en un article assez court, a mentionné, il y a quelque dix mois, le motif de cette fermeture, à savoir que le maintien d'une pareille institution aurait coûté cher au budget.

Quoi qu'il en soit, il est bon de rappeler les circonstances dans lesquelles cette propriété est entrée en la possession de l'administration locale. Le capitaine Monet est revenu en Indochine dans la situation que l'on sait⁴⁸. Ses amis de Cochinchine doutèrent de ses bonnes intentions⁴⁹.

Les Français, eux, firent leur possible pour l'empêcher de revenir à Hanoï. Mal vu des Français, déçu de l'accueil des Annamites⁵⁰ qui, lors de son départ, avaient formé pour lui des vœux unanimes, l'auteur de *Entre deux feux* résolut de quitter le ciel d'Indochine. Mais, pris au dépourvu, il fut obligé de réclamer à M. Robin le remboursement des dépenses qu'il avait faites pour l'œuvre. Le résident supérieur, qui ne voyait pas sans joie partir M. Monet, lui alloua une indemnité.

En vérité, le capitaine Monet eût mérité un sort meilleur, tout au moins une plus grande estime et son œuvre, pour ainsi dire mort-née, qui eut à surmonter tant d'obstacles, à briser tant d'entraves, une vie plus longue.

Il est permis de se demander si, pour avoir payé une indemnité à M. Monet, le gouvernement avait le droit de s'approprier son œuvre.

Nous ne le croyons pas, quant à nous, car elle n'appartenait pas exclusivement à M. Monet. Crée, il est vrai, sur son initiative, elle avait beaucoup de membres fondateurs et bienfaiteurs. Ce détail met en lumière le côté arbitraire de cette décision, qui a été prise sans que ni les uns ni les autres aient été consultés.

Mesure indéfendable, au surplus. On n'a pas restitué leurs dons aux membres fondateurs et bienfaiteurs. On n'a pas désintéressé non plus M. Monet lui-même, car l'indemnité qui lui a été allouée ne l'a pas dédommagé des lourds sacrifices qu'il avait faits pour le Foyer. On ne le dédommagera d'ailleurs jamais assez des peines qu'il se donna dans la réalisation de cette belle œuvre.

Nous espérons en vous ; nous espérons que vous défendrez la cause du Foyer ; nous espérons que vous lutterez pour son maintien, nous avons confiance en votre expérience et en vos moyens, qui nous seront certainement d'un grand secours.

Le local du Foyer des étudiants est pour le moment inoccupé. Fermé dans le courant d'octobre 1929, il fut remis à la Résidence supérieure, qui le transformera en bureau de Enseignement secondaire local.

Nous nous permettons d'exposer, en dehors de ceux qui nous nous échappent, les arguments qui militent en faveur de la réouverture du Foyer.

Voici le premier. Le gouvernement soupçonnerait le Foyer d'être un milieu de propagande anti-française. Rien n'est plus facile que de lui éviter tout souci à cet égard en plaçant le Foyer sous le contrôle de l'Administration.

⁴⁸ En vue de créer un institut franco-annamite à Toulon.

⁴⁹ Ils doutèrent si peu des intentions de M. Monet qu'ils lui ont donné 16 000 piastres. Le capitaine Monet ne leur en a point su gré, du reste, car il avait espéré beaucoup mieux ! N. D. L. R.

⁵⁰ Ce sont les Annamites plutôt qui ont été déçus ! Le capitaine Monet leur disait des choses désagréables, les insultait presque, en leur demandant de l'argent, sous prétexte qu'il leur devait la vérité. N. D. L. R.

Si, en fin de compte, la fermeture du Foyer a été motivée par une question d'argent, ne peut-on pas remédier facilement ? L'entretien du Foyer n'entraîne pas de grands frais. *C'était le directeur [Albert Janvier] qui coûtait le plus cher parce que, tout en vaquant à ses affaires personnelles, il touchait quatre ou cinq cents piastres par mois.*

L'Administration pourrait faire l'économie de la solde du directeur ; elle pourrait supprimer les journaux et laisser les étudiants s'administrer eux-mêmes en payant de leurs deniers personnels les boys et les fournisseurs. On verra que ce régime ne coûtera pas cher ; il n'exigera même pas de subvention.

Par ailleurs, il n'est pas hors de propos de faire cette remarque : alors qu'on fermait notre Foyer pour manque d'argent, on dépensait des millions en France pour construire, à la cité universitaire de Paris, un pavillon indochinois d'un intérêt beaucoup moins immédiat.

Au moment où les réformes sont à l'ordre du jour, l'Administration ne sera-t-elle pas heureusement inspirée en créant pour nous un milieu où nous puissions trouver à peu de frais ce qu'il faut à notre existence d'étudiant ?

Enfin, pourquoi n'y aurait-il pas de riches Cochinchinois qui consentiraient, dans l'intérêt de leurs jeunes compatriotes, à racheter le Foyer au gouvernement ? Un tel geste ferait honneur à son auteur. On objectera peut-être que ces étudiants ne sont pas nombreux. Cette objection ne saura t'être retenue si l'on envisage l'avenir.

Et puis ne faut-il pas songer à nos camarades originaires du Centre qui, moins heureux que nous pour la plupart, paient avec peine leur pension d'internat ?

Pour des raisons de solidarité, d'entr'aide, pour des raisons intellectuelles et pratiques, nous souhaitons que le Foyer des étudiants soit rendu à son ancienne destination. Les bureaux de l'Enseignement secondaire, qui existaient avant la création du Foyer, n'ont pas besoin de son local.

Des étudiants cochinchinois,

PAUL MONET,
fondateur du Foyer des étudiants annamites
par Ung-Hoc Ng. van Tô
(*La Tribune indochinoise*, 3 octobre 1941, p. 3, col. 1 et 2)

Nous apprenons avec un vif regret la mort, survenue à Toulon, en mai dernier, du capitaine Paul Monet, fondateur de l'ancien Foyer des étudiants annamites de Hanoï, membre de la Société des gens de lettres, chargé de mission par le Ministre des Colonies et délégué de la Mission laïque française en Indochine.

En nous faisant part de cette triste nouvelle, un de nos amis annamites nous a rappelé que, deux ans durant, de 1923 à 1924, Monet avait vécu [...] au Foyer de la rue Vong-duc. Il a été, dit notre correspondant, un maître remarquable. La nature, pour lui, s'était montrée favorable. Il avait l'aisance, la facilité, la rapidité de l'esprit. L'essentiel pour lui était d'animer les intelligences, de donner la curiosité de choses de l'esprit, de voir et de faire voir, de discerner dans les grandes œuvres de tous les temps, françaises, chinoises et annamites, comment elles étaient faites et ce qu'elles nous apprenaient sur les affaires humaines.

La lecture d'un texte était une occasion de réfléchir, de rapprocher des idées et des images, de chercher dans la langue française les équivalents exacts des expressions chinoises et annamites (v. la *Revue du Foyer des étudiants annamites*, n° 16, 1^{er} juillet 1923-30 juin 1924, articles en français avec traduction juxtalinéaire annamite pour la plupart), de comparer les manières de penser et de sentir. Il excellait dans ces explications au cours de conférences données au Foyer.

Il y apportait une abondance et un naturel qui en faisaient des initiations précieuses à la vie de l'esprit, Par le développement même de la conversation, par l'enchaînement des souvenirs et des idées, il paraissait parfois aller loin du sujet traité.

La probité, l'impeccable loyauté, la conscience scrupuleuse, l'amour de la jeunesse et la flamme de l'éducateur, voilà ce que ses étudiants annamites avaient bien vu dans Monet ; c'est, en effet, ce qui le caractérisait tout entier. Il lui manquait seulement cette « prestance » que nos compatriotes prisent par-dessus tout. On n'évoque pas parmi nous le souvenir de certains maîtres de caractères chinois sans être frappé moins encore du respect qui s'attache naturellement à leur mémoire que du plaisir avec lequel ceux qui les ont connus se rappellent leur physionomie, leur parole, leur action. Exercés par des hommes comme il s'en rencontre quelques-uns, que tout dans leur caractère, leur vie, leur esprit qualifie pour la porter, l'autorité appelle, outre la respect, une sorte de gratitude. Mais il y a dans notre pays bien des formes de la véritable autorité, parce que chez nous, elle ne saurait être « administrative » purement et simplement : il faut qu'elle soit personnelle aussi. Nos anciens *thây dô* étaient, pour la plupart, dans la ligne traditionnelle de l'éducation sino-annamite : la gravité et la force étaient les traits dominants, au moins en apparence, de leur autorité.

Pour succéder sans trop de risque dans une mission pédagogique et morale à qui l'a pleinement et noblement remplie, mieux vaut ne pas lui ressembler. Combien était différente la complexion du capitaine Monet !

Un abord froid, certains vivacités, une franchise parfois trop brutale, étaient des traits extérieurs singulièrement significatifs de sa personnalité : c'est ainsi qu'il faisait allusion, à différentes reprises, dans ses livres (*Français et Annamites*, 1925 ; *Entre deux feux*, 1928), dans ses conférences et dans le dernier *Bulletin du Foyer des étudiants annamites* (n° 5 6, p. 563), aux difficultés de réalisation qui provenaient, selon ses propres termes, « de ceux-là même — nos protégés — à qui nous consacrons tous nos soins. » Ces difficultés provenaient aussi, croyons-nous, de certaine propagande confessionnelle⁵¹.

Quoi qu'il en soit, Monet s'intéressait de grand cœur au travail et au bonheur de ses étudiants. Il voyait se développer ces valeurs personnelles que des conditions matérielles d'existence empêchent de s'épanouir. Il a soutenu les vocations, les aptitudes qu'il était prompt à reconnaître. Plusieurs de ses étudiants lui doivent autre chose que de simples encouragements. En quoi, comme en toute chose, il montrait qu'il avait le cœur d'un vrai ami des Annamites.

(*Annam nouveau*)

PAUL MONET,
fondateur du Foyer des étudiants annamites
(*La Tribune indochinoise*, 10 novembre 1941, p. 1, col. 1 et 2 et p. 2, col. 3-5)

Le 19 octobre 1941, une cérémonie fut organisée [à l'AFIMA] à la mémoire de Paul Monet qui avait créé, à Hanoï, le Foyer des étudiants annamites. Cette œuvre n'a pas eu la fortune qu'elle méritait, mais l'idée en était féconde, en tout cas généreuse de la part de ce Français, ami des Annamites. Ceux-ci lui ont gardé une sincère reconnaissance.

À l'occasion de cette cérémonie, M. Pham-duy-Khiêm a prononcé les paroles suivantes :
T.I.

Pau Monet disparut en mai dernier. Nous ne savons pas en quelle année il arrive en Indochine pour la première fois, mais c'était avant 1914. Il y aura bientôt vingt ans, il

⁵¹ Allusion à la campagne de Dandolo dans l'*Avenir du Tonkin*.

fonda le Foyer des étudiants annamites, et trois lustres se sont écoulés depuis le jour où il quitta, pour n'y plus revenir, cette terre où il a laissé tant de lui-même.

Aucun d'entre nous ne l'a oublié. L'idée de manifester nos regrets et notre gratitude n'a rencontré que des enthousiasmes. L'image devant laquelle nous nous inclinons a été religieusement recréée une nuit. Il y a dans cette salle des hommes qui arrivent de provinces et qui vont repartir tout à l'heure. Des compatriotes qui ne se connaissaient pas auparavant ont passé ensemble des heures à évoquer passionnément le souvenir de Paul Monet, tous ont communiqué dans la préparation de cette cérémonie, unis désormais dans la même vénération. Beaucoup, qui n'avaient jamais connu Paul Monet se sont joints à nous.

Il ne faudrait pas croire, devant la ferveur des anciens fidèles et l'ardeur des néophytes, que Paul Monet nous ait conquis par des moyens faciles. Cette âme torrentielle, ce tempérament volcanique, sévère envers tous et dur contre soi-même, fut loin de se montrer tendre pour nous. Bien au contraire, Paul Monet n'a cessé de dénoncer l'égoïsme de la plupart d'entre nous, leur sotte vanité, leur méfiance réciproque, leurs jalousies mesquines. Ceux qui ont fréquenté le Foyer se rappellent les sanglants [cinglants] reproches affichés sur les murs et presque chaque jour renouvelés. Il ne s'est pas contenté de dévoiler ces défauts entre nous, il les a plus tard étaillés dans des livres, il a publiquement fustigé des travers qui passaient pour nationaux, des vices qu'on pourrait croire, aujourd'hui encore, inhérents à la race.

Malgré ces blessures d'amour-propre, les jeunes gens ne s'irritaient pas. Ils baissaient la tête, ils acceptaient. Pourtant l'on n'ignore pas que nous sommes susceptibles et même d'une susceptibilité ombrageuse. Ils baissaient la tête, même quand la semonce était particulièrement dure, parce que c'étaient des vérités dites pour notre bien et non pas par malveillance ou pour nous humilier. Nul n'a oublié ces leçons, les plus fortes que nous ayons reçues depuis que nous avions perdu nos vieux maîtres.

À ses compatriotes qui lui reprochaient d'être naïf, de se laisser leurrer par de faux airs de contrition et d'hypocrites aveux, il répondait :

« J'ai vu briller leurs yeux, j'ai entendu vibrer leur cœur, j'ai serré leur main... J'ai senti nettement et de façon certaine le contact des âmes, ce courant qui les unit. »

Paul Monet, vous n'aviez pas tort de croire en notre sincérité, comme croyions en la vôtre. Nous savions que vous souffriez comme nous du mal qui était en beaucoup d'entre nous.

Nous l'écoutions. Il aimait à nous rappeler que le but de l'instruction n'est pas par la conquête des diplômes en vue d'une situation, que s'il est légitime et louable de penser au bol de riz pour les siens, il faut chercher aussi à former son esprit, il faut s'intéresser à l'étude pour elle-même.

Il nous disait qu'il fallait surtout aimer notre pays, que pour cela, il fallait savoir sacrifier nos intérêts particuliers en faveur de l'intérêt général ; un peuple qui n'est pas capable de dévouement, de sacrifice, d'abnégation même au service de la cause commune, ne deviendra jamais une grande nation.

Il nous expliquait que c'était seulement par la sincérité de tels efforts, conjugués avec la dignité de notre altitude, que nous nous imposerions à la sympathie des Français, à leur calme, à leur admiration même.

À l'égard de la France, il ne cessait de nous répéter : « Ne doutez jamais d'elle. Ne vous laissez pas décourager par les malentendus qui surgissent inévitablement lorsque des hommes de races et de civilisations différentes sont placés en contact étroit. » Il nous conseillait de calmer nos impatiences, de ne pas aggraver constamment les malentendus par des critiques de parti-pris et généralisées.

Il avait la générosité de déclarer : « Pour que votre pays devienne grand, vous seuls s'y suffirez pas, ni la France seule. »

Mais son idée essentielle, la question qui lui semblait primordiale en ce pays, c'est la nécessité de restaurer notre vieille morale. Il affirmait, il y a vingt ans déjà, ce qui, depuis

un an, est devenu banal, que nos traditions ne sont pas de vaines et ridicules superstitions comme le croyaient quelques jeunes gens, mais qu'elles formaient la part la plus précieuse de notre patrimoine national.

« Il y a eu, disait-il, dans l'antique métaphysique des lettrés chinois, dans la pure éthique des traditions recueillies et coordonnées par Confucius, dans la méditation sublime d'un Laot-seu, dans la discipline morale de Bouddha et dans la vie admirable toute consacrée à l'amour des créatures, il y a eu dans tout cela la claire intuition et la traduction vivante de l'éternelle vérité qui, toujours, au dessus de la détresse humaine, illumina le divin flambeau ».

Cela ne suffit-il pas pour expliquer notre étonnement, notre éblouissement, notre gratitude ? S'il s'est trouvé alors quelques Annamites pour douter de la sincérité d'un tel Français, nous fûmes nombreux à croire en l'invraisemblable.

Nous avons appris dans la suite que nous devions davantage à Paul Monet.

[la seconde partie de l'article a été à moitié caviardée par la censure :]

Si Paul Monet nous a si bien connus, s'il n'est montré aussi juste et généreux à la fois, c'est parce qu'il possédait l'intelligence du cœur. Il a même eu le génie de deviner ce que nous mettions notre dignité à taire : il a deviné notre souffrance.

Le Foyer des étudiants annamites mourut au bout de quelques années. L'Institut franco-indochinois*, fondé ensuite en France pour recevoir les jeunes Annamites et les former, fut tué au berceau. Mais Paul Monet n'a pas échoué.

Comment a-t-on pu parler d'échec ? Comment a-t-on pu le croire ? Même les tout récents hommages rendus à sa mémoire regrettent que son œuvre fut éphémère et manquée.

Je me suis pas de cet avis. Avec quels instruments a-t-on mesuré ce qui n'appartient par au monde matériel ? Comment n'a-t-on pas vu que la graine était jetée et la terre qui l'avait reçue n'est pas stérile, elle n'est pas morte ? Nous sommes ici ce soir pour témoigner que la portée de l'œuvre prétendue avortée de Paul Monet est incalculable. On n'a pas commencé encore à l'apercevoir.

Entre cet apôtre, qui ne disparaît de la scène terrestre que pour entrer dans la légende, que dis-je, pour entrer dans le panthéon de nos génies tutélaires, entre Paul Monet et nous-même, les liens ne se dénouent pas ce soir. Ils ne font que se resserrer davantage, pour devenir sacrés : cette cérémonie n'est pas la dernière phase d'un enterrement, ce n'est que le rite liminaire préludant à une apothéose.

Faut-il vous rappeler certains passages de la lettre que Sa Majesté Khai-Dinh adressa à Paul Monet il y a dix-huit ans ?

« Au cours des siècles passés, il nous est souvent arrivés d'être dominés et opprimés par les mandarins chinois. Parfois cependant, il s'en rencontrait qui cherchaient à éléver notre niveau intellectuel et moral. Le plus grand de tous fut Vuong Si Nliep. Si le pays d'Annam a vu fleurir une belle civilisation, c'est grâce à ce gouverneur chinois qui développa l'enseignement des caractères... »

« Je vous sais gré d'avoir compris à votre tour que nous possédions une civilisation et une morale aussi belles que d'autres, et d'avoir cherché à conserver nos traditions parmi notre jeunesse. Je vous demande de persévirer. Si vous réussissez dans votre noble tâche, votre statue se dressera un jour sur cette terre, et dans les siècles à venir, peut-être le peuple annamite vous vénérera comme il vénère encore Vuong Si Nliep le gouverneur chinois, depuis mille sept cents ans. Nous n'en doutons nullement.

Ayant de nous séparer, je vous demande, au nom de la reconnaissance annamite, de vous lever, pour nous recueillir un instant devant l'image de Paul Monet.

PHAM-DUY-KHIEM